ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

MANUEL
DE MÉDECINE PRATIQUE MILITAIRE
OU
TRAITÉ DES MALADIES
QUE L'ON RENCONTRE AUX ARMÉES,

PAR

D. A. F. HECKER,

Conseiller de S. M. le Roi de Prusse et du Prince de Hohenzollern-Sigmaring, Professeur de Pathologie et de Séméïotique au Collège medico-chirurgical à Berlin,

TRADUIT DE L'ALLEMAND, AVEC DES NOTES

PAR

B. BRASSIER,

Docteur en Philosophie et en Médecine de l'Université de Strasbourg, médecin principal de la Grande Armée et en Chef au 5ème Corps, médecin titulaire de l'hôpital militaire de Mayence, membre de la Société d'Emulation et du comité de Vaccine de Colmar,

ET

M. F. RAMPONT,

Docteur en Médecine de l'Ecole de Paris, médecin de la Grande Armée, Membre de la Société de Médecine Clinique de Paris, Correspondant de la Société de Médecine pratique de Montpellier, de la Société de Médecine, Chirurgie et Pharmacie de Toulouse et de la Société de Breslau pour le perfectionnement des sciences phisiques et de l'industrie de la Silésie.

BRESLAU,

chez GUIL. THÉOPH. KORN, Imprimeur, Libraire,
se trouve à PARIS, chez AMAND KOENIG, Libraire, et à STRASBOURG, même maison de commerce Rue du Dôme.

CVI 13

TABLE DES CHAPITRES.

Avant-Propos - *Pag.* I

Préface de l'auteur - - XVII

Ire PARTIE.

I. De l'origine et de la nature des maladies d'armée en général § 1—22. - 33

II. Principes généraux d'après lesquels on doit traiter les maladies d'armée. § 23-45. 55

III. De l'application du régime débilitant aux armées. § 46-49. 69

IV. Du régime excitant fortifiant (tonique). § 50-57. - 73

V. De la méthode débilitante en général. § 58-59. - 80

VI. Evacuations sanguines. § 60-62. 82

VII. Vomitifs. § 63-68. - 86

VIII. Des purgatifs. § 69-71. - 95

IX. Sudorifiques. § 72-74. - 97

X. Des remèdes incitans et fortifians. § 75-80. - - 100

*

Pag.

XI. Incitans diffusibles. § 81-83. 108

XII. Incitans toniques permanens. § 84-86. - - - 112

XIII. Des remèdes résolutifs. § 87-89. - - - - 116

XIV. Application des divers irritans de la peau. § 90-95. - 119

XV. Des remèdes propres à corriger les humeurs viciées. § 96-98. 123

XVI. Précautions contre la contagion. § 99-101. - - - 127

XVII. Des maladies fébriles en général, qui affectent le soldat en campagne. § 102-116. 131

IIe. PARTIE.

XVIII. De la fièvre inflammatoire vraie ou sthénique, (synoque). § 117-129. - - 145

XIX. Fièvres asthéniques, typhus § 130-132. - - - 156

XX. Fièvre putride, adynamique. § 133-149. - - - 159

Pag.

XXI. Fièvre nerveuse, (fièvre ataxique). § 150-164. - 188

XXII. De la fièvre gastrique en général (fièvre méningo-gastrique). § 165-169. - 213

XXIII. Fièvre saburrale. § 170-172. 218

XXIV. Fièvre bilieuse. § 173-182. 221

XXV. Fièvre muqueuse, (adéno-méningée). § 183-190. - 233

XXVI. Fièvre vermineuse. § 191-194. - - - - 242

XXVII. Fièvres intermittentes. § 195-208. - - - 247

XXVIII. Des inflammations en général. § 209-217. - - 268

XXIX. Pneumonie. § 216-229. - 279

XXX. Angine. § 230-236. - 296

XXXI. Hépatite. § 237-240. - 303

XXXII. Entérite. § 241-245. - 307

XXXIII. Inflammation des reins et des parties voisines. § 246-249. - - - - - 313

Pag.

XXXIV. Fièvre exanthématique. § 250. - - - 317

XXXV. Fièvre avec affections locales. § 251. - - - 320

XXXVI. Catarrhes. § 252-256 321

XXXVII. Rhumatisme et goutte. § 257-261. - - - 326

XXXVIII. Diarrhées. § 262-265. 333

XXXIX. Dysenterie. § 266-281. - 339

XL. Cholera morbus. § 282-283. 358

XLI. Fièvre vulnéraire. § 284-286. - - - - 361

XLII. Défaillances et accidens apoplectiques. § 287-288. - 364

XLIII. Hémoptysie. § 289-290. - 366

XLIV. Scorbut. § 291-294. - - 369

XLV. Gale. § 295-297. - - 376

XLVI. Cachexies. § 298-300. - 381

Notes des traducteurs. 385 *et suiv.*

AVANT-PROPOS.

Fournir aux Médecins d'armée et aux officiers de santé de toutes les classes, d'une manière facile, courte et peu coûteuse, les moyens de rappeler à leur mémoire les connaissances qu'ils ont acquises dans leur éducation médicale, ou l'occasion d'en acquérir d'utiles à ceux que le bruit des armes a enlevés au milieu de leurs études — tel a été le but de l'auteur de ce manuel en lui dounant le jour, tel a aussi été le nôtre, lorsque nous avons entrepris d'en publier une traduction.

Nous nous sommes cru d'autant plus fondés à nous occuper de ce travail que la littérature française manque, autant que nous sachions, d'un pareil ouvrage et que les circonstances présentes paroissent en démontrer l'utilité, plus que dans toute autre occasion.

En effet, tandis que les armées françaises, en portant au loin leurs pas victorieux, éloignent les frontières de l'Empire, il se forme dans l'intérieur de nouvelles Légions, qui bientôt vont occuper les pays conquis par la valeur des premières. Chaque nouveau succès demande une nouvelle armée, et chaque nouvelle armée la mise en activité d'officiers de santé qui, instruits d'ailleurs, manquent encore de cette habitude, de ce tact que la pratique seule donne.

Ce n'est qu'aux armées que le Médecin peut acquérir une exacte connoissance de toutes les influences pernicieuses qui agissent sur le soldat; ce n'est qu'aux armces qu'il apprend à connoître la nature des maladies qu'elles engendrent; enfin ce n'est que par l'expérience des armées qu'il épure son jugement médical, et qu'il de-

vient propre à faire ce qu'on nomme la pratique militaire qui doit toujours être simple, prompte et efficace, appropriée à l'état du soldat et ingénieuse dans ses ressources, au milieu de la pénurie la plus complette.

Autrefois les Médecins destinés au service militaire étoient placés comme surnuméraires, (toutes fois après avoir reçu le grade de Docteur), dans les différents hôpitaux militaires d'instruction; là ils étoient initiés, de bonne heure et sous la direction d'hommes instruits qui avoient blanchi dans le service de santè militaire, aux fonctions importantes qu'ils devoient un jour remplir dans les camps. Cette ressource manque aujourd'hui aux jeunes Médecins militaires; les armées françaises sont depuis longtems hors de France, les hôpitaux de l'intérieur

n'offrent plus un champ assez vaste pour leur instruction; ils arrivent donc aux armées, sans s'y être préparés par l'étude des habitudes du soldat et de la nature de ses maladies.

M. M. les Inspecteurs Généraux ont senti le grand inconvénient qui pouvoit résulter de ce défaut d'instruction préliminaire et ils ont publié, en Prairéal AN 4., un avis sur les moyens de conserver ou de rétablir la santé des troupes à l'armée d'Italie.

M. M. les Inspecteurs Généraux Coste et Percy en ont fait, en 1806, un extrait qu'ils ont modifié d'après la différence du climat et des circonstances dans lesquelles se trouvoit alors la Grande Armée. Ces deux ouvrages puisés dans les sources les plus pures de l'observation, rédigés dans un stile clair et précis, renferment tous les principes géné-

raux d'hygiène militaire; nous ne pouvons assez recommander aux jeunes Médecins d'armée de les lire et de les méditer; ils seront toujours leur guide le plus éclairé.

Mais pour les mettre à même de faire dans la pratique une application plus particulière des vérités importantes qu'ils contiennent, nous avons toujours pensé qu'il seroit utile de leur mettre entre les mains un traité complet, qui contint une description succincte de toutes les maladies qui se rencontrent aux armées, avec le mode de traitement le plus convenable à chaque cas individuel, en un mot un manuel de médecine militaire qui, fondé sur les principes d'une saine pratique, les dispensât de recourir aux auteurs volumineux, tant nationaux qu'étrangers, qui ont écrit sur les maladies d'armée et dont les ouvra-

ges sont quelquefois déparés par des hypothèses incompatibles avec l'état actuel de nos connaissances.

Un autre avantage qui nous a paru devoir résulter immédiatement de la publication d'un manuel de pratique militaire, est d'établir pour les Médecins d'armée une unité d'expression, au moyen de laquelle leur langage sera plus clair, leurs communications plus faciles et en général tous leurs rapports entre eux et avec leurs Chefs plus homogènes et plus précis.

Il y a, depuis le perfectionnement des sciences phisiques, un grand nombre d'auteurs qui ont introduit dans le langage de la médecine une terminologie nouvelle fondée sur le système que chacun d'eux a adopté ou inventé: celui-ci, n'admettant que l'action chymique dans le corps humain, n'a employé que des mots puisés

dans les sciences chymiques; l'autre, fondant toutes les opérations de la vie sur le mécanisme des différentes parties qui constituent l'organisme, n'a adopté que des expressions analogues; un troisième, considérant principalement les affections des membranes, a emprunté d'elles les noms qu'il donne à la plupart des maladies. Les uns font agir les humeurs, les autres les solides. Ceux-ci ne connoissent que l'état de force ou de foiblesse de l'organisme. — Ceux la voyent un changement de forme dans la matière, dans tous les instans de la vie etc. etc. Enfin les mêmes mots ont pour ainsi dire une acception différente dans la bouche de chaque auteur; — et pour en venir à ce qui se passe aux armées, n'arrive-t-il pas que le premier médecin d'une Grande-Armée, en recevant, des médecins qui sont sous

ses ordres, des rapports fréquents sur les maladies régnantes, est obligé de réduire à un même dénominateur toutes les fractions qui lui parviennent, avant d'en pouvoir faire un tout homogène. Dans cette confusion de mots, de systêmes, quel langage adoptera le jeune médecin qui vient à l'armée??.......

Nous croyons avoir démontré l'utilité d'un manuel de pratique militaire tant pour initier les jeunes médecins à la pratique des armées, qui ne peut pas toujours ressembler à ce qu'ils ont appris dans les écoles, que pour établir entre tous les médecins d'armée une uniformité de langage et de stile que le bien du service réclame sous tous les rapports. Nous disons plus, le langage adopté dans ce manuel ne serait-il pas le plus moderne, le plus scientifique,

il serait toujours d'un avantage incontestable par cela seul qu'il introduiroit cette harmonie, cette unité si désirables pour le maintien et le perfectionnement de tout établissement. Les avantages d'un ouvrage de cette nature étant reconnus, on pourroit être surpris qu'aucun ancien médecin militaire français ne se soit occupé, pendant cette longue guerre, d'en rédiger un qui réunisse les conditions que nous lui avons supposées. Cependant ils ne doivent pas être accusés; un tel travail exige du tems, de la réflexion et du repos; et où trouver les anciens médecins d'armée qui n'aient pas été constament en activité de service depuis la guerre?.... Un ouvrage de longue haleine ne pouvoit sortir de leur plume. Nous avons d'eux des monographies, des observations, des descriptions

particulières d'épidémies, qui sont, dans leur isolement, des ouvrages bien précieux, mais qui n'en laissent pas moins une lacune qu'un manuel ou un traité complet des maladies d'armée peut seul remplir.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de juger si le traité, dont nous leur offrons la traduction, la remplit d'une manière satisfaisante. Quant à nous, nous avons pensé qu'en attendant que la littérature française produise un ouvrage classique sur cet important objet, elle ne pourroit que gagner par l'acquisition de celui de M. Hecker. Nous avons surtout espéré que les jeunes médecins militaires qui ne connoissent point la lange allemande, nous sauroient quelque gré d'avoir mis à leur portée un ouvrage qui contient, en si peu de mots, les choses qu'il leur est in-

dispensable de savoir, pour pratiquer avec succès aux armées.

Nous ne dirons rien du plan de cet ouvrage; M. Hecker le développe lui même dans sa préface. Nous ajouterons seulement qu'il a écrit en Prusse et pour les armées prussiennes, et qu'on ne doit pas être étonné qu'il ait émis quelquefois des principes généraux qui ne conviennent à nos armées, qu'avec de certaines restrictions. Nous en avons fait l'objet de notes additionelles, afin de mieux approprier ce manuel à la pratique française.

M. Hecker a bien senti que, dans un ouvrage qui devoit être portatif et consacré exclusivement à la pratique, il falloit abandonner toute discussion inutile et ne point faire parade d'une érudition déplacée. Nous avons imité cette sage réserve, en bornant le

nombre des notes et en n'émettant, dans celles que nous avons cru essentiel de faire, que des faits pratiques ou des explications indispensables à l'intelligence du texte.

Le désir d'être utiles aux braves qui composent l'armée française a été le premier motif de notre entreprise, et c'est l'espoir de mériter l'estime de nos Chefs et un peu la reconnoissance de nos jeunes camarades qui nous a soutenus dans ce travail. Si nous sommes parvenus à ce double but, nous nous estimons heureux et notre tâche est remplie. Si au contraire, on juge que nous n'avons pas réussi, nous osons encore espérer de l'indulgence pour nos efforts, en faveur de l'intention qui les a dirigés; car on sait que, pour atteindre un but, il ne suffit pas toujours de l'avoir entrevu.

Etsi desint vires tamen est laudanda voluntas.

Nous ne terminerons pas cet avant-propos, sans tracer en peu de mots aux jeunes médecins qui se vouent à l'état militaire, les devoirs sacrés qu'ils ont à remplir envers l'armée, envers leurs supérieurs et envers leurs ainés. Se dévouer tout entiers pour le soldat malade, étudier ses habitudes, ses besoins et ses maladies; soumission respectueuse aux ordres du chef éclairé qui dirige et surveille les différentes parties du service, déférence pour l'ancienneté et l'expérience, tels sont les devoirs et les sentiments qui doivent les diriger. En effet un même esprit de patriotisme anime tous les médecius d'armée. Soutenus dans l'exercice pénible de leurs fonctions par une philantropie bien éprouvée et par la considération publique, encouragés par des preuves flatteuses de la bienveillance des premières au-

torités et par les témoignages de bonté vraiment paternelle de leurs chefs respectables et vénérés, ils ne doivent désormais former qu'une seule famille.

Nous ne leur rappellerons pas l'utilité de la médecine militaire: on sait qu'elle a souvent, pendant les seize années de guerre, que la Grande Armée vient de terminer, mérité la reconnoissance du gouvernement. Chacun d'ailleurs n'est-il pas convaincu des services importans qu'elle rend à l'Etat?..

Ne remplit-elle pas une assez belle tâche, alors même qu'elle se borne à être préservatrice, lorsque, par ses sages conseils, elle contribue à conserver en santé les guerriers d'une grande armée, en dirigeant le placement des camps, en veillant à la salubrité des habitations du soldat, des casernes, des baraques etc., à la commodité

et à la propreté de ses vêtemens, enfin en s'assurant de la bonne qualité des alimens, de la boisson etc.?

Les avantages de la médecine sont plus évidents encore, lorsqu'appelée au secours du soldat malade, elle préside à la construction ou à l'organisation des hôpitaux, qu'elle détermine le choix d'un régime salutaire, celui de médicamens simples et efficaces; mais surtout lorsque le médecin, devenu audacieux sans cesser d'être modeste, affronte en silence et de sang-froid les dangers d'une épidémie meurtrière et qu'il se précipite au milieu des victimes, pour arrêter les progrès de la contagion et rassurer l'armée! S'il a des succès, ils ne se rattachent point à une journée mémorable, à une bataille glorieuse, à une époque dont l'histoire conserve la mémoire. Il a

fait le bien, voila tout son triomphe. S'il échoue au contraire, il tombe quelquefois lui même, frappé soudainement par l'ennemi redoutable qu'il venoit combattre : mais alors il finit honorablement sa carrière et il peut se dire, comme le héros qui meurt sur le champ de bataille ;

Dulce et decorum est pro patriâ mori!

Ces réflexions élèvent nos idées, elles ennoblissent à nos yeux l'état que nous avons embrassé, et quelque soit le rang que lui donne le vulgaire, nous nous croyons autorisés à le regarder comme l'un des plus honorables et des plus intéressans pour le bonheur et pour la conservation de la société.

Au quartier général du 5e corps à Breslau le 15 Mars 1808.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'homme appelé par le gouvernement à concourir à l'organisation des diverses branches d'administration qui sont du ressort de la médecine militaire, a sans contredit une noble et belle carrière à remplir; il prend l'engagement solemnel et sacré de soulager les maux les plus sensibles que la guerre cause à l'humanité: il est sans doute glorieux, en attendant qu'une paix éternelle vienne calmer la terreur des peuples, d'adoucir par les efforts d'une philantropie active les malheurs qui naissent de la guerre.

J'ai l'honneur de coopérer d'une manière essentielle à cet important résultat. La Prusse, plus qu'aucun autre Etat, a résolu le problême de former pendant la paix des médecins et des chirurgiens militaires, qui puissent au pre-

mier son de la trompette guerrière être placés aux armées, munis des connoissances nécessaires et proportionnées à leur sphère d'action.

L'éducation des médecins et chirurgiens militaires, indépendamment de l'utile influence qu'exercent la Pépinière Médico-Chirurgicale et la Charité, est dirigée par M. M. les Membres du collège Médico-Chirurgical qui ſont sur toutes les branches de l'art de guérir, des cours que les jeunes Eléves suivent avec une ardeur, une exactitude, un zèle dignes d'éloge; c'est l'esprit du célèbre directeur de cet établissement qui les anime.

L'objet des cours dont je suis chargé est: la *pathologie*, la *séméïotique*, la *thérapeutique* et la *chirurgie médicale*: les cahiers qui forment l'ensemble de cet enseignement paraitront cet hiver sous le titre suivant.

Abrégé de pathologie, de séméïoti-

que de thérapeutique et de chirurgie médicale ou manuel d'enseignement, à Berlin, chez Maurice.

Il est fondé sur mon grand manuel de pratique intitulé : *L'art de guérir les maladies des hommes, d'après le perfectionnement des diverses branches de la médecine,* 2e. Edition, Erfurt 1805. 2 Vol. 8o.

Il m'est extrêmement agréable de voir qu'un grand nombre de nos jeunes médecins d'armée l'ont adopté comme base de leur pratique.

Les rapports multipliés que mes fonctions me donnent avec les élèves de médecine militaire, l'influence que j'exerce sur leur éducation, d'après la volonté de S. M. notre Roi bien aimé, les circonstances présentes où toutes les armées de l'Europe s'apprêtent à la guerre, sont les motifs qui m'ont déterminé à la publication de cet ouvrage: plût à Dieu que le succès répondit aux in-

tentions sincèrement patriotiques qui l'ont dicté ! Mon unique but étoit de dire à propos, quelque chose d'utile.

L'officier de santé d'armée doit-être muni de connoissances solides et fondamentales qui le rendent propre à l'exercice de son art : l'objet de cet ouvrage n'est donc point de les lui enseigner, et encore moins de l'occuper de tous les principes généraux et des sujets théorétiques que comprennent la médecine et la chirurgie : nous supposons déjà que ces notions ne lui sont point étrangères : elles ne doivent point l'être au médecin militaire prussien.

Mais dans le trouble des armées, des camps, des batailles, des hôpitaux, où il faut agir avec promptitude, avec sureté, il arrive même à l'homme instruit d'avoir besoin d'un guide qui lui présente dans un cadre étroit et facile à saisir l'ensemble et la masse des circonstances qui peuvent se présenter ; qui

vienne au secours de sa mémoire et lui facilite l'intuition et le traitement des maux qui se pressent autour de lui; tel est le but que je me suis proposé.

Le jeune médecin d'armée, neuf dans la pratique des camps trouvera dans cet ouvrage, dans des moments où l'étude et les recherches dans les auteurs volumineux sont impossibles, des règles simples qui dirigeront son jugement dans la recherche des maladies et le choix des moyens les plus efficaces pour les combattre: voilà les principes d'après lesquels j'ai écrit; mon ouvrage ne doit être jugé que d'après eux.

Un autre point d'utilité qu'offre encore ce manuel se déduit de la nécessité dans laquelle on se trouve, lors de la formation inattendue d'une armée, et à défaut d'un nombre suffisant de sujets instruits, de choisir les officiers de santé et surtout ceux des classes secondaires, parmi des élèves qui n'ont point en-

core acquis le dégré de connoissances nécéssaires et proportionnées aux fonctions importantes dont on va les charger. Dans ce cas, ce manuel donnera, si non toute la science, du moins une espèce de routine qui garantira d'erreurs graves les jeunes gens qui en saisiront bien les principes, et qui conduira à des connoissances plus relevées ceux d'entr'eux qui, par zèle et par désir de s'instruire, voudront bien les méditer.

L'on ne trouvera donc point ici de longues descriptions, point de discussions et de querelles d'opinion, aucun effort de briller soit par une fausse originalité dans les idées ou les expressions, soit par l'apologie de telle théorie ou de tel systême; mais l'énoncé simple et précis des principes de l'art que l'expérience a épurés, et des règles qu'il faut suivre pour les adapter utilement à la pratique militaire des armées.

C'est cette briéveté, cette concision

dans le style, le format portatif et peu coûteux de ce livre, qui en font encore un mérite essentiel pour les officiers de santé militaires de toutes classes, qui tous n'ont pas les moyens et la facilité de se charger de gros volumes. Ce dernier inconvénient diminue beaucoup le prix de plusieurs ouvrages de médecine militaire qui ont paru récemment et qui sont très intéressans sous d'autres rapports. Tout ce qu'ils rapportent et empruntent de bon des écrits de *Pringle*, *Monro*, *Baldinger*, et autres, ne peut d'ailleurs convenir qu'à l'homme fait qui sait approprier les vérités utiles aux connoissances du jour; et ne sauroit servir de guide à nos jeunes médecins d'armée.

Les auteurs de la plupart des ouvrages qui ont paru sur le service de santé militaire se répandent en plaintes et en reproches contre ses défauts; ils ne manquent pas d'y ajouter leur plan et leurs

projets d'amélioration: mais ils paraissent avoir oublié que la guerre en elle même, et la nécessité de la faire sont au nombre des imperfections et des malheurs de l'humanité. Tout ce qui tient essentiellement à elle doit participer plus ou moins à cette imperfection. Le gouvernement le plus puissant, le plus riche n'est pas toujours à même de prévenir ou d'éviter tous les maux qu'entraîne la guerre: il ne tient pas à lui de détruire l'action des causes morbifiques qui environnent le soldat, qui alterent sa santé ou retardent sa guérison. Il faudroit que le soldat cessât d'être soldat, et la guerre d'être guerre; pour que tous ces beaux projets d'amélioration pûssent être exécutés.

Je me suis abstenu de toute plainte et de présenter aucuns projets de perfectionnement: je n'écris point pour l'administration supérieure qui seroit seule compétente pour apprécier et ju-

ger ces derniers; je considère ici l'officier de santé sous les rapports dans lesquels l'a placé le gouvernement et dans lesquels il a des devoirs à remplir, sans s'occuper de plaintes inutiles, et sur tout de projets dont l'exécution dépasse ses pouvoirs, et dépend toujours des autorités administratives supérieures. Il lui suffit de déployer, dans l'exercice des fonctions qui lui sont assignées, l'intelligence, le zèle et le patriotisme dont il est susceptible, pour qu'il ait contribué de sa juste part à l'effort général qui tend vers le bien du soldat: il éprouvera alors la douce satisfaction du devoir rempli envers l'humanité souffrante. A quoi servent d'éternelles plaintes contre des choses qui souvent ne peuvent être changées!

Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage de donner des principes de médecine manuelle et opératoire; ces connoissances doivent-être acquises précé-

demment sous la direction de bons maîtres. Indépendamment des cas de lésions externes, il ne se présente à la pratique de l'officier de santé des armées que des affections qui sont la suite nécessaire des influences pernicieuses auxquelles est exposé le soldat en campagne: ces affections seules méritent le nom de maladies d'armées, puisque ce n'est qu'aux armées qu'elles se présentent avec leurs différentes modifications. Il ne sera question que d'elles; je passerai sous silence toutes les autres formes de maladies qui n'attaquent point exclusivement le militaire, de même que les affections chroniques qui ne se rencontrent jamais chez le soldat en activité de service, ni aux ambulances d'armée.

Le médecin d'armée peut, à cet égard, puiser dans d'autres sources l'instruction dont il a besoin, et qui ne peut nullement être l'objet d'un manuel, qui n'est

consulté que dans les cas pressants où le secours des livres est impossible. Par des motifs semblables, je n'ai point parlé de l'organisation intérieure des hôpitaux, du régime qu'on y observe, de la composition des pharmacies de campagne, ni d'autres détails qui sont l'objet principal des réglemens nombreux que nous avons sur le service de santé militaire.

J'ai fait précéder la thérapeutique spéciale de chaque forme individuelle de maladie, par des considérations générales sur la naissance, la marche, la terminaison et le traitement des maladies d'armées. Je me suis efforcé de déterminer, sans le secours d'aucune érudition étrangère et en des termes clairs et précis, les symptômes et la nature de chaque affection particulière, d'après ses causes antécédentes et concomitantes; d'établir des divisions conformes à une saine pratique, de faciliter le pronostic

et le choix de la méthode curative, en rapportant toujours tous les phénomènes aux causes générales et spéciales qui agissent sur le soldat en état de guerre: et comme il n'est que trop vrai que tous les jours on voit se glisser dans les hôpitaux l'habitude dangéreuse de traiter les maladies de même nom par la même méthode curative, sans égard pour les individualités que l'on ne se donne pas même la peine de rechercher; comme d'un autre côté il est presqu'indispensable, dans un grand établissement de malades, d'adopter une règle générale de traitement, il étoit important que j'indiquasse et que je développasse tous les rapports particuliers et quelquefois opposés entr'eux, sous lesquels les maladies se manifestent, leurs complications, et le traitement qui convient à chaque cas individuel.

Tout en cherchant à donner à mon travail de l'unité et de la simplicité, il

falloit faire reſſortir les faces multipliées que préſente chaque objet différent et de nouveau les rattacher aux principes généraux de l'art: c'eſt ainſi par exemple, que je n'ai point aſſigné une méthode ſpéciale pour le traitement de la dyſſenterie; mais j'ai donné des principes de la conduite qu'il faut tenir dans l'état ſthénique et aſthénique, nerveux et putride, bilieux, muqueux, gaſtrique etc. qui ſe préſente ſouvent ſous la forme de cette maladie et ſous l'influence des mêmes cauſes diſpoſantes.

Mais en voilà aſſez pour donner une idée de cet ouvrage, et de la manière dont j'ai cherché à le rendre utile: ſi par ſa publication, j'ai réuſſi par ci par là à éclairer les pas incertains de quelque jeune praticien militaire, à ranimer en lui l'enthouſiaſme de ſon art — ſi par lui j'ai contribué à la conſervation ou à l'adouciſſement des maux d'un ſeul guerrier de l'état, j'aurai trouvé ma ré-

compense la plus douce dans le succès de mon entreprise.

Berlin, en Octobre 1805.

P. S. Ce manuel n'étant pas borné à l'usage des officiers de santé militaires d'une seule nation, je n'ai pas dû, dans l'indication des remèdes, prendre pour base un formulaire militaire particulier (Pharmacopea Castrensis).

Pendant qu'il étoit sous presse, parût à mon insçu le nouveau formulaire prussien, (Pharmacopea Castrensis Borussica), dont la perfection répond au talent et à la réputation de ses auteurs M. M. *Görcke* et *Hermbstädt*. Leur choix des médicamens les plus nécessaires aux armées est tellement conforme à celui que j'ai adopté dans le présent ouvrage, que l'on peut l'adapter, tant pour les médicamens simples que composés, à mes prescriptions. Pour ne rien laisser à désirer à nos jeunes praticiens,

et pour les diriger dans l'emploi des remèdes qui sont énumérés dans cette Pharmacopée, j'ai composé l'ouvrage suivant qui paraîtra à la fin de cette année, sous le titre de:

Instruction pour diriger l'emploi „ raisonné des médicamens simples et „ composés, contenus dans la Phar- „ macopée militaire de Prusse: comme „ appendice du manuel de médecine „ pratique à l'usage des officiers de „ santé des armées.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.er

DE L'ORIGINE ET DE LA NATURE DES MALADIES D'ARMÉE EN GÉNÉRAL.

§. 1. L'homme est en santé quand l'organisation, c'est-à-dire, la composition, la texture intime de la matière organique et les propriétés vitales qui en dépendent; savoir la sensibilité, la contractilité, sont maintenues dans un rapport conforme aux loix de l'organisme.

§. 2. Le maintien de ce rapport ne dépend pas uniquement de la nature de la matière organique et du mode des propriétés vitales, mais de leur réaction sur les puissances excitantes ou agens

extérieurs; parmi ceux-ci l'on range tout ce qui peut exercer quelque influence sur l'organisme, tels que l'air, les différentes modifications de l'atmosphère, les alimens, le mouvement, les habitudes, les passions, le sang et les humeurs qui en émanent.

§. 3. Ces agens extérieurs maintiennent, par leur action sur l'organisation, la vie végétative; ils concourent à la réproduction de la matière organique, en réparant continuellement les pertes entraînées par le jeu des organes: par leur action sur les propriétés vitales ou *Excitabilité* ([1]), ils entretiennent l'excitement qui est une condition nécessaire de la vie.

§. 4. La vie est donc un excitement ([2]) ou le produit, le résultat de l'action des agens extérieurs sur l'organisme ([3]): tel l'organisme, tels les agens extérieurs, tels sont aussi les différentes formes, les divers dégrés d'intégrité de la vie.

§. 5. La santé, que l'on pourroit appeller *l'état normal de l'excitement*, dépend d'après celà 1°. de l'intégrité de tout l'organisme et de ses parties, 2°. d'une action telle des agens extérieurs, qu'elle soit conforme aux loix de cet organisme et rende les fonctions de la vie, libres, faciles, régulières et agréables.

§. 6. Dans l'état de maladie, que l'on pourroit appeller *Etat non-normal, abnormal ou vicieux de l'excitement*, lequel est susceptible d'une infinité de nuances; les fonctions de la vie ne s'opérent ni régulièrement ni facilement, et bien moins encore avec le sentiment du bien-être. La maladie existe quand l'organisme ou l'une de ses parties a perdu son intégrité, c'est-a-dire, quand il y a défaut dans l'organisation et dans l'excitabilité, de manière que la réaction sur les agens extérieurs s'écarte du mode normal ([4]), soit quand les agens extérieurs péchent par qualité ou quantité,

et produisent conséquemment un excitement vicieux, abnormal.

§. 7. Nous sommes bien éloignés de connoître la nature des modifications vicieuses de l'organisation et des propriétés vitales qui produisent les maladies de l'organisme, tant générales que locales. Nous rapportons celles-ci communément à l'influence pernicieuse des agens extérieurs et nous cherchons à y porter remède, en agissant sur l'excitabilité en général.

§. 8. Il est donc de la plus grande importance de connoître le rapport qui existe entre l'organisme et les agens extérieurs comme causes de maladies (§ 6.). Nous appellons ceux-ci puissances nuisibles, causes occasionelles ou disposantes, toutes les fois qu'ils pèchent par qualité ou quantité, et qu'ils exercent une influence non naturelle, d'où résulte changement dans l'organisation, changement dans les propriétés vitales.

§. 9. Les puiſsances nuisibles agiſsent de trois manières : l'état maladif, quelque varié qu'il puisse-être, dépend donc uniquement de trois modes d'action de ces puissances : elles agissent sur les propriétés vitales en plus ou en moins, d'où résulte :

A) un excitement trop fort.

B) nn excitement trop foible.

Sur l'organisation, en altérant la texture, la composition de la matière organique ; d'où résulte changement dans le mode d'organisation.

§. 10. Le passage de la santé à l'état maladif se fait subitement quand les puissances nuisibles agissent fortement, ou bien insensiblement et par dégrés ; dans ce dernier cas, il existe entre la santé et la maladie un état intermédiaire que nous appellons *disposition, opportunité.*

§. 11. Quand les puissances excitantes

ou bien les excitans naturels et habituels (§. 2.) sont en quelque sorte empêchés dans leur action sur l'organisme; quand, par suite d'une altération dans leur qualité ou dans leur quantité, ils agissent si faiblement qu'ils ne sauroient entretenir ni la vie végétative ni les fonctions vitales dans leur intégrité ou dans l'état normal; il naît un état maladif que nous appelons *foiblesse directe, foiblesse par défaut de réproduction et d'excitation, ou asthénie directe.* Dans cet ordre de choses, l'organisme peut quelquefois être rendu à son état normal par la prompte restauration et la restitution des excitans naturels et habituels; d'autres fois, il est tellement dérangé, qu'il en est résulté des affections locales plus ou moins intenses, qui participent toujours à l'asthénie directe.

§. 12. Quand les excitans naturels agissent en plus, soit par la quantité, soit par la qualité, il peut en résulter deux

effets différens, selon l'état actuel ou la condition présente de l'organisme, ainsi qu'il suit:

A) Dans un corps bien nourri, fortement organisé, dans lequel toutes les fonctions de la vie se font avec énergie, l'action en plus des excitans ou *la surexcitation* fait naître des maladies dans lesquelles les forces vitales sont exaltées, *maladies sthéniques, maladies inflammatoires*, lesquelles durent aussi longtems que l'organisme oppose une vigoureuse résistance, une réaction forte. Cette exaltation peut être généralement répandue sur tout l'organisme ou n'attaquer qu'une de ses parties; dans ce dernier cas, il y a *sthénie locale*.

B) L'intégrité de l'organisme peut être détruite par des causes quelconques, notamment par la longue durée d'une forte surexcitation; dans ce cas les propriétés vitales, *l'excitabilité* sont

affoiblies, il existe disproportion entre-elles et les agens extérieurs; il se manifeste un état de foiblesse que nous appelons *indirecte, asthénie indirecte, faiblesse par épuisement par surexcitation ;* elle est locale ou générale comme la faiblesse directe.

§. 13. Il arrive quelquefois que des causes d'asthénie directe (§ 11.) et d'asthénie indirecte (§ 12.) agissent en même tems sur l'organisme; la maladie qui en résulte porte alors toujours le caractère d'une foiblesse mixte.

§. 14. Les altérations que les puissances nuisibles apportent à l'organisation (§. 9.) nous étant presqu'entièrement inconnues, nous reconnoissons et nous jugeons la maladie qui en résulte par des effets apparents, (avec ou sans affection locale), lesquels se manifestent toujours plus ou moins par, les différens états des forces vitales.

§. 15. Le mode d'action des forces

vitales dans l'état de sthénie et d'asthénie, ainsi que la composition et la texture de la matière organique, sont sujets à des altérations en nombre infini qui correspondent à autant de formes différentes de maladie.

Nous remarquons en général qu'il peut exister tant dans l'état sthénique, qu'asthénique.

A. *Exaltation, exubérance des forces vitales* que nous attribuons à l'action augmentée des organes, à une *excitabilité vicieuse* etc.

B. *Dépression des forces vitales, fonctions incomplettes des organes, excitatibilité obtuse.*

Dans l'un et l'autre cas, il faut bien se garder de se laisser induire en erreur par des apparences qui sont en opposition avec l'état fondamental, essentiel de l'organisme. ([5])

§. 16. Nous n'avons point encore découvert, dans tous ses rapports la cause

des différentes nuances qui distinguent entre elles les formes de maladies. Elles dépendent en partie de l'action variée des puissances nuisibles, de l'état individuel de l'organisme *(tempérament)*, de l'influence des saisons et des causes épidémiques, de la disposition actuelle et autres choses analogues.

§. 17. Pour apprendre à découvrir et à connoître l'origine, la nature, le dégré d'intensité, le caractère individuel des maladies, et afin de déterminer le mode de traitement le plus convenable, dans chaque cas particulier, le médecin doit faire une attention spéciale aux causes suivantes:

A. La nature des excitans habituels (§. 2) dont l'action plus ou moins longue a précédé la maladie actuelle; c'est d'eux sur tout que dépend l'état des forces vitales, l'état sthénique ou asthénique (§ 9—15).

B. La présence d'excitans nuisibles

(§. 8.) non habituels, tels que des germes contagieux, des agens mécaniques etc.

c. La ſorme individuelle de la maladie, sa marche, sa terminaiſon (§. 15—16.)

d. Les symptômes dominans qui nous conduiſent ſouvent à la connoiſſance du mode d'action des puiſſances nuiſibles, ou qui ſignalent l'affection de quelque appareil organique, ou bien nous donnent quelqu'autre notion importante qui facilite notre jugement.

e. La ſituation relative de chaque individu, par rapport à l'âge, la conſtitution, le tempérament, le genre de vie, les habitudes, les prédiſpoſitions etc.

f. Les congeſtions dans les premières voies, ſoit comme réſultat d'alimens non digérés, ou comme produit direct de la maladie, d'une ſé-

crétion vicieuse dans le système hépatique ou dans le canal alimentaire, surabondance de bile ou de mucus intestinal, présence de vers intestinaux.

G. Cachexie primitive dépendant d'un principe contagieux, qui imprime une forme spécifique à la maladie.

H. Cachexies secondaires spécifiques, qui proviennent à la vérité d'un état d'asthénie générale ou locale, de l'action non-normale des organes, et de sécrétions viciées; mais qui n'en impriment pas moins une forme particulière à la maladie.

I. Les congestions, les pléthores locales dans tel ou tel organe, qui dépendent également d'un vice organique inhérent aux solides; mais qui influent néanmoins sur la forme et la marche des maladies.

De la connoissance de ces causes réunies et de l'application des principes éta-

blis dans les paragraphes précédens, dépend la connoiſſance des maladies en général, conséquemment auſſi de celles des armées qui sont l'objet de cet ouvrage.

§ 19. Nous entendons par maladies d'armée, celles auxquelles le soldat est particulièrement sujet en tems de guerre, par suite des influences nuisibles auxquelles il est soumis par état et par devoir: ces influences donnent aux maladies d'armée un caractère particulier et tranchant; et l'expérience à démontré plus d'une fois, non seulement que ces dernières occasionnent souvent aux armées plus de ravage que la guerre elle même (6); mais qu'elles se propagent avec une activité incroyable sur l'habitant paisible et tranquille des pays occupés par les armées (7).

§. 19. Les influences nuisibles qui agissent sur le soldat en campagne sont:

A. La nature des saisons, le froid, le chaud, l'humidité, sur tout le passage subit d'un état de l'atmosphère

à l'autre, les pluies continuelles qui trempent les vêtemens, les tentes et inondent les camps, le manque de bois, d'habillemens assez chauds, d'abris qui le garantissent contre les injures du tems.

B. Mauvaise constitution endémique des pays dans lesquels il est obligé de vivre, eaux stagnantes et marécageuses, vallées étroites et brumeuses, inaccessibles au jeu des vents, atmosphère viciée ou versatile et autres causes analogues qui produisent des maladies endémiques.

C. Epidémie régnante résultant, soit d'une altération inconnue de l'atmosphère ou des substances alimentaires, soit d'autres causes non perceptibles à nos sens, telles que les différens germes de contagion. Les armées participent d'autant plus aisément aux épidémies régnantes qu'elles sont plus exposées à leur cause

et qu'elles offrent, par la grande réunion d'hommes, les données nécessaires pour une prompte communication et même un développement plus énergique et plus grave de la maladie. Les maladies d'armée proprement dites sont d'ailleurs déja par elles mêmes ou deviennent bientôt epidémiques. (8)

D. Corruption de l'air occasionnée par les exhalaisons animales et le déſaut de propreté, malpropreté des tentes, des camps, des hôpitaux, campement dans le voisinage de lieux qui offrent des émanations de matières animales et végétales en corruption, inſection des vêtemens, de la paille de couchage, des couvertures etc. Accumulation inévitable d'hommes sains, malades, blessés et de prisonniers pêle-mêle dans les cazernes, les casemates, les prisons, les hôpitaux, à bord des vaisseaux, sans moyens

de propreté ni de ventilation. Ceci étant une des sources principales des maladies d'armée, doit nous faire insister particulièrement sur tous les moyens possibles de propreté et de sanification de l'air.

E. Germes contagieux d'une nature spécifique ou résultat des causes énoncées (a-d), dont la propagation est d'autant plus prompte, que les conditions (d) sont plus funestes et plus intenses.

F. Pénurie ou mauvaise qualité des substances alimentaires, du pain, de la viande, des légumes; manque de boissons fermentées, d'eau de vie, de vin, de bierre etc.

G. Fatigues excessives par des marches forcées, des bivouacs, des travaux de campement ou de fortifications; à la suite de batailles longues et sanglantes.

H. Affections morales débilitantes,

nostalgie, crainte de l'avenir, terreur panique après une bataille perdue ou dans une forteresse assiégée, hypochondrie.

I. Vêtemens trop étroits et trop légers, armure trop pesante qui fatigue différentes parties du corps sur lesquelles elle repose.

K. Lésions extérieures contractées soit sur le champ de bataille, soit dans les travaux de place; leur marche est influencée d'une manière pernicieuse par les causes énoncées ci-dessus.

L. Les évacuations d'un hôpital sur un autre, de malades et de blessés, dans les saisons les plus rigoureuses et les plus pernicieuses, avec des moyens de transport incomplets et incommodes.

M. Passage subit d'une situation quelconque à une autre tout opposée, de la misère à l'abondance, d'un régime quelconque à un régime tout

différent, de l'abstinence au libertinage, à la débauche, d'une constitution atmosphérique à une autre, changement subit dans les affections morales.

N. Enfin les difficultés souvent insurmontables qui s'opposent à l'emploi des moyens de salubrité les mieux imaginés. Organisation incomplette et insuffisante du nombre des hôpitaux, pénurie dans le matériel et le personnel, méthodes curatives pernicieuses dont un empirisme aveugle a conservé l'usage.

Telle est l'énumération effrayante des maux qui accablent une armée, et qui sont souvent plus à craindre pour elle que les dangers qu'elle peut repousser par les armes.

§. 20. D'après la manière d'agir connue des causes que nous venons d'énoncer, il est facile de juger de la nature des maladies qu'elles doivent engendrer

et du traitement qui leur convient: nous pouvons donc admettre les corrollaires suivans:

A. *Le caractère général des maladies d'armée*, (sauf peu d'exceptions) *est la foiblesse occasionnée par défaut de réproduction et d'excitation, asthénie directe* (§. 11-13.) (2). Nous reconnoissons cette asthénie avec ses différentes modifications, dans toutes les fièvres qui affectent le soldat, dans les inflammations, les dyssenteries, les cachexies; elle fait d'autant plus de progrès vers une terminaison malheureuse, que les causes qui la produisent sont intenses, et que nous manquons de moyens pour la combattre.

B. A cet état d'asthénie, s'associe ordinairement une affection locale de la peau, de la gorge, des poumons, du systême hépatique ou du systême gastrique etc. Car les causes énumé-

rées ci-dessus sont de nature à affecter particulièrement l'un ou l'autre de ces organes.

c. Dans des cas très rares, et des circonstances toutes particulières il peut èxister aux armées un état purement sthénique (§. 12.) savoir: quand un individu dans la force de l'âge et de l'énergie vitale, sans avoir éprouvé l'influence de causes débilitantes, ressent l'effet subit d'un froid ou d'une chaleur intense, ou qu'il fait un excès en boissons spiritueuses; hormis ce cas, le caractère général des maladies d'armée ne sauroit être sthénique ou purement inflammatoire ; quand il se présente des inflammations locales, elles sont plutôt asthéniques ([10]) et toujours unies à un état plus ou moins prononcé de foiblesse universelle.

§. 21. Les maladies d'armée qui se présentent le plus communément et tou-

jours sous la prédominence de l'état asthénique de l'organisme, et par suite de l'influence des causes énumérées (§. 19.) sont :

A. Les affections *catarrhales, Rhumatismales, arthrithiques, gastriques, bilieuses, muqueuses*: les causes dont il s'agit dans le paragraphe 19. concourent puissamment à altérer les sécrétions et la sensibilité des organes qui en sont le siège.

B. *La diathèse putride;* nous appelons ainsi la dégénérescence, la corruption des humeurs, suite de foiblesse et de trouble dans l'organisation.

C. *Les affections nerveuses,* qui se manifestent par le trouble des forces vitales, lesquelles sont si facilement modifiées par les agens extérieurs.

D. *Les affections exanthématiques.*

E. *Les affections du poumon.*

F. Enfin *les cachexies*, qui recon-

noiſſent pour cauſe prochaine, une foibleſſe chronique des organes avec altération des humeurs récrémentielles; c'eſt à cet ordre d'affection qu'appartiennent une foule de maux chroniques, ſuite plus ou moins directe de maladies fébriles qui ont précédé.

§. 22. Toutes les maladies d'armée décrites iſolément dans cet ouvrage, préſentent la forme d'une ou de pluſieurs des affections que nous venons de nommer; car le ſoldat étant ſoumis à la fois à l'influence de pluſieurs cauſes morbifiques débilitantes, les maladies qu'il éprouve ſont rarement ſimples et, pour la plupart, complexes et compliquées. C'eſt ainſi que les fièvres putrides, nerveuſes, muqueuſes ſont ſouvent compliquées entre elles ou accompagnées d'un état gaſtrique, bilieux, inflammatoire, de rhumatiſmes, d'angine, de pneumonie, de vers etc.. Il arrive ſouvent auſſi, que les maladies changent de nature d'une

manière plus ou moins prompte (*méta-ptose*) en raison de l'influence des saisons et des autres agens.

CHAPITRE II.e

PRINCIPES GÉNÉRAUX D'APRÈS LESQUELS ON DOIT TRAITER LES MALADIES D'ARMÉE.

§. 23. Nous avons vu plus haut (§. 5.) que la santé réside dans l'état légitime ou normal de l'excitement, et la maladie dans son état non-normal ou vicieux. *Guérir ou rendre la santé*, n'est donc autre chose, que restituer à l'organisme son état normal habituel, en détruisant les modifications vicieuses, qui lui sont imprimées par les excitans morbifiques.

Les moyens par lesquels nous parvenons à guérir sont:

A. D'éloigner ou *de détruire les excitans morbifiques qui ont agi sur l'organisme.*

B. *De rétablir une harmonie parfaite entre les excitans naturels habituels et l'organisme;* de manière que l'excitement revienne à l'état normal individuel: ainsi il faut selon le besoin corriger, augmenter, diminuer, varier et modifier l'action altérée des excitans naturels.

C. D'écarter ou de corriger les lésions qui frappent l'organisation et la mixtion des humeurs.

§. 25. Les deux premiers moyens curatifs tiennent plus particulièrement à l'hygiène générale de l'armée, qui consiste à entretenir la santé et à prévenir les maladies. Ce but désirable ne peut s'obtenir qu'en raison des moyens que nous avons de combattre les causes mor-

bifiques citées (§. 19.), et ces moyens sont rarement du ressort et à la portée du médecin d'armée ([11]): le troisième moyen curatif est plus immédiatement de sa dépendance; et c'est là qu'il doit employer toutes ses connoissances, toute son expérience.

§. 26. Le retour de l'état morbide à l'état de santé, de quelque manière qu'il se fasse, dépend des principes suivants: l'organisme contient en lui même les conditions propres ou nécessaires aux différens états relatifs de santé et de maladie, dans lesquels il peut se trouver et de la possibilité d'une guerison parfaite. L'organisme tend, par sa réaction sur les agens extérieurs, à conserver son intégrité ou son état normal individuel; cette tendance se manifeste dans l'état de maladie aussi bien qu'en santé: elle est la condition *sine quâ non* de la vie. Nous l'appellons, par rapport à l'état maladif et ses efforts vers le retour de la santé

force curatrice de l'organisme, forces médicatrices de la nature (conamen naturæ). Sa présence est la base nécessaire et la condition de tout traitement; elle consiste, comme toutes les opérations de la vie, dans la réaction de l'organisme sur les agens extérieurs.

§. 27. En conséquence, dans la plupart des cas, il ne reste au médecin autre chose à faire, sinon que de modifier convenablement les agens extérieurs, afin de faciliter à la force curatrice de l'organisme les moyens de rétablir l'équilibre et de rendre aux fonctions de la vie leur intégrité, leur état normal. Cette règle est d'autant plus certaine, que les maladies d'armée dépendent plus essentiellement que toutes autres de l'influence immédiate des agens extérieurs (§. 19.).

§. 28. L'on peut guérir une infinité de maladies en se bornant à modifier et à améliorer les excitans naturels habituels (§. 24.). Ce mode de traitement est

sur tout utile en campagne où nous sommes souvent bornés dans nos moyens pharmaceutiques, et où il convient d'ailleurs de simplifier le plus que possible la méthode curative.

§. 29. Les substances médicamenteuses exercent sur l'organisme une *action nouvelle, hétérogène non habituelle*; leur application n'est rien moins qu'indifférente, et nous devons toujours agir simultanément sur les excitans naturels habituels; les corriger, les modifier est l'objet principal de tout traitement. D'après ces considérations nous pouvons et nous devons prescrire des médicamens:

A. Toutes les fois qu'ils sont capables d'écarter ou de détruire une cause morbifique déterminée quelconque.

B. Quand ils facilitent l'action normale des excitans naturels habituels; et rendent par là le retour à la santé plus prompt et plus sûr.

c. Dans le cas où l'expérience a démontré que leur administration a une influence sure et déterminée sur telle ou telle affection, qui ne sauroit être guérie que par telle ou telle substance médicamenteuse, sans admettre d'autres moyens curatifs.

d. Enfin, dans le cas d'une action spécifique reconnue de tel médicament sur telle affection locale connue.

Telles sont les règles qui doivent nous diriger dans la prescription des médicamens; et aux armées il faut en outre porter une attention particulière, indépendamment d'un régime approprié, à ne faire usage, autant que possible, que de remèdes peu coûteux, simples dans leur préparations comme dans leur application, énergiques et conduisant promptement et sûrement au but; les pharmacies ambulantes doivent en conséquence être fournies d'un choix de semblables médicamens.

§. 30. Le traitement d'une maladie quelconque doit toujours commencer par l'éloignement ou la destruction des causes extérieures qui l'ont fait naître et qui continuent de l'entretenir.

§. 31. Dans les maladies par défaut de réproduction et d'excitation *(faiblesse directe)*, qui sont les plus fréquentes aux armées (§. 20.), le traitement se fonde sur les régles suivantes, et ne sauroit réussir, sans qu'on y apporte une scrupuleuse attention.

A. Toutes les causes morbifiques qui débilitent l'action des excitans naturels, en altérant leur qualité ou leur quantité, doivent-être soigneusement écartées ou au moins modifiées et bornées dans leur effet:

B. Les excitans naturels habituels (§. 8-24.), doivent-être exaltés dans leurs effets sur la réproduction et les forces vitales.

C. A cela il faut ajouter, en observant

les règles prescrites ci-dessus (§. 29.), l'usage raisonné d'excitans non habituels ou de remèdes stimulans, fortifians.

La stricte observance de ces trois règles compose ce que nous appelons *la méthode stimulante fortifiante ou incitante fortifiante*, laquelle, d'après tout ce qui a été dit précédemment, est *la méthode qui convient en général* aux maladies d'armée, quand elle est appropriée à leur dégré d'intensité. Ces maladies sont produites par des causes débilitantes, il faut donc leur opposer un traitement incitant, fortifiant *(tonique)*, nourrissant *(analeptique)*. Ce mode de traitement est d'autant plus rationnel, que, dans un haut dégré d'influence des causes débilitantes, nous devons peu compter sur la force curatrice de l'organisme, (§. 26-27.) et par conséquent ne point abandonner la maladie à des forces médicatrices de la nature, qui réclament elles mêmes les secours d'une médecine active. Se forme-t-il dans le

cours de ces maladies des crises, c'est-à-dire, *(changement en bien de l'affection générale par suite des efforts de l'organisme)?* Ce n'est à-coup-sur, que sous l'empire et par l'assistance puissante d'un mode curatif actif.

§. 32. Nous avons déjà vu que les maladies sthéniques sont très rares aux armées; dans les cas particuliers où elles se présentent, nous les traitons ainsi qu'il suit par:

A. La diminution qualitative ou quantitative ou suppression totale des excitans naturels ou morbifiques, qui ont engendré et qui entretiennent l'état sthénique.

B. L'affoiblissement de l'énergie des forces vitales, qui en partie dérive déja, sans aucun secours étranger, de la seule action exaltée des agens extérieurs, et que l'on peut d'ailleurs encore obtenir par l'emploi de remèdes débilitans et une diète sévère.

Ce mode de traitement est appelé *la méthode débilitante ou antiphlogistique;* elle ne convient, d'après ce qui a été dit, que très rarement aux armées et dans des cas particuliers que l'on pourroit compter parmi les exceptions.

§. 33. Dans un état de surexcitation, d'asthénie indirecte (§. 12.), il faut dès le principe administrer des incitans plus forts que dans la foiblesse directe, afin de relever l'excitement affoibli, en même tems que par le repos et des alimens restaurans, l'on cherche à ménager et à réparer l'excitabilité epuisée : il faut cependant avoir égard à l'extrême foiblesse de celle-ci, afin de ne point l'anéantir tout-à-fait par l'application d'incitans trop actifs.

L'asthénie indirecte ne devient jamais le caractère général des maladies d'armée. Elle existe seulement comme suite d'un état sthénique trop prolongé, de l'abus des boissons spiritueuses ou d'au-

tres agens ou médicamens excitans. L'application trop longtems continuée de la méthode incitante peut conduire elle même à cet état malheureux de surexcitation et de foiblesse indirecte.

§. 34. Dans les maladies dont le caractère est une foiblesse mixte (§. 17.), il faut employer la méthode incitante tonique, dirigée d'après la nature des causes débilitantes et avec la précaution de ne point occasionner de surexcitation.

§. 35. C'est toujours le caractère général de la maladie qui détermine la méthode curative que l'on doit employer; et celle-ci ne peut être qu'une de celles que nous venons d'indiquer (§. 31. 32. 33. 34.); cependant elles doivent subir quelques modifications, selon la forme individuelle de chaque maladie, ses causes, ses complications avec d'autres maladies et les affections locales qui l'accompagnent (§. 15. 17. 21. 22.), et surtout d'après la manière d'agir et l'effet des remèdes. C'est pour-

quoi il est vrai de dire, sans pour celà détruire les principes généraux établis, que chaque maladie *individuelle* exige une méthode curative *individuelle*, l'emploi de certains remèdes *particuliers*, quelquefois même un mode *particulier* d'application de ces remèdes, ainsi qu'on le verra dans la suite.

§. 36. Dans le traitement des maladies, il est essentiel de faire attention à l'état des forces vitales et des facultés de chaque organe (§. 15.); c'est la connoissance que nous en avons, qui dirige le choix de la méthode curative et des remèdes. Il se présente en général ici un état de choses assez embarassant; ou bien nous sommes obligés par l'emploi de certains remèdes incitans de ranimer l'action affoiblie des forces vitales, ou bien de calmer leur trouble ou leur action désordonnée; et il n'est pas rare de trouver l'excitement des propriétés vitales se manifestant par la fièvre, des spasmes et des convulsions,

réuni au plus grand état de foiblesse, et exiger néanmoins l'emploi de remèdes incitans dont l'effet devient entièrement calmant. La méthode débilitante appliquée, sur cette fausse apparence d'un état sthénique, seroit essentiellement pernicieuse.

§. 37. Il arrive souvent aussi que les suites de différentes affections spécifiques, quand elles portent l'empreinte de la foiblesse, ne peuvent-être détruites qu'en associant la méthode incitante tonique au traitement spécifique; par exemple dans le scorbut et la gale.

§. 38. C'est ainsi que les complications avec affection locale de la gorge, de la poitrine, des intestins, du foie, de la peau etc., nécessitent des modifications dans le traitement général, comme ou le verra aux articles qui traitent de ces maux en particulier.

§. 39. Les complications d'affections catarrhales, rhumatismales, exanthématiques et goutteuses (§. 21.) demandent

l'emploi de moyens incitans qui agissent sur la peau, en augmentant son action et en favorisant la transpiration.

§. 40. La complication gastrique mérite une attention particulière. Les remèdes qui agissent sur l'organe affecté, et sur tout les vomitifs, tiennent un rang distingué à côté du traitement général.

§. 41. La complication de putridité veut l'emploi des remèdes que l'on appeloit autrefois *anti-putrides*, *anti-septiques* et qui sont à la vérité d'une grande utilité, par rapport à leur action sur ce mode d'affection.

§. 42. L'asthénie nerveuse n'admet que des remèdes qui agissent sur les différentes affections des propriétés vitales, et que l'on appelle *nerveux-incitans*, *calmans*, *anti-spasmodiques*.

§. 43. Dans l'affection du poumon, il faut avec bien de la précaution diriger la cure locale, sans négliger le traitement général.

§. 44. §. 45. Les cachexies chroniques ont aussi leur méthode incitante particulière. D'après toutes ces considérations, les maladies d'armée ne peuvent être convenablement traitées que par une méthode qui convienne au caractère de chacune d'elle, et aux complications que nous venons d'énumérer.

CHAPITRE III.

DE L'APPLICATION DU REGIME DÉBILITANT AUX ARMÉES.

§. 46. C'est par un régime convenable que l'on prévient et que l'on guérit la plupart des maladies: le régime est convenable.

A. Quand il prévient l'influence et l'action des causes morbifiques (§. 19.), telles qu'une atmosphère viciée, habita-

tions basses et humides, mauvaise qualité des alimens etc..

B. Et quand il est approprié aux divers modes de traitement indiqué (§. 35.), de manière à n'en point ralentir ou contrarier l'effet.

D'après cela, l'on ne peut adopter un régime général pour toutes les maladies des hôpitaux, chaque ordre de maladie, chaque individualité réclame le sien.

§. 47. Nous appellons régime *débilitant, antiphlogistique*, celui qui diminue l'énergie de l'organisme : il consiste d'une part, à diminuer la quantité et la qualité trop excitante, trop analeptique des alimens, ou à les remplacer soit par une diète sévère ou des substances végétales aqueuses, acidules, des fruits, de l'eau pure ou mêlée avec du vinaigre ; de l'autre, à modérer l'action des excitans naturels, à tenir les malades dans des appartemens frais et même froids, les garantir de l'impression d'une chaleur forte, d'une lu-

mière vive, de passions violentes, les maintenir en repos.

§. 48. Ce régime ne convient qu'aux maladies sthéniques (§. 12-32.), et il constitue la partie essentielle de leur traitement: il dispense même quelquefois de l'emploi de tout autre secours. Il a déja été prouvé (§. 20.), qu'il ne peut pas être généralement adopté pour les maladies d'armée.

§. 49. C'étoit donc une grande erreur de nos pères, de mettre indistinctement aux camps, aux hôpitaux, pendant les marches, les soldats à une boisson d'eau acidulée, de borner le régime diététique des hôpitaux à de l'eau, de la mauvaise bierre, des légumes, des fruits et autres choses semblables, — de restreindre le malade affoibli au quart ou moitié de portion d'alimens par eux mêmes déja peu nourrissans, dans le moment où il auroit le plus besoin d'une nourriture restaurante et réparatrice (12): mais surtout de regarder toutes les fièvres, chaque inflam-

mation, déja même la possibilité d'une inflammation, comme un motif de prescrire une diète antiphlogistique. Par une telle conduite, la mortalité devoit nécessairement être augmentée et le rétablissement des malades bien retardé. Si nous exceptons les cas particuliers de sthénie que nous avons cités plus haut, les fièvres d'armée avec leurs complications d'inflammations locales, nées sous l'empire des influences rapportées (§. 19-20), portent toutes dans un dégré éminent le caractère de foiblesse. — Comment réussiroit-on à les combattre par un régime débilitant?

CHAPITRE IV.

DU RÉGIME EXCITANT FORTIFIANT (TONIQUE).

§. 50. *Le régime excitant, tonique, nourrissant,* est celui qui convient en général aux armées. S'il était toujours à notre disposition de l'employer, quand les circonstances le demandent impérieusement, les maladies cesseroient d'être le fléau des armées; et nous pourrions nous passer d'un grand nombre d'établissemens hospitaliers.

§. 51. Il existe une différence essentielle, et qu'il ne faut point perdre de vue, entre le régime seulement excitant et le régime tonique nourrissant. *Le régime purement excitant*, consiste dans l'usage de subs-

tances spiritueuses, du vin, d'épices et autres substances stimulantes; il sollicite une action passagère des forces vitales; mais il n'agit point tout seul comme réproductif de la matière organique; il ne communique donc point à l'organisme une énergie, une force durable et solide. Les propriétés vitales sont susceptibles d'être mues par ce régime, alors même que les forces organiques sont en quelque sorte oblitérées: il exerce une action puissante sur la peau. La lumière, le calorique, l'air pur, les bains chauds ou froids, l'exercice du corps et la sérénité de l'ame lui appartiennent.

§. 52. Nous appelons *régime fortifiant, tonique nourrissant*, celui qui, par lui même ou à l'aide du régime excitant, concourt d'une manière permanente à la réproduction de la matière organique, et par suite de la dépendance mutuelle qui existe entre elle et les propriétés vitales, à la restauration de celles-ci. L'organisme

ne peut-être fortifié d'une manière permanente, que par cette action simultanée et régénératrice sur l'organisation et sur les facultés vitales. Les excitans sont impuissants, si la matière organique est usée (§. 2.) : la réproduction suppose toujours des facultés de digestion, d'assimilation, de nutrition, en un mot la présence de la vie végétative, qui est indispensable au maintien de l'économie animale (§. 3.). D'après cela nous ne pouvons faire usage du régime tonique que lorsque ces facultés ont encore une espèce d'énergie.

§. 53. *Les excitans diététiques,* qui sont à notre disposition aux armées, sont la bierre, surtout si elle est bien fermentée et amère, le vin dont on devroit toujours faire provision, de préférence même à d'autres médicamens, l'eau de vie, substance presqu'indispensable au soldat, les épices indigènes et exotiques, parmi ces derniers, il faut choisir les moins coûteux: légumes avec épices, le sel, les viandes

et les poissons salés [13]. Toutes ces substances sont en même tems nourrissantes, et une armée s'en passeroit beaucoup plus difficilement que de quelques caisses de médicamens, surtout si elle éprouve l'action d'autres causes variées de foiblesse.

§. 54. *Les toniques nourrissans diététiques* sont : le pain, qu'il faudroit toujours avoir de bonne qualité, les farines, le riz, les légumes, les pommes-de-terre, les gruaux, et la viande dont on ne peut guères varier l'espèce. Heureux si l'on peut toujours se procurer du bon boeuf pour les hôpitaux! Il devroit y avoir à chaque ambulance les ustensiles nécessaires, pour préparer des gelées et des bouillons substantiels, avec des os et d'autres restes inutiles de viande (à la manière de Cadet-de-Veaux). Le médecin d'armée peut rarement disposer d'alimens légers, tels qu'oeufs, lait, viandes blanches [14].

§. 55. Les moyens excitans diététiques qui n'agissent que peu ou point du tout

sur la réproduction, doivent être administrés d'après les mêmes règles que les remèdes incitans : ils augmentent, quand il y a encore un certain dégré d'excitabilité, l'action des forces vitales : ils agissent surtout sur l'appareil digestif, et associés aux toniques nourrissans, ils parviennent à favoriser la réproduction et à entretenir la vie végétative. Il est nombre de personnes qui jouissent d'une parfaite santé et qui relèvent de maladies graves, en ne mangeant que des pommes-de-terre, des légumes-secs, du pain, et en ne buvant que de la bierre et de l'eau-de-vie.

§. 56. Le régime fortifiant nourrissant (§. 52-54.), est une condition essentielle dans le traitement des maladies produites par le défaut de bons alimens et par des causes analogues qui ont troublé la digestion et le travail de la réproduction, et conséquemment affoibli tout l'organisme, et diminué la masse générale des humeurs. Il est encore indispensable, pour répa-

rer les pertes occasionnées par les hémorrhagies, les diarrhées, les grandes suppurations, les sueurs abondantes et d'autres évacuations débilitantes qui ont précédé. Les remèdes incitans et fortifians ne sauroient remplacer, et surtout aux armées, l'effet régénérateur et permanent des bons alimens. Cependant le régime nourrissant n'est applicable que dans le cas où l'acte de la digestion, de l'assimilation et de la réproduction est encore possible. Il est des cas d'affection locale de l'estomac, des intestins, du systême hépatique, où de même que dans les fièvres gastriques, bilieuses, dysentériques avec dégoût, nausées et vomissemens, la digestion est interrompue et les alimens rejetés, ou, ce qui pis est, restent non digérés dans l'estomac qu'il accablent de leur poids: d'après cela le moment le plus favorable pour administrer utilement le régime fortifiant nourrissant est:

A. Celui qui précède l'entier dévelop-

pement de l'affection asthénique : alors il sert de préservatif; ou bien :

B. Celui de l'entrée en convalescence après la maladie, quand les forces digestives renaissent : dans ce cas il hâte la réproduction, il achève et consolide la guérison.

Dans l'état le plus prononcé de l'asthénie, où les forces digestives manquent absolument, l'indication la plus prochaine ne peut être remplie que par des remèdes incitans.

§. 57. Au surplus, il ne faut pas oublier que ce sont les considérations énoncées (§. 17. 21. 36.), et surtout l'individualité de chaque maladie, qui doivent le plus influer sur le choix des moyens diététiques excitans ou nourrissans. Les maladies d'armée exigent en général un régime excitant tonique; mais il doit être modifié dans son application, quand il y a exaltation des forces vitales, et dans certaines dispositions des premières voies. La dia-

thèse bilieuse, muqueuse, la dysenterie, le scorbut réclament un régime approprié, dont nous parlerons en traitant de ces maladies.

CHAPITRE V.e

DE LA MÉTHODE DÉBILITANTE EN GÉNÉRAL.

§. 58. La méthode débilitante consiste:

A. Dans l'application du régime débilitant dont nous avons parlé (§. 46.).

B. Dans la prescription des acides végétaux, que le médecin d'armée a toujours à sa disposition, *(vinaigre, oximel etc.)*

C. Dans l'administration des sels neutres évacuans, *(nitrate de potasse, sulfate de soude, et autres semblables)*.

D. Par l'évacuation immédiate des humeurs, la saignée, l'émétique, les purgatifs, les sudorifiques etc.

Tout ce qui diminue la masse des humeurs est débilitant; cependant la débilitation est plus ou moins sensible, selon la nature des moyens qui ont opéré et les circonstances qui ont accompagné les évacuations. Ainsi, il peut arriver que les évacuations amènent le plus haut dégré de foiblesse comme, par exemple, dans les maladies asthéniques, ou qu'elles soient à peine d'un effet sensible sur les forces vitales.

§. 59. Il résulte de tout ce qui a précédé, que la méthode débilitante, en tout ou en partie, n'est applicable qu'aux maladies sthéniques; et que l'essentiel, dans son administration, consiste à la proportioner avec justesse au dégré d'intensité du caractère sthénique. Si l'on excepte les cas rares de ce genre d'affection que nous avons cités, l'on verra que cette méthode

doit être bannie de la pratique des armées, si l'on veut éviter l'emploi d'un remède qui soit pire que le mal (§ 20. 32. 46.).

CHAPITRE VI.e

EVACUATIONS SANGUINES.

§. 60. L'effet général de toute évacuasanguine est:

A. La débilitation de tout l'organisme, comme suite immédiate d'une diminution quantitative de l'excitant naturel le plus indispensable à la vie, et qui est en même tems la source de la réproduction.

B. La débilitation de l'action vitale des divers organes dont l'énergie était entretenue par l'afflux abondant du sang.

Sous le 1er rapport, la saignée est le moyen débilitant le plus sûr, le plus actif et le plus prompt; par elle nous combattons victorieusement l'état sthénique le plus prononcé: elle convient donc exclusivement quand les autres moyens débilitans (§. 58.) ont été infructueux: elle est toujours pernicieuse dans l'état asthénique, et d'autant plus que celui-ci n'a pas été corrigé par les remèdes appropriés. Considérée sous le second rapport, la saignée peut devenir un moyen efficace dans les affections locales produites par des congestions sanguines ou accompagnées d'inflammations. Nous pouvons opérer dans l'organe affecté une deplétion instantanée et prévenir ainsi les suites de l'accumulation du sang; et si la déplétion s'opère par des scarifications, par des sang-sues ou par quelqu'autre mode de saignée locale, de manière à ne point entraîner une débilité générale, il est des cas où elle devient

nécessaire et indispensable, malgré le caractère asthénique de la maladie ; c'est lorsqu'un organe noble présente des symptômes imminens de congestion sanguine.

§. 61. Les évacuations de sang ne doivent donc être admises, même avec infiniment de réserve, que dans certains cas particuliers. Quant à la saignée générale, elle est tellement contraire à la nature des maladies d'armée, qu'on devroit en défendre l'usage d'une manière aussi précise (14) qu'on l'avoit généralement introduit autrefois, si ce n'est dans une affection sthénique rebelle, qui au surplus, ne peut provenir que de causes tout opposées à celles qui caractèrisent les maladies du soldat en général. Au contraire les saignées locales deviennent quelquefois nécessaires, comme nous le verrons plus bas dans la description de plusieurs formes individuelles de maladie, et leur utilité s'évalue toujours d'aprés le

soulagement qu'elles procurent à tel organe affecté ; et non par la débilitation générale.

§. 62. Autrefois, lorsqu'un soldat éprouvoit une affection subite, le premier remède étoit la saignée, que l'on réïtéroit une ou plusieurs fois. Cependant il est une vérité incontestable que l'on ne sauroit trop répéter ; c'est que la saignée générale est toujours nuisible dans toute maladie née sous l'empire de causes débilitantes. Autrefois l'on cherchoit à calmer l'intensité de chaque fièvre par la saignée ; aujourd'hui nous avons appris à connoître que les fièvres des soldats dépendent généralement d'un état de foiblesse; et nous nous gardons d'augmenter celui-ci par des évacuations sanguines. C'est encore à la saignée que l'on recouroit autrefois pour calmer les inflammations; mais nous savons actuellement, qu'elles portent la plupart le caractère des maladies d'armée; et nous de-

vons plutôt songer à entretenir qu'à affoiblir les forces. — Nous permettons tout au plus les saignées locales, quand l'état de l'organe affecté menace la vie.

CHAPITRE VII.

VOMITIFS.

§. 63. L'effet immédiat de tout vomitif sur les premières voies, comme évacuant, est:

A. D'écarter toutes les matières hétérogènes et corrompues produites par erreur de régime ou par l'état morbide des organes digestifs, et qui, par leur présence, occasionnent ou aggravent l'état maladif.

B. D'éloigner, par la voie la plus

courte, le produit abnormal des sécrétions muqueuses et bilieuses, qui se présentent souvent dans les affections des viscères abdominaux.

c. Mais par son action sur ces organes sécréteurs, il peut prolonger leur état morbide en favorisant des sécrétions trop abondantes. Son usage trop prolongé peut conséquemment entraîner des évacuations débilitantes.

Par cette action évacuante, l'émétique débarasse l'estomac des crudités qui pourroient s'y rencontrer, et le rend plus propre à percevoir l'action d'un régime salutaire et de remèdes convenables. Un estomac gorgé de bile, de glaires et autres matières inutiles, ne digère point: les remèdes même les plus pénétrans n'agissent sur lui que quand il en est purgé.

§. 64. Indépendamment de la vertu évacuante, l'émétique exerce sur toute l'économie animale une action telle, qu'il

n'est pas une de ses facultés qui n'en soit influencée plus ou moins ; c'est ce qui en fait un remède si important dans toutes sortes d'affections de l'organisme. L'action de vomir en elle même transmet une commotion à tous les systêmes d'organes et, dans certains cas de foiblesse, elle agit plus efficacement que les incitans les plus énergiques. Elle stimule l'action des systêmes nerveux, musculaire et vasculaire; elle favorise les absorbtions, les sécrétions et let excrétions ; elle ranime les forces épuisées des organes respiratoires, facilite la respiration en écartant les obstacles qui la gênoient. Les viscères du bas ventre sont aussi excités par elle; enfin elle rétablit les fonctions de la peau. De là l'utilité des émétiques dans un état languissant de l'organisme, dans les spasmes, les mouvemens désordonnés et irréguliers du systême vasculaire, dans les douleurs locales. C'est encore pour la même raison qu'ils sont

utiles dans les affections de la peau, en détruisant le spasme qui la couvrait, en écartant les miasmes contagieux et en excitant des sueurs ou des éruptions salutaires; et dans les congestions lymphatiques et organiques, par le mouvement qu'ils communiquent à ces parties.

§. 65. Il résulte de ce que nous venons de dire, que l'action incitante des émétiques est souvent plus importante que leur vertu évacuante. Dans nombre de cas on ne les prescrit que comme incitans: c'est cette propriété qui rend leur application dangereuse dans les maladies sthéniques. En général, un premier vomitif qui agit promptement n'enlève à l'estomac aucuns sucs essentiels; il n'est point débilitant, mais il le devient si on le réitere trop souvent. Nous pouvons donc, avec les précautions necéssaires, prescrire l'émétique dans les maladies asthéniques: il écarte les crudités des premières voies, les prépare à recevoir l'ac-

tion salutaire des médicamens; il stimule en même tems tout l'organisme et corrige par là l'état asthénique.

§. 66. Les maladies d'armée présentent, de préférence à toutes les autres, les données qui nécessitent l'emploi des émétiques; foiblesse générale et locale, erreurs de régime, affection des premières voies, trouble dans les facultés vitales, dans les fonctions de la peau, principes contagieux et autres choses qui ne peuvent être mieux combattues que par une forte excitation du systême gastrique, laquelle se communique promptement à tout l'organisme: l'émétique est d'après cela un des remèdes les plus essentiels dans la pratique militaire. Il est approprié aux maladies du soldat et aux causes qui les produisent, et par lui l'on peut abréger leur cours sinon les prévenir entièrement: toute fois la maladie prend un caractère plus bénin après leur usage.

§. 67. Cette dernière circonstance est un point essentiel. Sous l'empire des influences débilitantes aux quelles le soldat est soumis, l'affection la plus légère en elle même acquiert bientôt un caractère allarmant, devient nerveuse ou putride; et alors elle ne cède que lentement et difficilement aux remèdes les mieux indiqués. Il ne faut jamais attendre cette seconde époque, il faut la prévenir alors que l'organisme a encore quelque énergie: et l'émétique prescrit à tems et dans des circonstances convenables, remplit ce but plus qu'aucun autre remède. C'est la négligence et le retard dans son administration qui amène ces affections longues et anomales, ces hauts dégrés de fièvres asthéniques et pestilentielles que l'on rencontre si fréquemment dans les hôpitaux, depuis que l'on a voulu prétendre que les émétiques, (dont à la vérité on fesoit autrefois un trop grand abus), étoient trop débilitans

pour les employer dans l'invasion des fièvres ([15]).

§. 68. Si l'on veut obtenir de l'emploi des émétiques aux armées, les effets salutaires que nous avons annoncés, il doit être dirigé d'après les règles suivantes:

A. Si on les prescrit comme évacuans, la présence de crudités ou de congestions dans l'estomac doit être évidente; il ne faut point se laisser aller à des apparences de saburre qui, d'ordinaire, surviennent après un traitement mal dirigé, après l'usage prolongé des sels et des remèdes dits résolutifs. Le dégoût, l'anorexie, la langue chargée, les eructations, les vomissemens spontanés ne sont point toujours des signes de crudités; ils dépendent souvent d'un état de foiblesse des premières voies ou de l'action prolongée de causes morbifiques quelconques; dans ce cas le vomitif ne procure aucun soulagement.

B. L'action du vomitif doit être passagère, afin de ne pas troubler les forces digestives et les sécrétions de l'estomac par une irritation trop prolongée. Cette règle devient encore plus essentielle si le systéme hépatique est affecté simultanément.

C. Dans le choix des vomitifs, il faut éviter de prescrire ceux qui peuvent avoir un effet purgatif et donner lieu à une diarrhée; celle-ci est toujours pernicieuse dans les maladies d'armée. On choisira de préférence l'ipécacuanha pur ou combiné avec une petite dose d'émétique, *(tartrite antimonié de potasse)*.

D. Le malade ne doit point être trop foible, ni la maladie avoir atteint son plus haut dégré d'intensité et de danger. Le plus grand avantage du vomitif est de prévenir et d'alléger la maladie.

E. Au surplus, tout consiste dans le

traitement qui suit l'usage du vomitif. Les reproches que l'on fait à celui-ci regardent la plupart du tems la méthode curative qui lui a succédé. Il est clair par exemple, que si dans une maladie asthénique, après le vomitif, on prescrit les résolutifs, les purgatifs, une diète sévère, le mal doit empirer et devenir mortel. Si au contraire, on fait suivre l'usage du vomitif par un régime et des remèdes incitans appropriés à la nature et au dégré d'intensité de l'asthénie, et si l'on continue cette méthode assez longtems, on verra ressortir les effets salutaires que nous avons attribués plus haut aux vomitifs.

Le jeune médecin qui mettra à profit les règles générales que nous venons de donner, et qui en modifiera l'application, selon les différentes formes de maladies que nous décrirons plus bas, saura recueillir de grands avantages aux armées, de l'usage des vomitifs.

CHAPITRE VIII.e

DES PURGATIFS.

§. 69. Nulle méthode curative ne convient moins aux armées que celle qui a pour but les évacuations alvines ; à l'exception de la saignée elle est la plus débilitante ; elle convient dans les affections sthéniques, et conséquemment rarement dans les maladies du soldat qui n'est déja que trop exposé, par l'influence de diverses causes, aux diarrhées et aux dysenteries. Il ſaut donc plutôt chercher à éviter ces accidens, qu'à les provoquer par l'usage des purgatiſs. Le purgatif en apparence le plus doux, le plus innocent, devient souvent, sous l'influence de causes débilitantes, le moyen le plus perni-

cieux. Il ne peut jamais et sous aucun rapport remplacer le vomitif. La présence d'une affection gastrique n'autorise donc nullement son emploi.

§. 70. Les purgatifs qu'on appele *rafraîchissans antiphlogistiques*, doivent être considérés généralement (§. 58-59.), comme débilitans, et conviennent exclusivement dans les affections sthéniques.

§. 71. Les purgatifs *irritans, drastiques* peuvent, sous certains rapports, être regardés comme des incitans qui exercent leur action immédiatement sur le canal intestinal; mais les évacuations débilitantes qui accompagnent leur usage, doivent les faire ranger, dans les affections fébriles, au nombre des remèdes débilitans. Au surplus ces sortes de purgatifs ne sont d'ordinaire employés que dans les maladies chroniques qui n'appartiennent point à notre sujet. Nous parlerons plus bas des cas particuliers où l'on peut les administrer: il suffit de dire ici que,

comme moyens généraux, ils ne doivent point être admis dans la pratique militaire.

CHAPITRE IX.e

SUDORIFIQUES.

§. 72. Parmi les influences pernicieuses qui environnent le soldat en campagne (§ 19.), il en est beaucoup qui agissent immédiatement sur la peau et impriment aux maladies qu'elles occasionnent, la forme catarrhale, rhumatismale, arthritique etc.. Dans ces cas il faut recourir à des moyens qui rétablissent les fonctions de l'organe cutané, favorisent la transpiration et provoquent la sueur, Certaines affections locales du

poumon, la dysenterie etc. réclament le même traitement, que nous appelons méthode sudorifique.

§. 73. Nous ne connoissons pas de remède qui soit doué exclusivement de la vertu sudorifique; nous obtenons en général les résultats dont il vient d'être question (§. 72.), par un régime chaud, par l'usage de remèdes irritans, pénétrans *(incitans diffusibles)* et l'application de substances irritantes sur la peau. La difficulté de faire observer ce régime chaud au soldat, dans une saison humide et froide, soit par défaut de bons vêtemens ou de couvertures, soit quelquefois par la difficulté de chauffer convenablement les salles de malades, est une des causes principales qui aggravent beaucoup les maladies d'armée. L'usage d'un thé sudorifique que l'on prescrit quelquefois comme boisson, et qui devient souvent abusif et pernicieux, (parce qu'il affoiblit l'organe de la digestion), ne remplace

point le régime chaud. Les substances irritantes échauffantes, à l'aide desquelles l'on cherchoit autrefois à forcer les sueurs, pour chasser par la peau les *matières peccantes*, sont encore plus nuisibles. On les employoit beaucoup alors; mais il faut les rayer du formulaire des hôpitaux militaires. Nous traiterons plus bas de l'application des irritans sur la peau, comme moyens d'exciter son action.

§. 74. L'on a de tout tems observé des maladies accompagnées d'éruptions à la peau. Nos ancêtres croyoient qu'il falloit faciliter celles-ci par des sudorifiques particuliers. Si cette opération est au pouvoir de l'art, nous croyons qu'elle ne peut se faire que par un traitement analogue au caractère et à la forme de la maladie principale, et nous ne connoissons point de maladie d'armée dont la cure exige la présence d'une éruption qu'il faudroit solliciter, si elle ne paroissoit pas d'elle même (on excepte les cas

où la suppression d'une éruption spécifique connue auroit produit une maladie générale ou locale quelconque).

CHAPITRE X.e

DES REMÈDES INCITANS ET FORTIFIANS.

§. 75. Il existe entre les *remèdes incitans et les remèdes fortifians* la même différence que nous avons établie entre le régime excitant et le régime fortifiant, nourrissant (§. 50.) ; cependant, à quelques exceptions près, nous ne possédons point de remède qui, comme le régime fortifiant, agisse d'une manière constante sur la réproduction de la matière organique, en remplaçant successivement les pertes qu'entraîne la vie. La manière dont les incitans agissent sur l'organisme

nous est presqu'entièrement inconnue. Nous entendons par incitans tous les remèdes qui, en agissant sur l'excitabilité générale ou celle de quelqu'organe particulier, modifient, relèvent et exaltent l'énergie des fonctions vitales. Cet effet est produit d'une manière si variée dans les différens instans de la vie, et par les différens incitans, que nous ne pouvons, pour ainsi dire, refuser à chacun d'eux une manière d'agir toute particulière : il faut donc beaucoup de discernement pour approprier à chaque forme de maladie l'incitant le plus convenable.

§. 76. Aussi longtems que les excitans naturels habituels sont suffisans pour entretenir la vie et la santé, l'on doit se passer de remèdes incitans. Ceux-ci ne deviennent indispensables, 1°. que lorsque les premiers manquent à tel point qu'il faille les remplacer artificiellement; 2°. quand l'expérience a démontré l'utilité marquée d'excitans non habituels;

3°. dans les cas où tel remède incitant exerce une action particulière et connue dans telle ou telle forme de maladie. Voilà qu'elles sont les règles générales d'après lesquelles on doit réunir l'effet des incitans à celui des excitans naturels, ou remplacer ceux-ci par les premiers.

§. 77. Quelque fréquent qu'il soit de désigner sous le nom de *fortifians*, les remèdes incitans, nous sommes obligés de convenir que nous n'en connoissons point qui puissent augmenter la force de l'organisme. L'exaltation des forces vitales et des fonctions organiques, produite par les incitans, n'est en aucune manière la preuve d'une force vraie et durable, celle-ci n'existe réellement, que sous les conditions rapportées (§. 5-52.) plus haut. Les incitans exercent toujours une action hétérogène inconnue, qui occasionne facilement du trouble dans les fonctions et entraîne souvent la foiblesse de l'organisme : ils ne fortifient indirectement

que parcequ'ils remplacent pendant quelques tems et sous certains rapports les excitans naturels, et soutiennent l'organisme, pendant le cours de la maladie. Celle-ci étant terminée, le corps ne recouvre une santé durable et énergique, qu'à l'aide des excitans naturels habituels, la chaleur, l'air pur, les alimens etc.: sans le secours de ceux-ci, la vertu de nos prétendus remèdes fortifians (le fer, le kina et autres) n'est qu'imaginaire.

§. 78. De ces considérations sur la méthode incitante fortifiante, il résulte que son usage raisonné convient éminemment pour le traitement des maladies d'armée; la plupart de celles-ci étant produites, entretenues ou aggravées par le défaut ou l'altération des excitans naturels habituels. Les remèdes incitans les plus énergiques doivent en conséquence être l'article principal de l'approvisionnement des pharmacies d'armée: ce seroit une parcimonie mal entendue,

que de vouloir économiser sous ce rapport. Il y a plus d'économie pour le gouvernement de sauver en peu de tems un homme par un remède coûteux, que de le laisser traîner dans les hôpitaux, des mois entiers, sous l'empire d'une méthode débilitante qui finit souvent par le rendre inapte à un service militaire ultérieur. Les convalescences seroient plus promptes, nous verrions bien moins souvent aux hôpitaux d'armée, les maladies dégénérer en nerveuses, putrides, en affections lentes, cachectiques, si l'on vouloit consacrer une partie des dépenses qu'entraînent ces suites malheureuses, à l'achat d'un remède à la vérité fort coûteux, mais dont l'effet salutaire est certain; je veux dire du vin, qui est une boisson indispensable au prompt rétablissement des soldats.

§. 79. Le succès de la méthode incitante dépend essentiellement des circonstances suivantes, c'est-à-dire; les inci-

tans agissent d'autant plus sûrement, que l'organisme jouit encore d'un certain dégré d'énergie dans l'exercice de ses fonctions, qu'il y a moins d'affections locales concomitantes, et que le médecin peut disposer d'un plus grand nombre de moyens nécessaires pour favoriser leur action. Cependant la position du soldat aux armées est telle que rarement ces conditions favorables se trouvent réunies; pour la plupart du tems mal nourri, affaibli par maintes causes réunies, il offre peu de ressources du côté des facultés vitales et organiques; la débilité atteint son plus haut dégré, des complications d'affections locales se joignent à la maladie fondamentale, le médecin, avec la meilleure volonté, manque souvent des moyens les plus efficaces pour atteindre son but: l'on exige de lui qu'il guérisse avec des préparations pharmaceutiques: il n'arrive que trop fréquemment que leur application la plus judicieuse ne diminue

en rien la mortalité; au contraire, plutôt que d'arrêter les progrès de l'état nerveux ou putride, ils semblent en favoriser le développement. La faute de ce non-succès, ne peut être attribuée à l'inefficacité des remèdes, ou au choix d'une méthode contraire ; mais uniquement à l'absence des conditions favorables dont nous avons reconnu la nécessité. Rien de plus facile que de procurer, par de fortes doses d'opium et de médicamens spiritueux, une apparence de mieux-être; mais celle-ci conduit à une mort d'autant plus prochaine que nous manquons de moyens propres à soutenir l'effet de ces remèdes; c'est dans l'organisme même, et dans sa position relative aux agens extérieurs, que résident les conditions du succès de la méthode incitante, ou pour nous expliquer plus clairement, la médecine ne peut rien sans l'aide des forces vitales, ou de la force médicatrice de la nature.

§. 80. De ce qui vient d'être dit, nous allons déduire les règles générales pour l'application de la méthode incitante fortifiante.

A. Il faut avant tout chercher à éloigner les causes morbifiques, arrêter les progrès de la maladie dans sa naissance, et ne pas attendre le plus haut période du mal, pour prescrire les incitans fortifians.

B. Ne point attendre tout le succès de l'emploi isolé des incitans fortifians; mais leur associer un régime analeptique, et les autres secours accessoires qui combattent la foiblesse.

C. Moins on peut compter, chez le soldat, sur une réaction durable de l'organisme, plus il faut être discret dans l'emploi de la méthode incitante fortifiante; afin de ne pas amener une surexcitation qui dépasse les forces du malade.

CHAPITRE XI.ᵉ

INCITANS DIFFUSIBLES.

§. 81. Nous appelons *incitans diffuſibles*, les remèdes qui exercent sur l'organisme une impression passagère, relèvent, selon leur dégré de forces, l'action des facultés vitales, de manière à ce que cette exaltation cesse bientôt, si elle n'est entretenue par l'application continuée des mêmes remèdes.

§. 82. Dans la nombreuse classe des médicamens qui ont cette vertu, il faut choisir les suivans comme indispensables pour l'approvisionnement d'une pharmacie militaire:

Fleurs de sureau, de camomille, de menthe poivrée, de fenouil,

et autres semblables, à prescrire en infusion pour boisson, et en lavemens; et sous forme de fomentation, dans les affections asthéniques légères.

Racines de valériane et d'angélique qui, associées à d'autres incitans plus forts, remplacent *la serpentaire de virginie.*

L'essence de valériane, le vin, l'alkool, l'acide sulfurique dulcifié, l'ether, l'ammoniaque, le camphre, l'opium; (pour des cas rares *le musc*), quelques huilles éthérées, d'un prix modique, pour l'usage extérieur. Il convient de faire avec l'opium une teinture dont la composition et par conséquent la vertu soient uniformes.

A ces remèdes il faut encore ajouter quelques plantes âcres telles que:

l'arnica, le senega, la scille, la digitale pourprée, et les feuilles de tabac. Elles ont une vertu marquée dans certains cas particuliers d'asthénie et surtout

dans quelques affections locales de la poitrine et du bas ventre. En général nous pouvons obtenir tout ce que l'on attend des incitans diffusibles, *par le vin, l'alkool et l'opium ;* pourvû que les secours diététiques ne manquent pas entièrement. Ces substances doivent donc, ainsi que les émétiques que nous avons recommandés plus haut, être en tête de la liste des besoins d'une pharmacie ambulante.

§. 83. L'art d'employer à propos les incitans diffusibles repose sur les principes que nous avons établis dans les paragraphes précédens, et surtout sur la juste évaluation du dégré de foiblesse de l'organisme, et des complications qui aggravent l'état maladif: c'est d'après elles que nous devons déterminer le choix et la dose des remèdes. C'est ainsi, par exemple, que par la méthode incitante diffusible, nous appaisons des mouvements fébriles, des inflammations que la mé-

thode antiphlogistique ne feroit qu'aggraver, lorsque l'asthénie les caractérise; dans ce cas le vin et l'opium sont les meilleurs antiphlogistiques. C'est ainsi que cette méthode appaise les douleurs et les spasmes et qu'elle rétablit les fonctions abnormales de l'organisme; c'est pour cela que les remèdes qui lui appartiennent sont généralement appelés *calmans, antispasmodiques.* Enfin c'est par les incitans diffusibles que nous favorisons la transpiration et les sueurs (§. 72). C'est par leur emploi opportun que nous combattons presque tous les symptômes particuliers qui se présentent dans les fièvres asthéniques.

CHAPITRE XII.e

INCITANS TONIQUES PERMANENS.

§. 84. Les incitans *toniques permanens* ne produisent point, comme les incitans diffusibles, un effet prompt et apparent; leur action est durable et concourt puissamment au rétablissement et au maintien de la santé. Ils sont moins propres à dissiper une maladie déja formée, et surtout les affections fébriles, qu'à les prévenir en fortifiant la santé, ou à hâter la convalescence à la fin d'une maladie. Ces remèdes se divisent en deux classes; la 1ère contient les amers simples, les amers âcres aromatiques; ils agissent en stimulant l'action des viscères du bas ventre, ils rétablissent l'appétit, facilitent la digestion et l'assimilation, ils possèdent

par conséquent les vertus fortifiantes qu'on leur attribue communément. La 2e. classe contient les substances toniques, stiptiques, astringentes. Elles agissent principalement sur la vie végétative, en corrigeant les vices de reproduction et la mixtion abnormale de la matière organique, et sont employées principalement, ainsi que d'autres incitans toniques permanens, dans les cachexies, dans les affections chroniques qui ne sont pas du ressort de cet ouvrage.

§. 85. On choisira, pour l'approvisionnement de guerre, parmi le nombre infini des amers et des aromates qui ont à peu près la même vertu, ceux qui suivent: *le bois de quassia, la racine de gentiane, le trefle des marais (trifolium fibrinum), l'absynthe, le jonc odorant, les oranges non-mûres, quelques teintures et eaux distillées de ces substances, (l'élixir viscéral* (16), *et les goutes stomachiques).*

On peut, chez le soldat, remplacer avec l'essence d'absynthe ou quelque eau de vie amère, les mélanges très coûteux, par exémple la teinture de Whyt, dont les médecins se servent ordinairement. L'usage journalier de ces moyens entretient la digestion et souvent même, malgré les erreurs de régime que le soldat est sujet à commettre, ils corrigent de légers accidens gastriques sans l'aide d'évacuans, et empêchent qu'ils ne dégénèrent en maladies asthéniques: ils sont enfin propres, étant associés à un régime convenable, à restaurer promptement les forces après les maladies les plus graves, à prévenir l'état cachectique et languisſant qui les suit souvent dans les hôpitaux, et qui est quelquefois plus dangereux que la maladie première; l'on feroit mieux, dans bien des circonstances, d'en faire des distributions générales au lieu de vinaigre.

§. 86. Les toniques astringens dont on ne peut se passer aux armées sont:

les acides minéraux concentrés, principalement, l'acide sulfurique, l'alun, (sulfate acidule d'alumine), *le fer* et quelques unes de ses préparations, *le kina* et ses succédanés, *l'écorce de chêne et de saule* etc.

Ils conviennent surtout dans les vices de l'organisation, comme nous avons dit (§. 84.) et comme nous le verrons encore plus bas.

Les acides minéraux concentrés ont un effet très marquant dans les fièvres qui sont accompagnées d'altération dans les humeurs, et dans les maladies contagieuses: cependant ils ne sont pas, au moment du plus grand danger, un palladium contre la mort: ainsi qu'on a voulu le prétendre dans le tems ([17]).

Le kina ne possède point une qualité tonique particulière; son usage n'est d'aucun effet dans les fièvres qui demandent

des incitans diffusibles; il ne fortifie qu'étant allié à un régime nourrissant, et il seroit pour la plupart du tems superflu dans les pharmacies d'armée, s'il n'y avoit jamais de fièvres intermittentes à traiter ([18]).

CHAPITRE XIII.e

DES REMÈDES RÉSOLUTIFS.

§. 87. On a appelé *résolutifs*, une certaine classe de remèdes incitans auxquels on a attribué la vertu de fondre des humeurs épaissies, visqueuses et tenaces: mais toute l'influence que cette sorte de remèdes peut exercer sur les humeurs dépend uniquement de leur action sur les solides; c'est donc d'après celle-ci qu'il faut les juger.

§. 88. Autrefois l'on avoit coutume de prescrire des remèdes appelés résolutifs, quand on supposoit les premières voies embarrassées de congestions de nature muqueuse et bilieuse tenace: on cherchoit à les rendre plus mobiles par l'usage du *carbonate de potasse, du sel de glauber (sulfate de soude), du muriate ammoniacal* et d'autres sels neutres, *du tartrite antimonié de potasse* et d'autres antimoniaux pris à petite dose, soit seuls, soit avec les amers. Par l'emploi de ces remèdes on n'obtient autre chose que l'excitation des organes de la digestion, et leur usage prolongé amène toujours des évacuations débilitantes.

S'il est des cas particuliers où cette méthode présente quelqu'utilité, c'est rarement aux armées et aux hôpitaux où il faut, promptement et de bonne heure, recourir à des moyens efficaces, qui préviennent la dégénérescence putride ou nerveuse — celles-ci ne manquent pas

d'avoir lieu quand on adopte une pratique lente, débilitante, qui n'agit pas essentiellement sur la cause principale de la maladie.

§. 89. Il est encore d'autres remèdes que l'on appele résolutifs et dont l'action se porte sur le systême lymphatique et glanduleux, et sur les congestions qui se forment dans les différens viscères etc.. Ce sont *la gomme ammoniaque* et d'autres *gommes résines, le souffre, les différentes combinaisons de l'antimoine et du mercure ;* ils sont plus particulièrement applicables aux maladies chroniques. Nous indiquerons plus bas les cas isolés d'affection fèbrile qui demandent l'emploi des préparations antimoniales, et ceux d'inflammations asthéniques qui nécessitent celui du mercure. L'usage raisonné de ce métal est un point essentiel dans la pratique militaire.

CHAPITRE XIV.e

APPLICATION DES DIVERS IRRITANS DE LA PEAU.

§. 90. L'intégrité des fonctions de l'organe cutané est un objet important pour la conservation de la santé, surtout aux armées (§. 21. 39. 72.). Nous contribuons puissamment à la conserver ou à la rétablir, en appliquant immédiatement sur la peau des substances irritantes, qui relèvent ses fonctions et qui portent même de là leur action surtout l'organisme.

§. 91. Le léger frottement qu'exercent sur la peau les vêtemens de laine appliqués immédiatement sur elle, a une influence singulièrement salutaire sur l'économie animale; il seroit à désirer que

l'on pût généralement les adopter aux armées, surtout pendant les campagnes d'hyver, ou au moins, que le médecin pût en prescrire l'usage dans les maladies rhumatismales, goutteuses, catarrhales et dans certaines affections de la poitrine et du bas ventre.

§. 92. Dans ces mêmes affections ainsi qu'à la suite de maladies exanthématiques, pour éviter des toux chroniques et des inflammations lentes du poumon, l'on tire un grand avantage de *l'emplâtre de poix* appliqué pendant un certain tems entre les épaules ou sur le sternum: ce remède convient plus à la constitution du soldat que les émonctoires, tels que les vésicatoires, les sétons et les cautères: il préviendroit bien souvent les suites fâcheuses des maladies d'armée, les fièvres putrides et la phthisie: d'ailleurs le soldat peut, pendant son usage, continuer son service.

§. 93. Les bains, à divers dégrés de

chaleur, avec ou sans mélange d'herbes aromatiques, de carbonate de potasse, sulfure de potasse etc., appartiennent sans contredit à la classe des stimulans les plus efficaces de la peau; ils sont d'autant plus importans dans la pratique militaire qu'ils entretiennent la propreté. Malheureusement nous manquons la plus part du tems des commodités nécessaires pour les employer, et nous ne pouvons pas, comme nous le désirerions, suivre cette pratique utile de baigner le malade, avant qu'il soit placé dans le lit qui lui est destiné (19).

§. 94. Le traitement des maladies asthéniques est encore bien secondé par l'application de fomentations aromatiques mêlées, selon le besoin, avec des substances spiritueuses, ou par des embrocations faites avec les *huiles éthérées, l'alkool, le liniment volatil, le camphre, le mercure,* combinés ensemble selon l'exigence du cas.

§. 95. Nous remplissons le même but par l'application de sinapismes, de vésicatoires, de pâte de raifort et autres substances irritantes, âcres, qui relèvent l'action de l'organe cutané et de tout l'organisme, et établissent en outre des contre-irritations salutaires.

L'emploi de ces remèdes ainsi que de ceux indiqués (§. 94.), n'éprouve aucune difficulté dans les hôpitaux d'armée: c'est donc par eux surtout que nous devons chercher à seconder le traitement incitant général. Il est inutile de rappeler que les vésicatoires n'agissent point, en donnant issüe à une matière prétendue morbifique; au contraire, la suppuration dont leur application est suivie entraîne toujours faiblesse, quand on ne l'arrête pas à tems.

CHAPITRE XV.e

DES REMÈDES PROPRES A CORRIGER LES HUMEURS VICIÉES.

§. 96. La croyance dans la prétendue âcreté des humeurs que l'on regardoit autrefois comme cause de maladie, et susceptible d'être corrigée par des remèdes, est une erreur de nos pères; cependant il peut arriver que les humeurs subissent des changemens sensibles dans leur densité, leur consistance, leur mixtion, leur mouvement et leur distribution; changemens qui modifient ou caractérisent plus d'une maladie: mais nous les regardons 1.º comme l'effet de la foiblesse et de l'action viciée des organes et du systéme vasculaire; 2.º comme produit du trouble de la digestion, de l'assimilation

et de la réproduction; mais surtout 3.e comme une suite de sécrétions morbides, c'est-à-dire, que l'affection des organes sécréteurs occasionne toujours un changement de mixtion dans les humeurs sécrétées. Au surplus le vice des humeurs, quoiqu'il soit le résultat d'une maladie des solides, devient à son tour la cause de phénomènes particuliers qui se manifestent, dans les diverses maladies, d'une manière qui leur est propre.

§. 97. En considérant l'organisme sous tous ses rapports avec les agens extérieurs, nous sommes convaincus que ceux-ci n'exercent aucune action *immédiate* sur les humeurs ([20]), et que par conséquent les altérations dont elles sont susceptibles ne peuvent être corrigées *immédiatement* ni par le régime ni par les médicamens. Tout agent extérieur porte d'abord son action sur l'incitabilité de l'organisme, et ce n'est que d'après les changemens qui s'opèrent dans les forces vitales qu'il

en peut survenir dans les humeurs. Dans les affections sthéniques et asthéniques, nous corrigeons les altérations des humeurs *médiatement* par les débilitans et les incitans fortifians. La guérison des maladies appelées humorales ne repose nullement sur l'évacuation des humeurs viciées ; le traitement relatif à cet objet doit toujours être subordonné à la méthode curative qui est propre au caractère général de la maladie.

§. 98. La naissance, le caractère et la forme des maladies d'armée sont de telle nature, que celles-ci sont toujours accompagnées d'une altération notable des matières contenues dans les premières voies, du sang et des humeurs sécrétées ; de là est venu autrefois l'usage de leur opposer une méthode *évacuante, dépurative anti-putride,* qu'il est important de bannir de la pratique des hôpitaux, si toutefois elle y est encore conservée par l'empire de quelque préjugé suranné.

Les altérations humorales, qui accompagnent ordinairement les maladies d'armée, sont produites en partie par les causes morbifiques qui agissent sur le système gastrique, par des germes contagieux et par l'état abnormal des organes sécréteurs, et en partie par un certain dégré de foiblesse universelle ou locale, qui engendre toujours une altération quelconque dans les humeurs. Combattre ces causes en même tems que l'on cherche à arrêter les progrès de la foiblesse, tel est le procédé que nous devons employer : nous n'admettons point de remèdes qui soient proprement dits dépuratifs.

CHAPITRE XVI.e

PRÉCAUTIONS CONTRE LA CONTAGION.

§. 99. La plus grande partie des maladies d'armée est produite et entretenue par la contagion (§. 19.). Les germes contagieux se répandent et se développent aux armées dans les fièvres, les dysenteries etc., plus facilement et plus activement que dans toute autre circonstance. Combien de fois n'arrive-t-il pas que l'air d'un hôpital est tellement corrompu et empesté, qu'il frappe subitement de contagion tout homme sain ou légèrement affecté qui est soumis à son action? Il est donc de la plus haute importance, pour la pratique des armées, de prévenir

la naissance des foyers d'infection ou au moins d'empêcher leur action délétère.

§. 100. Ce but est en majeure partie rempli par une bonne administration intérieure des hôpitaux ; le danger de la contagion disparoit, si l'on entretient dans les salles, dans les lieux d'aisance, dans les vêtemens et les fournitures, la propreté convenable, si l'on n'entasse pas les malades l'un sur l'autre dans des chambres peu aérées, basses et malsaines, si l'hôpital a une position avantageuse, si l'on renouvelle journellement et à plusieurs reprises l'air des salles, enfin si l'on sépare les plus malades d'avec les convalescens et si l'on ôte toute communication avec ceux qui pourroient avoir une maladie contagieuse par elle même.

§. 101. Les moyens que l'on employoit autrefois pour purifier l'air des hôpitaux (à l'exception de son renouvellement), sont insuffisans et en partie impraticables

aux armées l'on doit avec d'autant plus de soin se pourvoir d'appareils convenables, pour faire les fumigations d'acides minéraux. Il est incontestable qu'elles neutralisent dans les hôpitaux, les prisons, à bord des vaisseaux les miasmes contagieux, et qu'elles arrêtent par là les progrès du typhus malin connu sous le nom de ſièvre d'hôpital, des prisons, de vaisseaux, l'ennemi le plus redoutable d'une armée.

Il est déja très-avantageux de faire évaporer, dans les salles des malades, les acides muriatique ou nitrique fumant, ou d'obtenir le même effet, en versant sur du nitrate de potasse ou du muriate de soude l'acide sulfurique, dans plusieurs petits appareils que l'on place à une certaine distance l'un de l'autre : mais l'on opère une désinfection bien plus complette par le gaz muriatique oxigené, que l'on obtient par un mélange composé de muriate de soude, d'oxide de manga-

nèse, d'acide sulphurique et d'eau : les pharmacies d'armée doivent toujours être pourvues de ce qui est nécessaire à cet effet. Il faut recourir à ce dernier mode de fumigation, toutes les fois que l'on soupçonne le moindre danger de contagion, ou que celle-ci a déjà commencé à se manifester : alors il devient indispensable d'exposer à l'action de ces vapeurs tout ce qui peut propager le germe contagieux, les lits, les fournitures, les vêtemens. Il est bien entendu que ces fumigations doivent être modérées, de manière à ne point affecter le poumon des malades ([21]).

CHAPITRE XVII.

DES MALADIES FÈBRILES EN GÉNÉRAL, QUI AFFECTENT LE SOLDAT EN CAMPAGNE.

§. 102. La plupart des maladies d'armée, et presqu'exclusivement celles qui se présentent aux hôpitaux, sont dans la catégorie des fièvres. On appele *fièvre* tout état maladif qui se manifeste par des alternatives de frissons et de chaleur, par une altération du pouls relative à sa vîtesse, sa force, sa consistance et sa régularité, et qui est en outre accompagné d'un certain sentiment permanent de mal aise : cette classe de maladies se distingue encore par une certaine régularité dans la marche de ses symptômes et

dans sa durée qui va rarement au delà de 21 à 28 jours. Il est des cas cependant où la fièvre s'associe à des maladies chroniques.

§. 103. Toutes les influences nuisibles dont nous avons parlé au paragraphe (19.) peuvent occasionner des fièvres qui diffèrent entre elles par leur nature et leur forme. Pour en faciliter la connoissance et le traitement, il est à propos de les classifier (en excluant celles qui n'appartiennent pas à notre sujet), ainsi qu'il suit.

§. 104. D'après la nature de la fièvre en général, il ne peut y en avoir que deux ordres distincts, qui dépendent du rapport mutuel qui existe entre les causes morbifiques et l'organisme (§. 11. 13. 20.).

A. *Fièvre sthénique, inflammatoire synoque (synocha)*, quand les conditions de l'état sthénique s'accumulent à tel point qu'il en résulte de la fièvre (XVIII); cet ordre existe rarement aux

armées, d'après ce que nous avons dit précédemment.

B. *Fièvre asthénique (typhus)*: quand la foiblesse directe ou indirecte est accompagnée d'affection fébrile ; cet ordre de fièvre est le plus commun aux armées et il prend quelques fois le caractère contagieux.

§. 105. Les fièvres asthéniques diffèrent quant au dégré d'intensité et à la forme; nous les diviserons en deux genres, dont chacun offre une marche et des symptômes différens, et demande une application particulière de la méthode incitante fortifiante.

A. Fièvres asthéniques, offrant des symptômes fébriles intenses, invasion subite d'un état de foiblesse et d'une disposition prochaine à la corruption et à la décomposition des liquides et des solides. Les symptômes les plus marquans sont l'altération du sang, défaut de cohésion de ses parties constitutives,

fluïdité augmentée, dégénérescence putride, disposition gangréneuse des solides etc.. Ce genre de fièvre asthénique est appellé *fièvre putride, typhus putride, fièvre adynamique (typhus putridus)* (xx).

B. Fièvres asthéniques, sans cette tendance des solides et des liquides à la décomposition, mais accompagnées de mouvemens irréguliers du systéme nerveux et musculaire, qui se manifestent par le trouble des sens internes et externes et les spasmes dans l'appareil locomoteur: on appele ces symptómes, accidens nerveux, et ce genre de fièvre, *fièvre nerveuse, typhus nerveux, fièvre ataxique, (febris nervosa), (typhus nervosus)* (xxi), [22].

§. 106. Les symptômes putrides et nerveux dont nous venons de parler (A. et B. §. 105.), se rencontrent quelques fois, dans des épidémies régnantes, sur le même individu; ils tiennent à l'influence

des mêmes causes débilitantes, et ils constituent, dans ce cas, ce que nous appelons *fièvre nerveuse putride, fièvre putride nerveuse, (febris nervosa putrida), (putrida nervosa), (adynamique ataxique).* Les fièvres connues sous les dénominations de : *fièvre des camps, (febris castrensis) : fièvre d'hôpital, (febris nosocomialis :) fièvre des prisons, (febris carceraria) : fièvre de hongrie,* (qui se manifesta en 1566. dans l'armée de l'Empereur d'autriche) *(febris hungarica)*, ne sont autre chose que des fièvres putrides-nerveuses diversement combinées entre elles et modifiées par la complication de telle ou telle affection locale. Il n'est donc pas besoin, malgré la diversité de leurs noms, de les décrire chacune particulièrement; le médecin doit les traiter d'après leur nature qui ne se dément jamais, en égard à ce qui les caractérise comme maladies d'armée.

§. 107. Quand une fièvre quelconque,

sthénique ou asthénique, putride ou nerveuse, légère ou intense, simple ou complexe, est compliquée d'affection locale de l'estomac, des intestins, du système hépatique et biliaire, ou en général de tout l'appareil digestif, de manière que le trouble de la digestion se manifeste par des symptômes gastriques, nous l'appelons communément *fièvre gastrique, (febris gastrica)* (XXII); on la divise selon la nature de l'affection locale en:

A. *Fièvre gastrique saburrale, (febris gastrica saburralis)* (XXIII); elle est accompagnée d'un amas de matières saburrales dans les premières voies, produit d'alimens indigestes et de sécrétions abnormales de bile et de glaires qui incommodent l'estomac par leur poids, troublent l'acte de la digestion et modifient d'une manière particulière la fièvre.

B. *Fièvre gastrique bilieuse, (febris gastrica biliosa)* (XXIV). Le foie

est particuliérement affecté, la sécrétion de la bile est altérée en qualité et en quantité, celle-ci se répand dans l'estomac et les intestins, est rejettée par le vomissement et par les selles, pénètre jusque dans les secondes voies: ces accidens impriment des changemens notables à la fièvre.

c. *Fièvre muqueuse, (febris pituitosa, mucosa)* (xxv). Les glandes salivaires et muqueuses de tout le canal alimentaire, celles de la trachée et du poumon fournissent des sécrétions morbides, abondantes, qui s'accumulent souvent, ou sont evacuées par haut ou par bas; ces altérations ont une influence directe sur la fièvre.

d. *Fièvre vermineuse, (febris verminosa)* (xxvi). Le trouble dans la digestion et dans les sécrétions muqueuses des intestins est souvent accompagné de la présence de vers, de diffé-

rente espèce, qui compliquent la fièvre de symptômes particuliers.

Les causes qui amènent toutes ces complications gastriques se déduisent de tout ce qui a précédé.

§. 108. Il est des fièvres qui, indépendamment de la nature sthénique ou asthénique, nerveuse, gastrique etc. qui les caractérise, se distinguent encore des autres fièvres par leur type intermittent: des intervalles plus ou moins longs séparent les paroxismes ou accès, qui, eux mêmes, ont une durée variable: nous les appelons *fièvres intermittentes, (febres intermittentes)* (XXVII); elles forment la classe la plus nombreuse.

§. 109. Les complications les plus importantes, qui modifient la fièvre, sont les inflammations locales d'une partie interne ou externe, *(febris cum inflammatione, affectione topicâ locale)* (XXVIII). Les plus importantes, qui s'associent à des fièvres de tout genre, sont

celles du poumon, de la gorge, du foie, des intestins et des reins (XXIV-XXXIII).

§. 110. L'affection locale de la peau qu'on appele *exanthème,* quand il n'y a pas de fièvre, et *exanthème aigu,* (*exanthema acutum febrile*), quand il y a fièvre, forme, dans ce dernier cas, les *fièvres exanthématiques* (*febres exanthematicæ*) (XXXIV), qui se montrent sous beaucoup de formes différentes.

§. 111. Enfin les affections locales que nous allons désigner ci après et leurs différentes combinaisons (XXXV), donnent encore leur nom et une forme particulière à la fièvre qu'elles accompagnent; ainsi la fièvre avec catarrhe s'appele *fièvre catarrhale,* (*febris catarrhalis*) (XXXVI), avec rhumatisme et goutte, *fièvre rhumatique, arthritique,* (*febris rhumatica, arthritica*) (XXXVII), avec diarrhée, dysenterie, cholera, *fièvre diarrhoïque, dysentérique, cholérique,* (*febris diarrhoïca, dysenterica, cholerica* (XXXVIII-XL),

avec les plaies ou une lésion quelconque, *fièvre vulnéraire*, (*febris vulneraria*) (xxxxi). Toutes ces fièvres appartiennent soit à l'ordre sthénique ou (ce qui est bien plus fréquent), à l'ordre asthénique, et peuvent encore être compliquées des affections locales que nous avons nommées précédemment.

§. 112. C'est d'après le caractère distinctif que nous avons donné à chaque genre (§. 103-111) de fièvre, et non d'après des dénominations et des divisions arbitraires, que l'on peut former son jugement sur elles et établir son pronostic. Celui-ci est favorable, si les causes qui ont produit et qui entretiennent la fièvre sont en petit nombre et peu actives, si elles sont faciles à combattre, si l'état de foiblesse n'est pas grave, s'il y a peu ou point de complication d'affections locales, si la maladie est simple et non complexe, si les symptômes qui la caractérisent, arrivent régulièrement, s'il n'y a pas

de disposition à la décomposition de la matière organique, ni traces de trouble, de contradition, d'exaltation ou de dépression inquiétante des forces vitales, d'altération de la sensibilité et de la contractilité, enfin si les circonstances accessoires favorisent la guérison. Le pronostic au contraire est défavorable, d'autant plus que les phénomènes que nous venons de rapporter s'écartent de l'état de bénignité que nous avons supposé.

§. 113. Dans le commencement des fièvres, les sécrétions et les excrétions sont d'ordinaire supprimées ou au moins altérées, mais elles reparoissent dans le cours et vers la fin de la maladie. Nous remarquons alors des sueurs abondantes, l'urine est copieuse et chargée d'un sédiment épais, les évacuations alvines sont plus fréquentes, il s'établit une expectoration bienfaisante, (si la gorge et le poumon ont particulièrement souffert): il n'est pas rare aussi d'observer des

hémorrhagies. Ces phénomènes, sous le rapport de l'amélioration qu'ils procurent, sont appelés *crises, évacuations critiques*, et ont donné lieu à des explications et des hypothèses très erronnées. Ces crises ne sont que la suite nécessaire de la fièvre, et comme phénomènes qui accompagnent le passage de l'état de maladie à l'état de santé, elles sont ſondées dans la nature de l'organisme. Si la peau a été sèche dans le commencement de la fièvre, il faut bien qu'elle s'humecte aussitôt que ses fonctions normales sont rétablies : si la sécrétion de l'urine a été arrêtée ou diminuée, son rétablissement doit donner issue à toutes les matières que sa suppression avoit retenues dans le corps ; c'est de là qu'elle devient trouble, et qu'elle dépose un sédiment briqueté; si pendant l'affection locale des poumons ou de la gorge, il s'est amassé des mucosités dans les ramifications des bronches, elles sont rejettées par l'expectoration au retour de

la santé. Les évacuations critiques n'éloignent donc pas la cause de la maladie, mais seulement ses effets ou son résultat. Les phénomênes critiques ne sont pas les causes du rétablissement, ils ne ſont que l'accompagner.

§. 114. En conséquence lorsque l'on conseille, comme règle essentielle aux jeunes praticiens, de faire une attention particulière aux crises qui se présentent dans les maladies fébriles, on veut dire par là qu'ils doivent observer la marche de la maladie, et les phénomènes qui annoncent la guérison. C'est de la connoissance de ceux-ci que se déduit le pronostic, c'est ce qui fait aussi l'importance de la règle.

§. 115. Il est facile de conclure de ce qui a précédé, qu'il ne se forme de véritables crises, que lorsque la maladie prend une fin heureuse : le seul moyen efficace de les provoquer consiste à admi-

nistrer la méthode curative qui est la plus appropriée au genre de maladie.

Le médecin qui, dans un cas défavorable, après avoir peut-être déja employé un traitement contre indiqué, resteroit passif, en se reposant sur le secours de la nature, auroit beau attendre les crises, compter exactement les jours critiques, il décéleroit une ignorance complette de la marche des maladies et de leur mode de guérison, et ne guériroit point, en dépit de toute sa science.

§. 116. Le traitement des fièvres repose sur la connoissance exacte de leur caractère, de leur forme individuelle et sur l'emploi raisonné des méthodes curatives que nous avons décrites plus haut: nous ne reconnoissons pas de remèdes particuliers spécifiques contre la fièvre (*febrifuga*): chaque fièvre, selon son caractère et ses complications, peut exiger des modifications analogues dans le choix et l'application des divers remèdes.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XVIII.e

DE LA FIÈVRE INFLAMMATOIRE VRAIE OU STHÉNIQUE, SYNOQUE.

§. 117. Cette fièvre, qui est un produit de l'état sthénique simple (§. 12.), ne peut attaquer que les hommes forts, sains et habitués à un bon régime. C'est pourquoi elle est généralement rare aux armées (§ 20), et lorsqu'elle s'y présente, elle se complique avec une affection locale ou l'inflammation d'un organe. Nous avons déjà dit plus haut ce qui constitue son caractère (§. 104.).

(§. 118.). Cette fièvre se distingue par la régularité et l'ordre dans ses symp-

tômes, par l'action augmentée et uniformément soutenue du coeur et des vaisseaux ; enfin par une marche fixe, constante, qui n'est troublée par aucun accident discordant. Son invasion se fait subitement, sans aucun signe précurseur important, par une légère horripilation ou par un violent frisson suivi d'une chaleur proportionnée, continue et sans rémission bien sensible; il y a exacerbation toutes les nuits, jusqu'à la terminaison de la fièvre. Le pouls est accéléré, fort, dur, régulier et plein, à moins qu'il n'y ait simultanément une affection spasmodique. L'impulsion augmentée du sang vers la tête occasionne la rougeur des yeux et de tout le visage, l'insomnie, le délire et souvent une épistaxis; la respiration est fréquente et l'air expiré est brûlant; jusqu'à la terminaison de la fièvre, la peau est brûlante et hâlitueuse, la langue est sèche et rouge, l'urine rare et fortement colorée, les excrétions alvines

sont difficiles ou nulles, le malade désire avec avidité des boissons rafraîchissantes acidules, le sang tiré de la veine offre la croûte dite inflammatoire (23), et si le malade vient à mourir, on trouve dans les cavités des épanchemens très-considérables et une exsudation générale ou locale d'un liquide séreux, limphatique, gélatineux ou laiteux.

§. 119. Pour reconnoître la vraie synoque, il faut principalement faire attention à l'état sthénique qui a précédé, à la nature des agens excitans qui ont pu la produire et à l'absence de toutes causes débilitantes.

Si les symptômes réguliers que nous avons indiqués coïncident avec cet état, il ne peut plus y avoir de doute sur la nature de la fièvre.

§. 120. Toutes les formes variées que cette fièvre peut affecter, indépendamment des complications locales, proviennent uniquement des dégrés différens aux-

quels peuvent être portés l'état sthénique et la fièvre qui en est l'effet; le médecin ne peut les juger que par la commémoration des circonstances antécédentes (§ 19). Il y a des fièvres sthéniques très légères, peu importantes et à peine sensibles; mais il en existe aussi de très-intenses dans lesquelles les malades éprouvent une chaleur extrême, sèche et brûlante; leur pouls est fréquent, fort et dur, accompagné d'un délire furieux et continuel.

§. 121. La durée de la fièvre synoque peut s'étendre depuis un jusqu'à neuf jours au plus: les dégrés très-légers et ceux très-graves cessent bien avant d'être parvenus à cette époque.

A. Elle se termine par la santé; les symptômes fébriles diminuent, le pouls devient plus lent, la peau qui étoit sèche devient moite et se recouvre bientôt d'une sueur modérée et chaude; l'urine, d'abord claire et rare, coule en plus grande quantité, se trouble et laisse

au fond du vase un dépôt abondant; et, chez les malades sanguins, l'apparition d'une hémorrhagie, particulièrement d'une hémorrhagie nasale, peut terminer promptement la fièvre : tous ces symptômes critiques doivent être considérés sous le point de vue que nous avons présenté (§. 115.).

B. Par une autre maladie d'un caractère asthénique, sous la forme d'une affection chronique ou fébrile. Une synoque même modérée peut se prolonger, 1.° si le malade continue à ressentir l'action soutenue des influences nuisibles, 2.° par un traitement vicieux et sur-tout par l'abus de la méthode débilitante; et alors elle dégénère en une foiblesse chronique qui finit par l'hydropisie ou toute autre maladie asthénique grave. Si au contraire la synoque est parvenue à un dégré extrême d'acuité qui n'a pas été prévenue, si le malade est constamment soumis à l'influence

immédiate des puissances excitantes, et que dans ces cas même on employe la méthode incitante, il en résulte un état de surexcitation, et la synoque devient un typhus, ou, pour parler le langage admis autrefois, la fièvre inflammatoire se change en fièvre putride ou nerveuse. Nous avons déjà fait sentir plus haut le danger de cette métaptose dans la fièvre synoque qui peut se rencontrer quelquefois aux armées.

c. Quoique la fièvre inflammatoire ne soit jamais mortelle par elle même, elle peut le devenir, soit en changeant d'état, comme nous venons de le voir, soit par ses complications.

§. 122. Il n'est pas de maladie moins dangereuse et plus facile à guérir que la synoque simple; car nous n'avons pas de méthode curative, dont l'application soit aussi facile et aussi susceptible d'un succès certain, que celle de la méthode débilitante qui doit être employée dans

ce cas, d'après les principes généraux que nous avons exposés plus haut (§. 32. 46. 58.), et qu'il nous suffira de réduire ici à un petit nombre de règles précises.

§. 123. Dans la plupart des cas, l'observance seule d'un régime débilitant convenable (§. 111.) suffit pour amener la synoque à une terminaison heureuse et diminuer l'état sthénique, sans le secours de l'art.

§. 124. Dans les fièvres sthéniques plus intenses où ce régime seul n'est pas assez débilitant, nous ordonnons une boisson abondante acidulée avec le vinaigre, tout autre acide végétal ou avec l'oximel, et nous prescrivons outre cela de petites doses de sels de *glauber (sulfate de soude) et de nitre (nitrate de potasse)*, telles que le malade en prenne d'une à deux drachmes par jour, de manière à ne pas exciter d'évacuations considérables.

§. 125. A la vérité on obtient un effet plus débilitant, en excitant des selles abon-

dantes par des doses suffisantes des remèdes indiqués (§. 124.) ou par d'autres purgatifs dits *antiphlogistiques, la crême de tartre (tartrite acidule de potasse), les tamarins, la manne etc.;* mais il ne faut recourir à ces remèdes que dans les cas de fièvre sthénique à un haut dégré, qui ne céde pas à l'usage des légers débilitans que nous avons conseillés. Il est bien plus sûr d'exciter modérément les selles, au moyen des lavemens d'une eau gommeuse à laquelle on ajoute un peu de *vinaigre, d'oximel ou de sel de glauber (sulfate de soude).*

§. 126. Enfin le plus haut dégré de la synoque réclame, outre les autres moyens débilitans, la saignée générale, même les saignées locales, sur-tout quand quelques organes particuliers sont isolément exposés à une congestion sanguine, ou à une inflammation vraie. Il faut, toutes les fois que cela est possible, employer de bonne heure ce remède débilitant,

énergique et déciſif, et meſurer ſa force et la néceſſité de le répéter ſur le dégré et la prolongation de la fièvre. Ainſi la continuation de la fréquence, de la dureté et de la plénitude du pouls eſt un motif impérieux de répéter la ſaignée; au contraire on aura d'autant moins beſoin de recourir à cette opération, dont la grande utilité ſe borne aux inflammations ſthéniques graves, qu'on aura ſuivi avec plus d'exactitude la méthode débilitante douce précédemment indiquée.

§. 127. Dans le cas d'une chaleur très-vive et inſupportable, on peut appliquer avantageuſement ſur la tête, la poitrine ou les cuiſſes, des fomentations modérément froides d'eau ſeule ou d'eau mêlée de vinaigre.

§. 128. Auſſitôt que la méthode débilitante a produit une dimunition ſenſible de la fièvre, et que les ſymptômes qui la caractériſoient ſont rentrés dans l'ordre naturel, cette méthode a atteint

son but; elle ne doit pas être continuée plus longtems, et il faut alors lui substituer un traitement convenable excitant fortifiant: si on se conduit autrement et que l'on continue à employer mal à propos les débilitans, la maladie marche bientôt vers la terminaison malheureuse dont nous avons parlé. Il est rare d'observer une synoque dans laquelle la méthode débilitante, appliquée avec discernement, puisse être continuée pendant plus de trois jours, et il paroit que sept jours sont le terme extrême au delà duquel on ne doit rien employer qui soit capable d'affoiblir. Le malade doit donc recourir à son régime habituel; et si à cette époque il survenoit un certain dégré de foiblesse, il faudroit faire usage d'un thé légèrement incitant aromatique, d'un peu de vin ou d'eau de vie et même de petites doses d'opium, ou d'un autre incitant diffusible (§. 81.), propre à accélérer le retour de la santé.

§. 129. Si, à la suite d'une synoque ou par l'effet d'un traitement contraire, il se manifeste une grande foiblesse qui occasionne une affection asthénique, il faut cesser l'emploi des débilitans et des évacuans, et leur substituer de suite le traitement excitant, fortifiant. On remédiera alors à la foiblesse chronique qui subsisteroit encore, par un régime analeptique et par les incitans permanens. C'est là dessus qu'est fondé le précepte d'exciter, après une fièvre inflammatoire, l'action des organes digestifs, par les remèdes amers (§. 85.). Mais si la synoque a malheureusement dégénéré en un typhus, celui-ci doit être traité, selon son dégré et ses complications, d'après les règles que nous établirons ci-après.

CHAPITRE XIX.

FIÈVRES ASTHÉNIQUES, TYPHUS.

§. 130. On connoit, sous le nom générique de typhus, un genre de fièvres qui, par leur nature, sont entièrement opposées à la synoque, qui du reste présentent des variétés infinies dans leur forme et dans leurs symptômes. Le typhus a pour caractéristique la foiblesse, effet de l'une des causes exposées cy-dessus; elle se manifeste par la dépression des forces vitales avec altération des fonctions organiques, ou par l'exaltation versatile et irrégulière de ces mêmes forces, mais sans ordre ni persévérance (§. 15.): voilà pourquoi nous n'observons jamais, dans les symptômes du typhus, cette régula-

rité, cette énergie et cette permanence qui distinguent les symptômes de la synoque; mais au contraire des alternatives et des discordances continuelles, un état qui traîne en langueur ou qui passe promptement au plus haut dégré de prostration, si l'on n'administre à temps les secours convenables. Indépendamment de ces symptômes de débilité, il existe encore dans le typhus une disposition bien plus grande à la perversion des humeurs que dans toute autre maladie. Ces symptômes de foiblesse, aussi bien que l'altération des humeurs, offrent dans leurs différens dégrés, dans leurs complications, d'après l'influence diverse des agens extérieurs, de si nombreuses variétés que nous ne pouvons, à proprement parler, désigner aucune maladie comme typhus pur et simple, et dont tous les symptômes soient constans. Il y a tant de dégrés intermédiaires, entre une maladie asthénique légère qui se présente ordinairement sous

la forme d'une fièvre rémittente, catarrhale ou rhumatismale, et le plus haut dégré de la fièvre putride nerveuse, nommée fièvre pestilentielle, dans laquelle la machine animale est menacée d'une destruction prompte, qu'il est impossible de décrire toutes ces variétés.

§. 131. Les fièvres asthéniques, typhiques se reconnoissent en partie et principalement aux influences débilitantes qui ont précédé, et sans lesquelles elles n'existent jamais, et en partie à l'irrégularité de leur marche et de leurs symptômes. Comme il est prouvé que presque toutes les fièvres du soldat ont ce caractère asthénique, il est difficile de se tromper sur leur nature.

§. 132. Les différentes combinaisons qu'admettent les fièvres asthéniques ne peuvent être déterminées en général, et nous en ferons l'énumération, en traitant de chaque forme de fièvre en particulier. La guérison de ces fièvres ne peut jamais

être obtenue que par l'emploi de la méthode incitante fortifiante, et il n'est pas de cas qui permette l'application d'un remède débilitant proprement dit; au moins dans l'intention d'affoiblir l organisme. Le choix des moyens incitans et fortifians et le mode de les administrer seront déterminés, en traitant de chaque maladie en particulier et de ses complications.

CHAPITRE XX.e

FIÈVRE PUTRIDE, (FIÈVRE ADYNAMIQUE).

§. 133. Nous donnons le nom de *fièvre putride* à un typhus très intense, qui se manifeste par des symptômes évidents d'une grande foiblesse, par une tendance

très-prononcée à la décomposition et à la corruption des humeurs et même des parties solides; mais en particulier à celle du sang qui a perdu sa consistance et la propriété de se coaguler. Elle est toujours accompagnée des symptômes généraux de la fièvre que signalent l'état du pouls, la forte chaleur etc.. Ce changement de mixtion dans la matière organique n'est, aussi longtems que la vie dure, qu'une disposition ou tendance à la putridité. Elle devient manifeste dès que la vie cesse dans tout l'organisme ou dans une de ses parties. La fièvre putride par elle même et par ses complications avec des symptômes nerveux, un état gastrique, des inflammations locales, des éruptions, des catarrhes, la dysenterie ou des lésions extérieures etc., est la maladie qui exerce les plus grands ravages dans les camps et les hôpitaux; aussi exige-t'-elle la plus grande attention de la part du médecin militaire.

§. 134. La fièvre putride, dans ses différentes variétés, peut être produite de trois manières :

A. Elle peut se développer à la suite d'une synoque (§. 121.); ce qui est très-rare chez le soldat.

B. Résulter d'une maladie asthénique plus légère, moins dangereuse, par exemple de la fièvre gastrique intermittente, de la fièvre catarrhale, rhumatique, vulnéraire etc.. Ces maladies, aprés avoir duré plus ou moins longtems, selon leur nature et leur intensité, prennent tôt ou tard sous l'influence des puissances nuisibles (§. 19.), le caractère putride, ou, pour nous servir d'autres termes, la foiblesse s'accroît et amène la disposition à la corruption dont nous avons parlé.

C. Enfin quelquefois la fièvre putride bien caractérisée attaque tout-à-coup,

sur-tout lorsque des causes puissamment débilitantes ont agi sur le malade, soit dans le cas d'une épidémie qui favorise l'état putride, ou bien par l'action d'un principe actif de contagion. C'est d'après ces variations dans les causes de la fièvre putride, que les symptômes se présentent avec des modifications et des alternatives différentes.

§. 135. Ces symptômes consistent dans un sentiment de lassitude, de paresse, un accablement subit qui donne quelquefois lieu à de fréquentes défaillances, tiraillemens douloureux et pésanteur des membres, répugnance pour les alimens, particulièrement pour ceux tirés du règne animal, sorte de stupeur, vomissemens violens, céphalalgie obtuse, somnolence, perte de la mémoire, incohérence dans les idées, frissons à peine sensibles, légères horripilations et d'autres fois un haut dégré de chaleur qui, dans la fièvre putride intense, surpasse de beaucoup celle

de la fiévre synoque. Cette chaleur, quand la fièvre est parvenue à son état, fait éprouver à la main saine et aux doigts qui restent appliqués un certain tems sur la peau, une sensation désagréable et mordicante (*calor mordax*). Les malades, qui dès le principe sont dans le délire, n'éprouvent pas une soif proportionnée à cette chaleur, et ce délire n'est même pas aussi fort, pendant les exacerbations nocturnes, que dans la synoque; mais le malade paroît tout entier livré à lui même et ne prend aucune part à ce qui l'environne; il bégaye ou parle confusément et d'une manière inintelligible (*delirium taciturnum*). Le pouls, dans le principe, ressemble à celui de l'inflammation et n'en diffère que par plus de fréquence et par une certaine mollesse; dans l'état plus avancé, et à mesure que les forces diminuent, il devient, chaque jour, plus foible, plus petit et plus irrégulier.

La respiration, s'il n'y a pas en même

tems affection de la gorge et des poumons, s'exécute avec aisance; elle n'est pas aussi accélérée que dans la synoque, et telle que la grande chaleur pourroit le faire présumer. La peau, qui étoit sèche au commencement, devient bientôt molle, humide et sale; et à mesure que la foiblesse augmente, elle se recouvre d'une sueur gluante qui souvent a une très-mauvaise odeur. A une époque indéterminée, tantôt dès le principe et d'autrefois plus tard, il paroît des taches ou pétéchies (*Fleckfieber*), des vergétures, le millet, des furoncles, des bubons, et les malades contractent des écorchures aux parties sur lesquelles ils se couchent. Ces parties excoriées, les furoncles et les bubons, aussi bien que les places sur lesquelles on a appliqué des vésicatoires ou des synapismes, passent à l'état gangréneux ou dégénèrent en une suppuration ichoreuse chronique; et, dans l'un et l'autre cas, il peut y avoir grande perte de

substance et carie des os mis à découvert par l'ulcère. Cependant ces phénomènes cutanés, notamment les pétéchies, ne paroissent pas dans toutes les fièvres putrides et n'affectent pas toujours toute l'habitude du corps. Il survient en outre des hémorrhagies passives, résultat du relâchement et de la dilatation des vaisseaux, de la dissolution et corruption du sang; les malades perdent du sang par le nez, par la gorge, avec l'urine, avec les selles; on en a vu s'échapper même par les angles de l'oeil, par les oreilles, et transsuder des pores, mêlé avec la sueur. Le sang évacué dans ce cas est noirâtre, très-fluide, ne se coagule pas facilement, et sa surface est nuancée de diverses couleurs: la langue est, au commencement de la maladie, rouge et bleuâtre, mais elle se couvre bientôt d'une croûte brune ou noire qui s'étend sur les gencives, les dents et les lèvres etc.. L'haleine a une odeur fétide, cadavéreuse. Alors même que l'urine n'est

pas colorée par le sang, comme cela arrive souvent, elle est cependant trouble dès le principe et devient, en peu de jours, brune, noirâtre et laisse un dépôt abondant et épais. On voit aussi quelquefois à sa surface une pellicule grasse et nuancée de diverses couleurs. La plupart des malades ont un dévoiement, et la matière des déjections est aqueuse, sanguinolente et a une odeur cadavéreuse. Dans le dernier dégré de la maladie, l'écoulement de l'urine et les selles sont involontaires. Les malades sont indifférens à toutes les impressions extérieures, presque constament assoupis ou dans l'abattement et le délire. Les yeux sont ternes, sales, larmoyans, le visage est triste et décomposé, souvent il y a surdité et le malade ne recouvre, que longtems après la guérison, l'usage de l'ouïe qui ordinairement reste toujours imparfaite. La foiblesse générale devient extrême, tremblement des membres, lipothymies fréquen-

tes, soubre-sauts des tendons, carpologie, sueurs froides, météorisme, évacuations colliquatives, convulsions et autres symptômes de grande foiblesse et de corruption que la mort termine.

Les cadavres de ceux qui ont succombé à cette maladie restent longtems chauds, flexibles, ne deviennent pas parfaitement roides et passent très-promptement à la putréfaction etc.. L'autopsie montre des traces évidentes de dégénération gangréneuse sur les viscéres et les parties extérieures.

§. 136. Il suit de tout ce qui précède que la fièvre putride, quoique sujette à éprouver des variétés dans sa marche et sa durée, est très-facile à réconnoître par la commémoration des influences débilitantes qui ont précédé, par le caractère de l'épidémie régnante et enfin par les symptômes bien tranchans que nous lui avons assignés, (§. 134.). La fièvre putride peut durer jusqu'à trois semaines,

dans les cas où la foiblesse et la décomposition ne s'accroissent que peu à peu; mais elle peut aussi donner la mort dans les deux ou trois premiers jours, si les forces tombent tout-à-coup et que la dissolution des humeurs fasse de rapides progrès. Cette fièvre putride qui tient de si près à la peste, devient surtout le fléau des armées qui ont été exposées à l'action prolongée des puissances nuisibles que nous avons énoncées (§. 19.); leur réunion constitue parconséquent les causes éloignées de cette maladie. La propriété contagieuse de la fièvre putride est évidente dans la plupart des cas. Par les changemens et les altérations qui s'opèrent dans les humeurs, il se développe un principe contagieux qui se répand facilement dans les hôpitaux et communique le caractère putride aux maladies même les plus légères.

§. 137. Quelque dangereuse que soit la fièvre putride, et bien qu'elle soit mor-

telle pour la plupart de ceux qu'elle attaque, dans les circonstances où se trouve ordinairement le soldat, elle peut se terminer cependant par le retour à la santé. Ceci arrive ordinairement sans évacuations critiques sensibles. Comment des évacuations pourroient-elles remédier à la foiblesse et à la décomposition des humeurs?

Nous voyons, dans ces cas, les symptômes de la fièvre diminuer peu à peu, et après une convalescence souvent très-longue le malade recouvrer la santé. Les changemens dans la sueur et les urines qui accompagnent le retour de la santé, doivent être jugés d'après les considérations que nous avons exposées plus haut. Les bubons, les ulcères gangréneux, la tumeur des parotides, la dureté de l'ouïe, la surdité, une éruption autour de la bouche et même à toute la surface du corps, se remarquent quelquefois pendant la convalescence, sans qu'il soit pos-

sible de déterminer quelle corrélation les unit. Si un certain dégré de foiblesse subsiste encore après cette fièvre, il n'est pas rare de la voir dégénérer tantôt en des maladies qui affectent tout l'organisme, telles que cachéxies universelles, hydropisies, et d'autres fois en des affections locales. C'est ainsi qu'une suppuration chronique des bubons et des parties excoriées etc., peut donner lieu à une fièvre lente hectique. Les symptômes de mauvais présage et qui sont presque inévitablement suivis de la mort sont, une grande anxiété, un serrement considérable de la poitrine, une respiration courte et suspirieuse; vomissement d'une matière brune, noire, d'une odeur cadavéreuse, diarrhée avec évacuation d'une matière semblable, déglutition sonore, borborignies, yeux ternes larmoyans et à demi-ouverts, cécité, mutité, bouche entr'ouverte, aphtes, météorisme avec selles involontaires, hémorrhagies colliquatives, sueurs froides

et gluantes, enflure de tout le corps, odeur cadavéreuse répandue autour du malade, sortie de vers par la bouche, le nez ou l'anus, délire taciturne continuel, chûte du malade aux pieds du lit, syncopes fréquentes et longues, soubre-sauts des tendons, carpologie etc.,

§ 138. Il est rare et très-difficile de guérir une fièvre putride bien caractérisée, surtout dans les hôpitaux où tant d'obstacles presque insurmontables entravent le traitement. Nous devons en conséquence faire tous nos efforts pour la prévenir. On y parviendra par l'établissement de bons hôpitaux exposés à un air sain et pourvus de bons alimens, par la neutralisation des principes contagieux etc., et ensuite plus particulièrement en cherchant à détruire les maladies dès leur invasion, et avant que le caractère putride ait pu se développer. En effet il est en notre pouvoir de détourner, suivant les circonstances, le danger d'une fièvre putride imminente;

1°. en administrant de bonne heure un vomitif (§ 67.); 2°. par un médicament incitant d'un effet prompt, ou par quelqu'autre procédé qui puisse arrêter le développement de la maladie; c'est pourquoi il faudroit, par tout où cette fièvre qui est l'ennemi le plus à craindre pour une armée, commence à se manifester, recourir à l'usage *du vin, de l'eau-de-vie,* à tout ce qui compose un régime sain, et chercher par tous les moyens possibles à éloigner toute cause débilitante. Il ne faut pas attendre, pour prescrire ce régime, que la fièvre putride soit déjà répandue dans une armée; mais les hommes sains doivent en user pour se mettre à l'abri de sa propagation. Cette prodigalité apparente est certainement une vraie économie, cent guerriers conservés en bonne santé et en activité de service, moyennant une certaine dépense, sont bien plus utiles à l'état, que mille autres qu'on laisse tomber malades et qu'on a beau-

coup de peine à rétablir ensuite à grands frais.

§. 139. Lorsque la fièvre putride est bien caractérisée, elle ne peut être guérie que par l'application de la méthode incitante fortifiante que nous décrirons plus bas. C'est pourquoi, si on a donné le précepte de saigner, dans le principe des fièvres, pour prévenir le développement d'un dégré violent et dangereux de la maladie, il n'est applicable qu'à l'état sthénique, à la fièvre synoque dont on peut, sans doute, empêcher le passage à l'état putride, par l'emploi opportun de la méthode débilitante. Mais dans le cas où il existe déjà des signes évidens de l'état putride, tout procédé débilitant et la saignée sur-tout nuiroient indubitablement. De ce fait se déduit la règle importante et trop peu suivie autrefois que, dans les maladies putrides qui régnent aux armées, il ne faut jamais employer la saignée, ni dans l'intention de les pré-

venir, ni dans celle de les guérir: on peut en dire autant des vomitifs qui sont, à la vérité, d'après les principes exposés plus haut, des moyens préservatifs importans contre la fièvre putride et qui, en raison de leur propriété excitante, peuvent être utiles lorsque, dans le commencement d'une telle fièvre, l'état des premières voies exige leur emploi; mais qui du reste ne remédient point directement à l'état putride. Les crudités qui, dans le cours des fièvres putrides, se manifestent assez souvent dans les premières voies et qui, particulièrement chez le soldat, sont le produit de son genre de vie, et d'erreurs de régime, ne sont, dans aucun cas, les causes de la fièvre; leur évacuation ne peut conséquemment contribuer en rien d'essentiel à la guérison, et ne doit jamais être provoquée aux dépens des forces. Cette importante vérité sera exposée avec plus de détails par la suite, à l'occasion des maladies gastriques.

§. 140. Dans le commencement de la fièvre putride, et en général aussi longtems que la foibleſse et la décomposition des humeurs et des parties solides ne sont pas encore portées à un trop haut dégré, on peut tout attendre des incitans diffusibles (§. 81.). Par leur usage nous rétablissons les forces du corps et entretenons l'activité nécessaire à l'exercice des fonctions; c'est le seul moyen de prévenir le haut dégré de la maladie que l'on ne guérit que si rarement et presque jamais dans les hôpitaux. Lorsque les forces digestives le permettent, nous combinons avec ces remèdes le régime excitant fortifiant; c'est ainsi que nous donnons, toutes les fois que l'organisation de l'hôpital le permet, du bon vin ou au moins un alkool amer, aromatique, à telle dose cependant qu'il n'en résulte pas une augmentation sensible de la fièvre ni de la chaleur, et nous prescrivons en même temps:

℞. Aether. Vitriol.
Essent. Valerianae. āā ʒij.
Tinctur. thebaicae. ʒj.

M. D.

à prendre, toutes les heures ou toutes les demi-heures, de vingt à trente gouttes;

ou bien une infusion aromatique *d'arnica, de valeriane, d'angélique, avec l'ether, le camphre* ou quelqu'autre combinaison semblable d'un incitant diffusible; et c'est là tout ce qu'on peut tenter, pour le salut du malade, de l'usage des remèdes internes, dans cette période de la maladie. Il faut en outre entretenir la pureté et la fraîcheur de l'air dans la chambre (24); car la moindre chose capable d'augmenter la fièvre et la chaleur hâte les progrès de la foiblesse et de la corruption des humeurs. Il convient aussi de donner, tous les jours, des lavemens avec la décoction de plantes aroma-

tiques auxquelles on ajoutera une substance mucilagineuse, *le camphre* ou le *vinaigre aromatique* etc.; avec l'attention de prévenir le dévoiement qui pourroit facilement survenir. On appliquera aux mollets ou aux cuisses, ou bien alternativement en ces divers endroits, des sinapismes qu'on ne laissera sur les parties que le tems suffisant pour y agir comme rubéfians.

§. 141. Les symptômes de l'état gastrique ne doivent aucunement nous arrêter dans l'application de cette méthode, la seule appropriée; encore bien moins doivent-ils nous engager à solliciter des évacuations (25). Dans toute fièvre, le travail de la digestion est toujours plus ou moins troublé; il y a toujours anorexie, éructation, nausées, vomissement, la langue est chargée; mais ces symptômes ne sont pas un obstacle à l'emploi des remèdes incitans qui peuvent seuls, en détruisant la maladie fondamentale, rétablir la diges-

tion. Le malade est-il arrivé par ce moyen au point de supporter de légers alimens? (§. 56.). On doit seconder la cure avec de bons bouillons de viande, des aromates etc..

§. 142. Si la disposition à la décomposition des humeurs et des parties solides est assez avancée et, qu'indépendamment des autres symptômes d'une très-grande foiblesse, il paroisse encore des pétéchies livides, des hémorrhagies et autres évacuations colliquatives; odeur cadavéreuse, dégénération gangréneuse des bubons et des parties écorchées etc.; cet état est acompagné du plus grand danger. Ce n'est qu'en associant les incitans permanens, les acides végétaux et minéraux [26] concentrés, *l'alun (sulfate acidule d'alumine)*, et *le kina*, aux diffusibles déjà indiqués, qu'on peut encore espérer de sauver quelques malades; c'est ainsi que, nonobstant le traitement que nous avons recommandé (§ 140.), nous fesons prendre

au malade, dans ses boissons, *du vinaigre concentré* ou de *l'acide sulphurique*, autant qu'il peut en supporter, et que nous ajoutons le *kina* aux infusions *d'arnica* de *valeriane*, *d'angélique*.

Plus le danger est imminent et plus nous devons insister sur l'emploi continué de ces moyens, et même en augmenter les doses, comme par exemple:

℞. Decoct. Corticis peruv. saturat. ℥jx
Spirit. Vitrioli
Syrup. Cort. Aurantior. āā ℥ß
M. D.

℞. Radic. Valerianae
Angelicae āā ʒij
infunde in vase claus. c.
Decoct. cort. peruv. fervid. ℥vj.
Colat. adde
Spirit. Vitrioli ℥ß
Aquae cinnamomi ℥ij
D.

℞ Aluminis crudi
Gummi arabic. ana ʒij
solut. in
Aquae Menthae piperitae ℥iv, adde
Tinct. thebaic. ʒj
Essent. Valer. ʒij
Detur.

On prescrit ces potions, à la dose de deux cuillerées, toutes les heures ou même chaque demi-heure, et on administre simultanément, en ayant toujours égard au dégré de la maladie et de la lésion des propriétes vitales, *le vin*, *l'éther*, *le camphre*, *l'opium*, et dans les cas d'accidens nerveux très-prédominans, *le musc*. Il est nécessaire de varier souvent l'application de ces remèdes. Par cette alternation seule, on contribue quelquefois à éloigner ou à dissiper un grand danger.

§. 143. Ces substances se prescrivent en même tems en lavemens. Les décoctions mucilagineuses avec la *valeriane*,

l'angélique, l'écorce de saule ou de chêne avec addition *de camphre*, ou bien *de vinaigre, d'acide sulphurique, ou d'alun*, combattent efficacement la tendance à la corruption qui se manifeste quelquefois dans le canal intestinal. On introduira peu de liquide à la fois, afin que le malade puisse le garder et pour ne pas donner lieu à un dévoiement. On ne doit pas négliger, dans cette fièvre, l'application de fomentations froides de vinaigre camphré ou aromatique autour des bras et des jambes, sur la tête et le bas ventre; elles secondent avantageusement la méthode incitante fortifiante. Les sinapismes et surtout les vésicatoires qui peuvent être suivis promptement d'escarres gangréneuses, ne doivent être, pour cette raison, appliqués que pendant de courts intervalles et toujours avec une extrême circonspection.

§. 144. La méthode que nous venons de décrire a été nommée par les anciens,

méthode anti-septique anti-putride, d'après l'idée erronée où ils étoient, que les remèdes qui la composeut possédoient la propriété singulière de s'opposer directement à la putridité dans le corps vivant; mais une telle putridité est incompatible avec les phénomènes de la vie. Ce qui est mort et décomposé ne peut par aucun moyen être rendu à l'état de vie et de santé. Tous ces remèdes, par leur action incitante, les acides peut-être, par une influence chimique sur le corps, remédient seulement à la foiblesse et préviennent la décomposition des liquides et des solides qui en est la suite. En conséquence le traitement incitant fortifiant est le seul qui fournisse au médecin des ressources sûres contre la fièvre putride. Pourvu qu'aucun obstacle n'entrave ses effets, il suffit pour dissiper la fièvre qui n'est pas encore parvenue à un trop haut dégré. Il est quelques symptômes qui mé-

ritent une attention et des précautions particulières.

Les hémorrhagies ne peuvent, sous aucun rapport, être utiles dans la fièvre putride; on doit leur opposer, si le siège de l'écoulement le permet, des injections astringentes avec une petite dose *d'acide sulfurique ou d'alun*. L'hématurie, dans ces cas, est un symptôme funeste qui présage ordinairement une mort certaine, et on ne parvient que rarement à l'arrêter, même avec de très-fortes doses *d'alun et de camphre*.

§. 146. Le dévoiement colliquatif exige, outre les moyens généraux et les lavemens avec *l'opium*, que nous avons recommandés (§. 143.), les fomentations irritantes, aromatiques et des frictions sur le bas ventre avec *l'alkool, l'éther, le camphre,* ou avec une huile éthérée quelconque: c'est un symptôme très-dangereux que nous devons chercher à détourner par tous les moyens qui sont en notre pouvoir.

§. 147. Le météorisme n'est pas un accident moins pernicieux et il annonce presque toujours une mort prochaine; on le combat dans le principe par les fomentations, les frictions irritantes et par des lavemens stimulans et fortifians. Si ce traitement manque son effet, on applique sur l'abdomen des linges trempés dans l'eau froide, de la neige ou de la glace pilée, et on donne des lavemens froids de vinaigre simple ou aromatique. Mais l'application du froid doit être de courte durée, comme stimulant, et doit alterner avec les remèdes incitans ci-dessus prescrits.

§. 148. On traitera, d'après les principes de la chirurgie, les affections cutanées locales, les bubons, les furoncles, les parties excoriées etc., qui ne fournissent jamais, dans la fièvre putride, qu'une suppuration ichoreuse souvent produite par décomposition gangréneuse. L'excoriation ou l'ulcération des parties sur lesquelles on est longtemps couché, est une des

ſuites les plus fâcheuses des fièvres putrides; et sur-tout dans les hôpitaux d'armée où elle est presque inévitable. Elle est ici favorisée par la mal propreté, par le défaut de linge, la mauvaise qualité du couchage etc.; cet accident cause au malade et, particulièrement dans le période de la convalescence, des douleurs vives, de l'insomnie, il peut même donner lieu à des convulsions, au délire, et ensuite amener une fièvre de conſomption qui, si elle n'emporte pas le malade, retarde toujours sa guérison; ce n'est alors qu'avec beaucoup de peine, et à la longue, qu'on parvient à guérir les parties suppurées ou gangrénées; chez quelques sujets, la carie survient aux os du bassin ou aux omoplates. Il faut donc, autant qu'il est possible, en éviter les causes; placer sous le malade, au lieu de draps, une peau unie; proscrire les onguens et les emplâtres, et se borner à des lotions avec l'eau froide, le vinaigre ou l'eau-de-vie, sur les par-

ties suspectes, aussi longtems qu'elles n'offrent pas de solution de continuité: dès qu'il y a plaie ou ulcération, on doit les panser avec une forte décoction *décorce de chéne, de plantes aromatiques, avec l'eau de Goulard, une solution de mirrhe* ([27]) ou avec l'une des préparations suivantes:

℞. Album. Ovorum No. ij.
Olei Olivar. ℥j
Spirit. Vini rectificat ℥ij
M. F. Linim. ([28])
D.

℞. Aluminis crudi ℥ß
Album. Ovor. No. IV.
Spirit. Vini camphor. ℥ij.
M. F. L. D.

§. 149. La convalescence, à la suite des fièvres putrides intenses, est longue et difficile, sur-tout chez les sujets d'une foible constitution, en raison du peu de moyens réparateurs qu'offrent l'état militaire et les hôpitaux d'armée. Aussi l'on peut admettre qu'une grande partie de

ceux qui se relèvent avec beaucoup de peine de cette maladie périt ensuite de foiblesse chronique ([29]), de fièvres lentes et de cachexie, ou devient au moins pour long-tems et souvent même pour toujours inapte au service militaire; c'est pourquoi nous n'avons rien de mieux à faire, dans ce cas, que de chercher à accélérer le parfait rétablissement des malades et à les soutenir par le séjour dans un lieu sain, par l'alternation du repos et d'un mouvement modéré, par des distractions agréables, par un régime analeptique, enfin par l'usage du vin et des moyens amers spiritueux, toniques et aromatiques (§. 85.). On est bien plus exposé aux rechûtes, après une fièvre putride, qu'à la suite d'aucune autre maladie; c'est pourquoi les convalescens ne sauroient éviter avec trop de soin l'exposition au froid, les passions vives, les erreurs de régime, et sur-tout les remèdes évacuans et débilitans ([30]). Rien n'est plus

propre à faire manquer une guérison qui étoit presque achevée, qu'un évacuant administré dans la vue erronée d'entraîner le reste de la maladie, s'il y a quelques symptômes gastriques.

CHAPITRE XXI.

FIÈVRE NERVEUSE (FIÈVRE ATAXIQUE).

§. 150. Nous avons déjà dit précédemment ce que l'on doit entendre par fièvre nerveuse. Nous désignons, sous ce nom, un typhus dont les symptômes prédominans se manifestent, par le trouble du systême nerveux, dans les organes du sentiment et du mouvement, tandis que l'état fébrile est, au contraire, très-peu marqué dans le coeur et les vaisseaux. Il y a

même des dégrés de fièvre nerveuse très-intenses et accompagnés d'un grand danger, dans lesquels le pouls est parfaitement semblable à l'état naturel, et souvent aussi, il est plus foible et plus lent. On n'observe pas ici la décomposition du sang et des autres liquides, qui distingue la fièvre putride, et si, dans le cours de quelque fièvre nerveuse, nous remarquons une disposition à la corruption, le sang et les solides ne présentent jamais une altération semblable à celle qu'ils éprouvent dans la fièvre putride, si ce n'est dans les cas où ces deux formes de maladies sont réunies (§. 106.).

§. 151. La fièvre nerveuse, comme suite de l'influence lente et soutenue des puissances débilitantes, a ordinairement des avant-coureurs qui précèdent son invasion d'un nombre de jours indéterminés; ce sont les symptômes de la foiblesse commençante et de l'altération des fonctions du systéme nerveux. Sentiment de lassi-

tude et de pésanteur dans les membres, éloignement pour le travail, défaut d'appétit, mal de tête sourd, somnolence, sentiment de compression aux yeux qui se ferment involontairement et devant lesquels le malade croit voir un nuage ou des flocons, tintement, bourdonnement des oreilles, vertige, abattement, crainte, anxiété, chez quelques malades, un état opposé d'exaltation, de gayeté, de joie et de rire sans motif, un maintien et des manières extraordinaires, de la répugnance pour ce que l'on recherchoit autrefois, enfin un sentiment de malaise que les malades ne peuvent décrire.

§. 152. A ces signes précurseurs se joignent bientôt, quelquefois subitement et d'autres fois peu-à-peu, les symptômes de la fièvre nerveuse caractérisée, mais sans ordre ni suite dans leur marche. Il y a des alternatives d'horripilation, de frissons, de chaleur et de sueur, qui diffèrent en force et en durée et reviennent à

des époques indéterminées. Le pouls est tantôt naturel, tantôt fréquent et inégal, tantôt fort et plein ou petit, foible et spasmodique : le malade éprouve de la chaleur ou du froid, de l'altération sans chaleur, et lorsqu'elle existe, il refuse les boissons; souvent, alors même qu'il y a une grande foiblesse, il se sent assez de force pour se promener et prétend n'être pas malade; une autre fois il annonce des signes de lassitude et de débilité. Nous observons quelquefois du délire sans fièvre sensible et avec un pouls naturel, et souvent ce délire, accompagné de chaleur, est tel qu'on seroit tenté de croire à la présence d'un état inflammatoire. Il y a des malades qui conservent la connoissance jusqu'au moment du plus grand danger, même jusqu'à la mort.

Il en est d'autres qui délirent constament et qui, un instant avant de mourir, recouvrent la connoissance et un senti-

ment trompeur de gaieté et de force. Au surplus le délire est souvent bizarre et varie à l'infini. La langue conserve sa couleur rouge, reste nette et humectée, même dans l'état avancé de la maladie; ou bien elle se recouvre d'un mucus blanchâtre ou de quelqu'autre enduit et devient tremblante, à mesure que le danger s'accroît. Les yeux ont un éclat remarquable et particulier à la fièvre nerveuse, ils sont rouges et larmoyans, hagards, il expriment un état d'exaltation ou bien ils sont abattus et annoncent la langueur et l'affoiblissement des sens, ils sont douloureusement affectés par l'impression de la lumière, et l'oreille est fatiguée du moindre bruit. Le tintement et le bourdonnement continuent et le progrès de la maladie y ajoute bientôt la dureté de l'ouïe et même une surdité complete. La peau reste naturelle, tantôt elle est sèche et brûlante, d'autrefois pâle et spasmodiquement contractée; (*cutis*

anserina), quelquefois couverte de sueur : son état n'est pas le même à toute la surface du corps ; les parties supérieures peuvent être brûlantes et couvertes de sueur, pendant que les inférieures sont froides et sèches ; il n'est pas rare d'entendre le malade accuser un sentiment de chaleur vive, quoique la surface du corps soit froide et *vice versâ*. Les sueurs sont passagères, chaudes ou froides, très-souvent elles n'apportent pas la plus légère amélioration ; l'urine est limpide et coule abondamment, ou elle se trouble au moment où l'on s'y attendoit le moins, dépose par intervalles, sans être critique, et quelques jours après, elle reparoit de nouveau dans l'état de crudité : souvent il y a nausées, et même vomissement de diverses matières, plusieurs malades éprouvent un sentiment de tension et de douleur dans le bas ventre, constipation opiniâtre, dévoiement avec foiblesse croissante, ou météorisme qui survient ici, par suite de

la corruption, comme dans la fièvre putride. Quelques malades sont constamment dans un état d'exaltation et de veille: ils restent sans dormir jusqu'au 7e. ou 9e. jour et même plus longtems: d'autres sont assoupis, sans pouvoir dormir *(coma vigil)*, et s'il y a un moment d'un sommeil passager, il est accompagné de rêves effrayans et ne laisse pas goûter au malade les douceurs du repos.

Il en est aussi qui, dès l'invasion de la maladie ou dans sa dernière période, tombent dans une sorte de léthargie qui, suivant ses différens dégrés, se nomme (*lethargus, coma, carus*). Toutes les variétés de spasmes, les convulsions et le tetanos même accompagnent plus ou moins la fièvre nerveuse et donnent lieu à divers symptômes; déglutition difficile ou entièrement empêchée, horreur de l'eau, *trismus*, convulsions de tous les muscles du visage qui présentent alternativement l'expression de la tristesse ou de la gaieté;

mouvement convulsif des mains, hoquet etc.. Plus tard et lorsque la maladie est parvenue à son plus haut dégré, on observe les symptômes d'une extrême foiblesse ; défaillances, extrémités froides, écoulement involontaire de l'urine et des selles, tremblement des membres, pouls ondulant, intermittent, évacuations colliquatives : enfin c'est au milieu des symptômes funestes à-peu-près semblables à ceux que nous avons décrits, à l'occasion de la fièvre putride (§. 137.), que la mort arrive.

§. 153. On désigne tous ces symptômes réunis sous le nom *d'état nerveux, de symptômes nerveux*, (*symptomata nervosa*). Ils paroissent toujours sans ordre, ne peuvent guères être expliqués par l'influence des causes connues qui ont précédé, et sont souvent en opposition l'un avec l'autre. Toutes les impressions qu'éprouve le malade, notamment celles des médicamens, occasionnent des réactions

extraordinaires, et produisent souvent des effets inattendus. Ces alternatives fréquentes dans les symptômes dépendent en grande partie de la nature et du mode d'invasion de la fièvre; car elle peut, comme la fièvre putride, être subséquente tantôt à une maladie asthénique légère et d'autrefois se montrer tout-à-coup avec tous les phénomènes qui la caractérisent. Nous distinguons deux espèces de fièvre nerveuse:

A. La *fièvre nerveuse aigüe* (*febris acuta nervosa*): son invasion se manifeste, sans avoir été annoncée par des signes précurseurs importans, par l'apparition subite d'un grand nombre des symptômes nerveux que nous avons décrits; ils sont très intenses, persistent sans rémission sensible et se jugent au 3.e, 7.e, ou 9.e jour. Cette fièvre, lorsqu'elle attaque des personnes robustes, sanguines et irritables, peut facilement prendre l'apparence trompeuse d'une

synoque, au moins pour un peu de tems, de manière à faire naître des doutes, le 1er et même le 2.e jour, sur sa vraie nature. Ce sont ces cas douteux qui ont déterminé autrefois les médecins, et particulièrement ceux qui pratiquoient aux armées, à employer fréquemment la saignée ou toute autre méthode débilitante, méprise qui devoit nécessairement occasionner, sur-tout chez le soldat, le passage rapide à un état nerveux très-prononcé. (31) Il suffira, pour être en garde contre cette erreur qui peut avoir les suites les plus funestes, d'avoir égard aux causes de la maladie, aux circonstances dans lesquelles se trouvent ordinairement une armée et ses hôpitaux, au caractère de l'épidémie régnante et à l'alternation des symptômes.

B. *La fièvre lente nerveuse, (febris lenta nervosa)*. Après quelques signes précurseurs, qui sont insuffisans pour

remèdier. Il existe des fièvres asthéniques légères qui, lorsque les circonstances ne sont pas trop défavorables, peuvent facilement et promptement être détruites par l'application convenable de remèdes incitans; il en est aussi de très-graves qui sont semblables à la fièvre adynamique la plus intense et contre lesquelles notre art ne peut presque rien. Le retour à la santé a lieu sans qu'aucun symptôme l'annonce, sans crise manifeste; les accidens disparoissent peu-à-peu et la convalescence est plus prompte ou plus lente, en raison de la gravité de la fièvre qui a précédé. Il seroit superflu de rappeler que les évacuations débilitantes ne peuvent contribuer au rétablissement. La transition à d'autres maladies (*metaptose*) et la mort arrivent, dans la fièvre ataxique, de la même manière que dans la fièvre adynamique; (§. 137.).

§. 156. Il nous reste peu de chose à dire sur le traitement de la fièvre nerveuse.

On en obtient la guérison, en se conformant aux principes et aux conseils que nous avons donnés sur la méthode incitante fortifiante, recommandée contre la fièvre putride (§. 138.) (32).

§. 157. Dans le commencement et lors d'un léger dégré d'asthénie, il n'est souvent besoin, indépendamment d'un régime incitant, pour arrêter les progrès de la maladie ou même la dissiper en peu de jours, que de l'usage d'un *thé aromatique* (§. 84.) avec un peu *d'eau-de-vie*, quelques doses *d'ether, de camphre, ou d'opium.* On prescrit aussi avec avantage la potion (§. 140.), ou la suivante, à prendre par cuillérée, de demi-heure en demi-heure ou d'heure en heure:

℞. Aquae Menth. piper. ℥iv
Aether. Vitriol.
Tinctur. thebaicae āā ʒj
Syrup. Cort. aurant. ℥ß

M. D.

§. 158. C'est aussi dans ce cas que les vomitifs produisent l'effet incitant bien manifeste que nous leur avons attribué plus haut (§. 63.) (33). Nous donnons *l'ipecacuanha* à la dose de vingt à vingt-cinq grains avec un grain *de tartre stibié (tartrite antimonié de potasse)*, mieux encore avec un peu *d'oximel scillitique* qui excite très-promptement le vomissement. Bientôt après, nous voyons, comme l'expérience journalière le confirme, la tête plus libre et presqu'entièrement dégagée: les accidens nerveux diminuent, les forces se relèvent un peu et l'on a déjà satisfait par là à l'une des plus importantes indications du traitement. Souvent même dans le cours de la maladie, lorsque les forces sont déjà manifestement tombées, il n'y a pas de moyen excitant plus efficace qu'un vomissement léger et passager: mais il faut prescrire en même tems les remèdes incitans nécessaires et s'occuper à prévenir le devoiement qui seroit très

désavantageux. Cette régle est de la plus grande importance et celui qui la suivra, en donnant par exemple, le matin, un vomitif, vers midi, un bouillon bien restaurant avec une substance aromatique, du vin ou de l'eau de vie, et le soir méme, une dose d'opium ou l'une des préparations incitantes que nous avons recommandées, parviendra souvent à étouffer la fiévre dans son principe, à l'arréter avant son entier développement. En supposant que ce traitement coûtât pour la journée un écu et même plus, il seroit encore moins cher et bien plus avantageux que celui qui retiendroit les malades dans les hôpitaux, pendant six semaines et plus, avec la crainte d'un succès incertain.

§. 159. Parmi les incitans diffusibles qui se distinguent par une action particuliére et propre à remédier à l'exaltation des symptômes nerveux et musculaire, il faut, dans le traitement de la fiévre nerveuse, choisir de préférence ceux qui suivent.

Camomille, menthe poivrée, plantes aromatiques et camphrées, valeriane, serpentaire, angélique, arnica, vin, esprit de vin, ether, alkali volatil, cantharides, camphre, opium musc et huiles éthérées. On déterminera, d'après les symptômes et le dégré de la foiblesse, le choix, les doses, la combinaison de ces médicamens et, dans le cas où la maladie prend une marche lente, la nécessité de les alterner. Dans le commencement d'une fièvre nerveuse-aigüe légère, il conviendra de prescrire, outre l'usage d'un thé aromatique, la poudre de *Dower*.

℞. Tartari Vitriolati Gr. xxxij
Opii thebaici
Pulv. Rad. ipecacuanhae
Sulphur. Antim. Aurat. āā Gr. IV
M.F. pulv. div. in IV partes aequales.
D. S.
à prendre une poudre matin et soir.

On administrera, avec le même succès, *l'esprit de Mindererus (acetate d'ammoniaque)*.

℞. Infusi Flor. Sambuci
— — Arnicae āā ℥ij
Spiritus Mindereri ℥j
M. D. S.

à prendre une cuillerée, toutes les heures.

On peut aussi ajouter aux décoctions *de valeriane, d'angélique, d'arnica, l'alcali volatil seul (ammoniaque)*, ou uni au vinaigre, *(acetate d'ammoniaque)*, ou bien donner le premier, sur-tout dans les cas d'un haut dégré de fièvre nerveuse, où il est besoin de remédier promptement et efficacement au trouble de l'action nerveuse.

℞. Aether. Vitriol.
Tinctur. thebaic. āā ℥i
Spir. cornu cervi succinati ℨij
M. D. S.

à prendre 20 ou 30 gouttes toutes les heures ou toutes les demi-heures.

℞. Essent. Valerianae
Spir. cornu cervi succi. ana ʒij
M. D. S.

comme le précédent.

℞. Electuar. Diascord. fracast. ʒi
Aquae cinnamomi
Vini hispani generosi ana ℥ij
Spir. cornu cervi
Syrup. Cort. Aurant. ana ℥ß
M. D. S.

à prendre, toutes les heures, une cuillerée.

Si ce dernier moyen ou une combinaison analogue *de l'opium* avec *le vin et les aromatiques ou le musc* sont insuffisans pour détruire un haut dégré de foiblesse et d'état nerveux, on ne peut guére espérer de succès d'aucun autre moyen incitant.

Dans les cas où l'on observe plus d'insensibilité, et lorsque les forces vitales sont dans un tel état de stupeur, que les fonctions les plus importantes s'exercent à peine, on a obtenu de bons effets de

l'usage intérieur de la teinture de cantharides, à la dose de 5 à 10 gouttes, toutes les heures, et jointe a d'autres incitans diffusibles énergiques.

℞. Aether Vitriol. ℥ß in quo solut.
Camphorae ℈ß adde
Tincturae canthar. ℨj
D. S.

à prendre toutes les heures de xv à xx gouttes.

§. 160. On prescrira en lavement les décoctions vineuses *de valeriane et des plantes aromatiques. L'asa foetida et l'opium* seront aussi utilement administrés par cette voie, principalement s'il se manifeste des accidens nerveux, des douleurs, des spasmes abdominaux ou un vomissement continuel. L'application des vésicatoires et des sinapismes est d'autant plus avantageuse qu'on y a recours plûtot. En les appliquant, lorsqu'il n'existe encore que des

symptômes précurseurs, on peut rendre la maladie plus bénigne, la supprimer même dans ses prodromes. Dans le cours de la maladie, il faut toujours en appliquer de nouveaux et entretenir une inflammation modérée dans la partie où les premiers out été appliqués (34). Il est bon de faire des fomentations aromatiques sur la tête, le bas ventre et les membres, et, plusieurs fois par jour, des frictions avec *l'esprit de vin ou le vinaigre camphré et les huiles éthérées.* Enfin les bains chauds et aromatiques sont encore un grand moyen, sur-tout dans le traitement de la fièvre nerveuse lente: on doit les ordonner tous les jours, quand l'organisation de l'hôpital le permet.

§. 161. Il n'y a pas de différence essentielle entre le traitement de la fièvre nerveuse aigüe et celui de la fièvre nerveuse lente (§. 153.), car la méthode incitante fortifiante convient également à l'une et à l'autre. Nous devons seulement régler

le choix et la dose des remèdes sur l'état présent de la sensibilité et de l'irritabilité, et sur celui d'exaltation ou d'affaissement des fonctions vitales. Quelques malades offrent tous les symptômes d'une susceptibilité extrême pour toutes les impressions extérieures: chez eux tous les symptômes nerveux sont violens, la fièvre est forte. Dans ces cas on ne doit prescrire, et à des doses très-modérées, que les incitans calmans les plus diffusibles, comme *la valeriane, l'ether, l'esprit volatil de corne de cerf, le camphre, l'opium, le musc et le vin.* Il est d'autres malades au contraire qui éprouvent, dès le principe, un sentiment extraordinaire de lassitude, des douleurs sourdes en diverses parties, de la morosité, des vertiges, une oblitération de la mémoire, de l'indifférence pour tout ce qui les environne, ils sont dans un état semblable à l'ivresse; les sens sont dans une sorte de stupeur, le regard est terne, abattu, le visage sale, la phisionomie

sans expression, enfin le malade perd la connoissance et tombe en léthargie. Cet état d'insensibilité réclame l'emploi, à hautes doses, (35) des incitans les plus forts et les plus pénétrans, par exemple, *du vin, de l'alcool, de l'ether sulfurique, de la décoction d'arnica et de la teinture de cantharides*, pendant l'usage desquels il ne faut pas négliger celui des lavemens et des irritans extérieurs dont nous avons parlé (§. 160.).

§. 162. On peut appliquer à la convalescence, après les fièvres nerveuses, et aux moyens de la provoquer tout ce que nous avons dit à l'occasion de la fièvre putride (§. 149.).

§. 163. Les complications de l'état putride et nerveux (§. 106.), qui constituent les fièvres putrides nerveuses, ne demandent pas un traité particulier (36). Chaque fièvre de cette espèce est un typhus qui présente à la fois le cortège des symptômes nerveux et une grande tendance à la

perverſion des humeurs, avec colliquation, fièvre intenſe, communément auſſi avec affection locale des organes digeſtifs, avec phlegmaſies, exanthèmes etc. Ces maladies compliquées ſont, de toutes celles que nous connoiſſons, les plus dangereuſes et qui cauſent les plus grands ravages. Elles réuniſſent au danger de la fièvre putride et nerveuſe, celui des maladies locales coexiſtantes et exercent une grande mortalité, ſous le nom de fièvre peſtilentielle des camps, des hôpitaux, des priſons etc., dans les épidémies qui ſe développent par la famine, après une campagne ou à la ſuite d'un long ſiège etc.. Les accidens qui les accompagnent, leur marche et leur terminaiſon ſont très-variés, mais ils ne diffèrent point des ſymptômes que nous avons attribués à la fièvre nerveuſe et putride, et doivent être jugés comme ceux-ci. Il n'y a pas de mode de traitement particulier affecté à ces fièvres compli-

quées. On doit les traiter comme la fièvre adynamique à un haut dégré, en ayant cependant égard aux symptômes nerveux prédominans et à l'affection locale concomitante. Nous parlerons des maladies locales et de leur réunion avec le typhus dans un des chapitres prochains.

§. 164. La description que nous avons donnée jusqu'ici de la fièvre en général et de ses deux ordres principaux, *la synoque, et le typhus* considéré dans ses deux formes essentielles qui sont la fièvre putride et la fièvre nerveuse, constitue la base de la doctrine des fièvres. Celui qui sera en état de faire l'application convenable des principes dont elle se compose, saura traiter toutes les fièvres, quelles que variétés qu'elles offrent d'ailleurs dans leurs formes et leurs complications, et quelque soit le nom sous lequel on les désigne. Toutes les méthodes de traitement appliqué aux diverses espèces de fièvre peuvent se rapporter au traitement de la

synoque et du typhus, et notre art, pour être simple et rationel, doit toujours les y ramener. Il nous restera donc, lorsqu'il sera question de ces diverses espèces, à faire observer leurs signes caractéristiques et à leur adapter, selon leurs différentes modifications, le traitement de la synoque ou celui des fièvres typheuses.

CHAPITRE XXII.

DE LA FIÈVRE GASTRIQUE, EN GÉNÉRAL, (FIÈVRE MENINGO-GASTRIQUE).

§. 165. La *fièvre gastrique* est une maladie composée d'une affection locale du canal alimentaire ou du système biliaire, et d'une fièvre qui, aux armées, a très rarement le caractère de la synoque, mais

communément celui d'un typhus et, dans ce cas, peut être réunie tantôt avec les symptômes d'une légère asthénie et d'autrefois avec ceux d'une fièvre putride ou nerveuse. Les fièvres gastriques peuvent encore se montrer sous le type intermittent et être unies à des inflammations locales, à des exanthêmes ou à d'autres affections. Ainsi on désigne sous le nom de gastriques des fièvres qui souvent sont très-différentes quant au dégré de leur intensité et quant à la nature de leurs symptômes.

§. 166. Il est peu de fièvres qui ne soient accompagnées d'un peu plus ou moins de trouble dans les organes de la digestion, et c'est pour cette raison qu'on les avoit jusqu'ici presque toutes regardées comme gastriques et qu'on avoit attribué leur origine commune à la saburre des premières voies. Cette manière de voir a donné lieu à de graves erreurs et à des méthodes curatives très-vicieuses.

Celles-là seules méritent, à proprement parler, le nom de fièvres gastriques qui, par suite du régime qui a précédé, présentent dans les premières voies des matières non digérées (*crudités, saburres*), ou qui s'annoncent par des signes évidens d'une altération de la bile ou du mucus, effet de l'affection de l'appareil gastrique, ou enfin celles dont les symptômes indiquent la présence de vers dans les intestins. Les symptômes de ces divers états gastriques seront développés, chacun en son lieu et d'après leur diversité.

§. 167. Les causes de l'état gastrique qui se montrent si actives, sur-tout dans la production des maladies d'armée, ont déjà été exposées (§. 19. 21. 40). L'affection locale gastrique est ici le résultat immédiat de l'influence d'un mauvais régime, qui seule ou réunie à quelques unes des causes morbifiques que nous avons nommées plus haut, produit la fièvre concomitante. C'est dans la nature

et la marche de la fièvre ou dans un traitement contraire qu'il faut chercher la cause de l'altération des sécrétions abdominales, sur-tout chez le soldat dont la manière de vivre est si propre à favoriser l'état gastrique (§. 63. 68. 88).

§. 168. Quoique toutes les fièvres que nous appelons gastriques, d'après ce qui a précédé, puissent être regardées comme typheuses et traitées selon le dégré de foiblesse générale qui les accompagne, le médecin doit porter une attention particulière à l'état des premières voies qui exaspère et aggrave les symptômes de la fièvre et s'oppose, aussi longtems que la digestion est troublée, à l'emploi convenable et à l'effet du régime excitant fortifiant : les remèdes d'ailleurs n'agissent jamais efficacement sur un estomac chargé de saburres. Il existe bien à la vérité des cas peu graves où la méthode incitante guérit, avec la maladie générale, l'affection des organes de la digestion. C'est

ainsi par exemple, qu'un régime excitant fortifiant, l'usage du vin, de l'eau de vie, les médicamens aromatiques et amers etc., peuvent exciter l'action des organes et favoriser la digestion des matières hétérogènes qui y étoient contenues, pour que le mal disparoisse sans aucune évacuation manifeste : mais ceci ne peut pas nous servir de règle générale dans le traitement des maladies gastriques des armées, soit par ce que nous n'avons pas toujours à notre disposition les moyens diététiques restaurans convenables, soit parce que l'état gastrique, en raison du genre de vie du soldat, atteint bientôt un dégré tel que la seule méthode excitante ne suffit plus. Il faut en faire précéder l'emploi par des vomitifs qui, en même tems qu'ils débarrassent l'estomac des saburres, relèvent, par leur action stimulante, l'état languissant des organes.

§ 169. Les évacuations, par elles-mêmes, ne guérissent pas les fièvres gastriques;

mais excitées à propos elles contribuent à rendre leur guérison plus facile ; elles doivent toujours être subordonnées au régime excitant fortifiant que nous avons recommandé : leur abus, non seulement augmente la foiblesse qui est la cause de la maladie; mais il entretient la sécrétion morbifique des premières voies et produit ainsi la saburre que nous voulions éliminer. Au reste il est aisé de conclure de ce que nous avons dit (vii. viij.), qu'un vomitif ne peut, en aucune manière, être remplacé par un purgatif.

CHAPITRE XXIII.

FIÈVRE SABURRALE [37].

§. 170. D'après la définition que nous avons déja donnée de cette fièvre (§. 107.)

elle est toujours accompagnée d'un amas dans les premières voies de matières non digérées qui ont déjà acquis un dégré plus ou moins avancé de corruption et qui, non seulement excitent par leur présence une sécrétion vicieuse de la bile et du mucus, mais aggravent encore l'état fébrile général et détruisent l'effet des remèdes. Ces congestions résultent peu-à-peu du mauvais régime, et le soldat y est d'autant plus exposé que, privé de boissons spiritueuses ou de tout autre excitant, il se trouve soumis à l'influence d'autres causes débilitantes, dans le cas d'une fièvre commençante ou déjà développée. Ainsi il n'est donc pas de fièvre asthénique légère ou grave, putride ou nerveuse, enfin de fièvre intermittente qui ne puisse être une fièvre saburrale. On juge de la présence de ces saburres par la connoissance du régime antérieur, par l'état de la langue, l'anorexie, le dégoût, les nausées, les éructations, les envies de vomir, la dis-

tension du ventre, par un sentiment de compression à la région épigastrique, par les selles de matières crues etc..

§. 171. Pour prévenir cet état gastrique, il faut éviter les erreurs de régime dont il est la suite. On peut encore, lorsque le soldat est obligé d'user de mauvais alimens, en favoriser la digestion et combattre la production des embarras gastriques, en recommandant l'exercice, toutes les fois que les circonstances le permettent, et en prescrivant l'usage modéré d'eau de vie ou de quelque spiritueux amer (§. 85.).

§. 172. Mais dès que l'embarras gastrique est bien caractérisé, il faut, quelle que soit l'époque de la maladie, donner un vomitif. Il n'y a qu'une affection locale grave de la poitrine ou du bas-ventre ou le typhus parvenu à un haut dégré, qui puissent contre-indiquer son usage. Il n'est pas besoin, comme on le croyoit autrefois, d'employer les prétendus réso-

lutifs ou digestifs (§. 88.), pour délayer les matières saburrales et en faciliter l'évacuation. Telles qu'elles sont, elles peuvent être évacuées; après quoi on traite la fièvre conformément à sa nature et à son dégré d'intensité.

CHAPITRE XXIV.

FIÈVRE BILIEUSE.

§. 173. Nous donnons le nom de *fièvre bilieuse* (mot vague pour le public et pour la plupart des médecins) aux maladies fébriles compliquées d'une affection locale du système hépatique, qui donne lieu à une sécrétion vicieuse et abondante de la bile, dont dépendent l'état bilieux, (*status biliosus*) et les accidens bilieux, (*symptomata biliosa*).

§. 174. La fièvre bilieuse peut offrir des variétés infinies dans sa composition et dans ses symptômes, et peut se manifester sous les trois formes suivantes.

A. Avec une synoque; elle prend le nom de *fièvre bilieuse inflammatoire* ou bien *inflammatoire bilieuse*, (*febris biliosa inflammatoria*), qui s'observe très-rarement aux armées: dans ce cas, les accidens d'une synoque légère ou grave se réunissent à la fièvre bilieuse que nous allons décrire.

B. Avec une fièvre putride, sous la dénomination de *fièvre bilieuse putride*, ou *fièvre putride bilieuse*, ou *typhus bilieux* (*febris putrida biliosa*). Les symptômes de la fièvre putride sont accompagnés des symptômes bilieux.

C. Avec la fièvre nerveuse et on la nomme *fièvre bilieuse nerveuse*, *ou fièvre nerveuse bilieuse*, *ou typhus bilieux*, (*febris biliosa nervosa*). Il existe alors une fièvre nerveuse aigüe

ou lente qui offre la réunion des symptômes nerveux avec ceux de la fièvre bilieuse.

Le nom de fièvre bilieuse ne désigne cependant aucune espèce particulière, aucune fièvre d'un caractère déterminé; mais seulement les complications accidentelles dont nous venons de parler parmi lesquelles les dernières s'observent le plus souvent à l'armée.

§. 175. Les signes précurseurs ordinaires de l'état bilieux consistent dans un goût amer, l'enduit jaunâtre de la langue, des rapports aigres, l'inappétence, la couleur jaune de la sclérotique qui s'étend souvent sur le visage: les symptômes du typhus naissant s'y associent quelquefois. L'état bilieux bien prononcé est accompagné de sensations plus ou moins pénibles dans la région du foie et de l'estomac; celle-ci est gonflée, tendue, douloureuse au toucher et communément plus chaude que dans l'état de santé; quel-

quefois l'affection locale du foie acquiert un tel dégré d'intensité que les douleurs, sous les fausses côtes, deviennent pongitives et qu'il se forme à l'épigastre une tumeur inflammatoire douloureuse et pulsative. La langue est couverte d'un enduit blanchâtre tirant sur le jaune, le verd ou le brun: tout l'intérieur de la bouche est tapissé d'un mucus jaunâtre et l'haleine prend une mauvaise odeur. Le malade éprouve une saveur amère, désagréable ou putride qui lui ôte entièrement l'appétit; ordinairement il ressent en même-temps beaucoup de soif et il est avide de boissons acides et rafraîchissantes.

La bile surabondante et qui n'est pas convenablement élaborée est versée dans le duodenum; elle se répand de là dans tout le canal alimentaire et produit divers accidens qui sont l'anorexie, le trouble de la digestion, nausées, vomissemens spontanés de matières bilieuses, douleur

à l'épigastre, coliques, diarrhée bilieuse, dysenterie etc. .

La quantité de la bile excrétée est quelquefois incroyable et telle que l'amaigrissement et la foiblesse en sont bientôt la suite.

La bile rejettée peut varier beaucoup dans ses propriétés physiques ; elle est très-fluide, mêlée avec du mucus, d'une couleur de jaune d'oeufs, ou bien elle est pâle, brune, d'un verd porracé ou noire : une partie de cette bile est absorbée, de là la couleur jaune des yeux et de la peau, quelquefois aussi la présence de matière bilieuse évidente dans le serum, l'urine, la sueur etc.. Tous ces symptômes qui peuvent s'offrir à des dégrés divers font facilement reconnoître la fièvre bilieuse et, à l'aide des circonstances concomitantes, on peut déterminer sans difficulté la nature de la maladie principale, le typhus ([38]). Les fièvres bilieuses caractérisées par un état asthénique peu

grave peuvent être facilement et promptement guéries; mais il en est aussi qui, accompagnées de l'état putride et nerveux, font courir au malade le plus grand danger: la fièvre jaune d'amérique en est un exemple.

§. 176. La cause du changement et de l'abondance de la sécrétion de la bile est dans une maladie du foie; cet organe éprouve une affection semblable à l'inflammation qui, en augmentant l'activité des vaisseaux, donne nécessairement lieu à l'augmentation de la sécrétion. On ne peut déterminer précisément dans ce cas le mode d'altération du foie; mais tout ce qu'on peut dire de positif, c'est que, dans toutes les circonstances rapportées plus haut, les maladies bilieuses règnent en campagne vers la fin de l'été et dans le commencement de l'automne, pendant lesquels les maladies ont une tendance manifeste à prendre le caractère bilieux. Bien que les maladies d'armée portent

communément en hyver et au printems le caractère catarrhal, rhumatique compliqué avec des inflammations asthéniques, il se modifie ordinairement au milieu de l'été. Alors des accidens bilieux généraux se dévelopent jusqu'à ce qu'enfin, en automne, le caractère bilieux prononcé soit devenu le dominant. L'état alternatif de chaud et de froid pendant les jours et les nuits d'été, les miasmes exhalés d'un sol bas et marécageux, les fatigues extraordinaires, les passions vives, le défaut d'alimens frais, paroissent être les causes principales de la fièvre bilieuse.

§. 177. On ne peut en général déterminer avec exactitude la marche et la terminaison de cette fièvre; cela dépend toujours des différens dégrés d'intensité du typhus concomitant. Celui-ci est il grave, dangereux en lui même? Dans ce cas l'état bilieux ajoute considérablement à la gravité et au danger de la maladie; ce qui est comme nous l'avons expliqué ci-de-

vant une suite manifeste de l'influence de l'état gastrique sur les maladies générales. L'évacuation abondante d'une bile altérée ne peut seule opérer la guérison: le foie reste toujours malade et le typhus général qui a ses causes particulières ne disparoit pas. Bien plus les évacuations peuvent devenir très-nuisibles, si elles persistent avec la même abondance, parcequ'elles prouvent la continuation du trouble de la sécrétion et qu'elles entrainent une perte de sucs nourriciers très-débilitante. C'est pourquoi elles ne peuvent jamais être regardées que comme une chose accessoire qui doit être subordonnée au plan de traitement général excitant fortifiant. Convenons cependant que l'on facilite et qu'on abrège beaucoup ce traitement toutes les fois qu'on peut sans inconvénient débarrasser les premières voies de la bile surabondante.

§. 178. Si ces considérations sont justes, comme nous le pensons, il n'y pas de

méthode de traitement particulière et propre à la fièvre bilieuse, et l'on doit combattre l'état asthénique avec les excitans indiqués précédemment, sans donner autant d'attention à la bile qu'on le faisoit autrefois. En traitant la maladie fondamentale, nous guérissons en même-temps l'affection locale du foie. Il n'est pas besoin, pour rendre mobiles les saburres bilieuses et les disposer à l'évacuation, de recourir à des moyens particuliers; si le traitement général est bien adapté à l'état fébrile, il arrive toujours une époque où se manifeste la tendance de ces matières à l'évacuation (*turgescence*), et celle-ci a lieu, soit par haut, soit par bas, sans que nous la sollicitions ultérieurement.

§. 179. Dans le cas d'envie de vomir et lorsque le vomissement est survenu spontanément, on l'entretient en donnant au malade une boisson tiède mucilagineuse ou une infusion de *camomille* etc., ou on l'excite en donnant un vomitif. Ce re-

mède peut se prescrire à toutes les époques de la maladie, d'après les règles que nous avons données sur l'usage des émétiques (§. 63. 139. 158.).

§. 180. La diarrhée bilieuse est rarement utile dans cette maladie; cependant, lorsque le canal intestinal est surchargé d'une bile surabondante et altérée dans sa mixtion, il est avantageux qu'elle s'écoule par bas, et nous ne manquons pas d'exemples de fièvres asthéniques dans lesquelles une diarrhée, assez modérée pour ne pas affoiblir, a préparé le retour à la santé. Mais une telle diarrhée ne peut être la suite que du retour des forces et de l'état sain des viscères abdominaux, et par conséquent elle ne peut être produite que par l'usage des moyens excitans fortifians administrés intérieurement et en lavemens : tout remède évacuant capable de débiliter doit nuire dans la fièvre bilieuse qui a le caractère du typhus. (§. 69.).

§. 181. Comme on ne peut agir immédiatement ſur le ſoie malade, il eſt utile de faire, dans la région qu'il occupe, des ſrictions avec un *liniment volatil camphré, des huiles éthérées* ou des *liqueurs ſpiritueuſes*, ou enſin d'y appliquer des ſomentations aromatiques.

§. 182. Les malades ont ſouvent beaucoup à ſouffrir de l'affection cauſée par la préſence importune de la bile ſurabondante qui altère la ſenſibilité de l'eſtomac. C'eſt d'elle que proviennent les rapports amers et nidoreux, un ſentiment de chaleur à la gorge, un vomiſſement continuel et douloureux très-débilitant, enſin une diarrhée accompagnée de vives tranchées et d'épreintes. Le gaz acide carbonique eſt un des moyens les plus efficaces contre ces accidens qui non ſeulement fatiguent beaucoup, mais qui aggravent auſſi la maladie. On adminiſtre, au moment de l'efferveſcence, la potion dite *de Rivière* ou bien on donne, toutes les

heures, une cuillerée à thé de la poudre suivante.

℞. Sodae depurat. ʒij
Cristall. tart. ʒvj
Sacchar. alb. ℥ß
M. F. P.

D. S.

Les acides concentrès peuvent être unis aux remèdes stimulans, comme nous l'avons prescrit pour les cas de fièvre typheuse putride, avec accident bilieux; souvent il suffit, pour dissiper promptement l'état bilieux, de donner une terre absorbante avec l'opium et une substance aromatique.

℞. Conch. prepar. ℈j
Eleo Sacchar. ſaenicul. Gr. v
Opii thebaic. Gr. ß
M. F. pulv.
Tal. dos. N. vi

D.

à prendre une poudre, toutes les deux heures.

L'ether, *l'essence de valeriane* etc. diminuent les douleurs et les spasmes de l'abdomen, sur-tout si on employe en même-tems les moyens excitans extérieurs (§. 181.). Si la maladie locale se prononce comme une vraie inflammation du foie, il faut la traiter comme telle (XXXI). On se conduira, dans la convalescence des fièvres bilieuses, comme dans celle à la suite des fièvres putrides nerveuses simples.

CHAPITRE XXV.e

FIÈVRE MUQUEUSE (FIÈVRE ADÉNO-MENINGÉE (32).

§. 183. La fièvre muqueuse est caractérisée par une sécrétion muqueuse contre

nature dans tout le canal alimentaire, aussi bien que dans les voyes de la respiration et dans les autres organes sécréteurs; elle est si abondante qu'on observe dans la bouche, dans l'estomac, les intestins, les poumons etc.; des amas de mucosités réjettées en grande quantité par le vomissement, l'expectoration ou par une diarrhée. Souvent il existe simultanément une sécrétion morbide de la bile, c'est ce qui constitue la fièvre muqueuse bilieuse (*febris biliosa pituitosa*).

§. 184. La fièvre muqueuse n'offre pas moins de variétés dans ses complications et dans ses symptômes que la fièvre bilieuse: cependant elle ne se montre jamais dans un état sthénique, puisque l'affection des glandes muqueuses qui la compose est le produit de la débilité. Souvent au contraire elle est, particulièrement aux armées, unie à la *fièvre putride muqueuse* (*febris pituitosa putrida*); la

fièvre nerveuse se joint encore plus fréquemment à cette maladie des glandes muqueuses, et cela est si vrai que souvent l'on employe, comme synonimes, les noms de fièvre muqueuse ou de fièvre nerveuse: cette dernière complication prend le nom de fièvre *muqueuse nerveuse.* On peut lui appliquer tout ce que nous avons dit plus haut des deux espèces précédentes de typhus.

§. 185. L'état muqueux (*status pituitosus*), qui peut s'unir à différentes espèces de fièvres, s'annonce par les signes suivans: la langue est ordinairement recouverte, quelque-tems même avant l'invasion de la fièvre, d'un enduit blanchâtre qui le plus souvent est épais et tellement tenace qu'on ne peut l'enlever qu'avec peine et qu'il est bientôt reproduit par suite de l'affection de la membrane de la langue. Les glandes de l'intérieur de la bouche et de la gorge sécrètent en même temps une

quantité plus ou moins grande d'un mucus visqueux qui oblige les malades à une fréquente expuition. Le vomissement et la diarrhée qui surviennent ordinairement et qui évacuent un mucus blanchâtre, tenace et filant, prouvent assez qu'il se fait une sécrétion analogue dans l'estomac et les intestins. Le goût est fade et les malades peuvent d'autant moins savourer les alimens, que la bouche est plus remplie de cette mucosité glutineuse. La bouche exhale une mauvaise odeur et les malades éprouvent des éructations qui amènent des matières d'un goût très-désagréable. Les poumons participent à l'affection muqueuse générale; il y a alors difficulté de la respiration, sentiment de plénitude de la poitrine, râlement, toux, expectoration muqueuse abondante; chez plusieurs malades il se fait aussi une grande sécrétion dans le nez; l'urine est souvent mêlée de beaucoup de mucosité, les gonorrhées qui avoient disparu coulent de nouveau.

En général la mucosité surabonde tellement dans le produit de toutes les sécrétions, que l'on seroit tenté de croire que la masse entière des humeurs et que tout ce dont le malade se nourrit se convertit en cette matière. Le visage des malades et souvent même toute la surface de leur corps sont dans un état de bouffissure. Il existe simultanément une fièvre nerveuse lente, accompagnée d'une diminution notable de l'excitabilité et de lenteur dans l'exercice des fonctions. Il est facile, d'après cela et tout ce que nous avons dit précédemment des causes de l'état gastrique, de reconnoître la fièvre muqueuse.

§. 186. L'état muqueux provient ordinairement de l'altération des glandes de tout le systême muqueux d'où résulte la production abnormale d'un mucus qui revêt la surface des membranes, s'accumule dans les cavités ou donne lieu à des

évacuations excessives. Les hommes d'une constitution flegmatique, molle et lâche sont sur-tout sujets aux fièvres muqueuses. Elles se dévelopent communément sous l'influence d'une température froide et humide et du séjour dans les lieux bas et marécageux. Elles attaquent de préférence les hommes qui, pendant les mois d'hyver, restent inactifs et entassés dans des demeures étroites et mal aërées, dans les tems de disette, par l'usage d'une nourriture mal saine, d'alimens glutineux, comme les pommes de terre, les légumes, le pain gâté etc.. La fièvre muqueuse régne souvent épidémiquement, ainsi que le prouve l'expérience journalière.

§. 187. On peut appliquer à la marche et à l'issue de la fièvre muqueuse, ainsi qu'à l'influence des évacuations sur sa guérison, ce qui à été dit sous ce rapport (§. 177.) à l'occasion de la fièvre bilieuse.

La fièvre muqueuse doit en général être

considerée et traitée comme une fièvre nerveuse et on peut admettre que toute évacuation est nuisible: elle entretient et augmente la sécrétion vicieuse du mucus d'où résultent perte de sucs nourriciers et foiblesse consécutive.

§. 188. Cependant il est des cas où nous devons évacuer les mucosités surabondantes, empêcher leur formation et leur accumulation dans les cavités. La surface intérieure de l'estomac et des intestins est recouverte d'un enduit muqueux qui les rend très-peu sensibles à l'impression des alimens et des médicamens nécessaires, et quelquefois ce défaut de sensibilité est porté assez loin pour détruire l'effet des remèdes incitans les plus énergiques. Cependant cet effet est une condition essentielle à la guérison du typhus. Remarquons aussi qu'il arrive rarement, dans ces fièvres, des évacuations spontanées; au contraire les organes affectés restent dans l'inactivité et ils laissent accroître à tel point

les congestions muqueuses, que les malades pourroient en être suffoqués, avant que la nature aie fait des efforts salutaires pour en procurer l'expulsion.

§. 189. C'est ici le cas de tirer un grand parti de l'emploi, comme excitans locaux, des moyens résolutifs indiqués plus haut (§. 88.).

Le mucus a une consistance et une viscosité telle que les évacuans, administrès dans le principe de cette fièvre, restent sans effet: il faut préparer celui-ci en stimulant particulièrement les organes affectés, en excitant leur activité afin d'obtenir la sécrétion d'un mucus plus fluide, plus naturel. Pour parvenir à ce but, on ajoute à *la valeriane, à l'angelique, à l'arnica*, *au sénéga*, remèdes indiqués pour la fièvre putride ou nerveuse etc., *le sel ammoniac*, *la potasse*, *les antimoniaux*, *les substances amères âcres*, *la teinture de cantharides*, et on en continue l'usage jusqu'à ce qu'on remarque que

la foibleſse a diminué et que le mucus soit devenu mobile et propre à l'évacuation.

On pourroit, par exemple, aux hôpitaux, adopter dans les affections légères de cet ordre et comme moyen résolutif, la formule ſuivante.

℞. Salis ammoniaci depurati
Succi liquiritiae
Extracti absinthii ãã ʒj solve in
Aq. menth. piper. ℥iv adde
Vini antimonii Huxhami ʒij

D. S.

à prendre, toutes les heures, par cuillerée à ſoupe.

On prescrira en même tems avec les alimens l'usage de la moutarde, du raifort, du hareng et d'autres ſubstances âcres. Mais ſi, outre l'état muqueux, le typhus devient prédominant, il faut recourir aux moyens excitans diffuſibles et employer le traitement interne et externe de la fièvre nerveuſe.

§. 190. Après les résolutifs, on administre un vomitif avec les précautions prescrites pour les cas recommandés à l'article de la fièvre bilieuse. Il excite promptement l'évacuation du mucus dont on entretient l'écoulement par bas avec les remèdes excitans fortifians qui suffisent pour accélérer la convalescence, pendant laquelle on évitera soigneusement les alimens propres à favoriser les sécrétions muqueuses.

CHAPITRE XXVI.

FIÈVRE VERMINEUSE.

§. 191. Cette fièvre diffère peu de la fièvre muqueuse (§. 107.). Si l'estomac et le canal intestinal sont affoiblis, si la digestion est troublée, et que l'état mu-

queux que nous venons de décrire existe; c'est alors qu'il se rencontre dans les premières voies des vers qui modifient plus ou moins les symptômes du typhus concomitant et en augmentent le danger. Ce sont ordinairement des ascarides ou trichurides qui, dans cette fièvre, fatiguent par leur présence le canal intestinal. Les derniers sont les plus fréquens et presque les seuls qui se présentent dans les maladies des armées.

§ 192. Les symptômes de l'état vermineux (*status verminosus*), qui peuvent compliquer différentes fièvres asthéniques, sont en tout parfaitement semblables à ceux de la fièvre muqueuse, et nous ne pouvons jamais prononcer avec certitude que le malade est attaqué de vers, que quand nous nous sommes assurés qu'il en a rejettés. Leur présence au reste doit être regardée dans chaque fièvre, comme une circonstance purement accidentelle, qui n'a qu'une part très-éloignée à la produc-

tion de la maladie. La présence des vers peut changer la marche ordinaire de la fièvre et devenir la cause des symptômes extraordinaires et inattendus, par exemple de spasmes, de convulsions et autres accidens nerveux.

Ils sont toujours une preuve d'un haut dégré de foiblesse du canal intestinal, et d'une altération des sécrétions muqueuses.

S'ils se montrent dans des fièvres où la décomposition des humeurs est assez avancée pour déterminer une vraie colliquation, ils empirent beaucoup cet état. Vivans ou morts et même après avoir déjà subi un commencement de putréfaction, ils donnent lieu dans le canal intestinal à des congestions qui ajoutent au danger des fièvres putrides et nerveuses. Les malades rejettent souvent les vers par la bouche ou les excrétions alvines les entrainent avec elles.

§. 193. Les causes qui produisent les vers nous sont entièrement inconnues;

nous savons seulement que les miasmes contagieux et la mauvaise qualité des alimens favorisent leur développement, et qu'ils compliquent ordinairement les maladies d'armées (40).

Leur influence sur elles paroit dépendre du mode d'altération de l'excitabilité qui accompagne la fièvre. Car si dans quelques cas ils peuvent être regardés comme une circonstance accessoire et parfaitement indifférente, il en est d'autres dans lesquelles ils aggravent les symptômes d'une manière d'autant plus sensible.

§. 194. Les vers n'apportent pas de changemens essentiels dans le traitement de la fièvre; nous pouvons, sans nous occuper d'eux, traiter le typhus d'après les règles données précédemment.

Les anthelmintiques purgatifs, drastiques, recommandés dans les affections vermineuses chroniques, ne conviennent point ici; mais nous observons que les vers cèdent généralement à l'usage des excitans

diffusibles, par exemple, de la *valeriane, du camphre, de l'alcali volatil, des ethers et de l'opium.* L'effet en est si évident qu'on seroit tenté de leur attribuer des propriétés vermifuges particulières. Nous administrons ces remèdes, suivant les indications que présente le typhus, en y ajoutant seulement, comme anthelmintique, le *semen contra (semen santonici)*, ou la *tanaisie*, (*tanacetum officinale*): on ne doit prescrire les évacuans que sous les conditions déja rapportées et avec la précaution de leur associer les incitans.

Si les vers causent des accidens spasmodiques pressans, on prescrira des lavemens et des boissons douces, mucilagineuses et les légers incitans dits *antispasmodiques,* particulièrement les *fleurs de zinc:* on applique ensuite sur l'abdomen des fomentations et des cataplasmes incitans dans lesquels on fera entrer l'herbe et l'huile *de tanaisie.* Si au contraire ils occasionnent dans le canal intestinal des

symptômes évidens de corruption, on doit traiter la maladie comme une fièvre putride.

CHAPITRE XXVII.e

FIÈVRES INTERMITTENTES.

§. 195. Les fièvres intermittentes diffèrent seulement par le type et nullement sous les autres rapports de celles que nous avons décrites jusqu'ici; on les observe fréquemment aux armées; elles sont toujours asthéniques et s'y présentent souvent dans l'un des états gastriques dont il à été question: aussi doivent-elles être considérées et traitées d'après les principes énoncés, à quelques modifications près que leur marche périodique exige. Il n'est pas nécessaire parconséquent d'en donner ici une description détaillée.

§. 196. Chaque accès ou paroxisme de fièvre intermittente parcourt, dans l'espace de quelques heures, trois périodes très-distincts, celui du frisson, celui de la chaleur et celui de la sueur. Ces accès reviennent dans la fièvre quotidienne (*febris quotidiana*), toutes les vingt-quatre heures; dans la fièvre-tierce (*febris tertiana*), toutes les quarante-huit heures; enfin ils reparoissent dans la fièvre-quarte (*febris quartana*), au bout de soixante-douze heures. Les fièvres-tierces règnent ordinairement au printems, et les fièvres *quotidiennes et quartes* pendant l'automne et l'hyver. Ces fièvres présentent tant de variétés dans leur intensité et leur durée, dans l'invasion et le retour des accès, que les médecins les ont divisées en régulières, en irrégulières, en sub-continues, sub-intrantes, simples, doubles etc.. Toutes ces variétés n'ont, ainsi que la périodicité des fièvres intermittentes, aucune influence essentielle sur la méthode de traitement.

§. 197. Nous devons au contraire faire une grande attention aux variétés suivantes qui servent de base à une classification très-utile pour la pratique.

A. On observe, sur-tout aux armées, une fièvre *intermittente putride*. Après quelques accès dont l'invasion amène ordinairement une foiblesse considérable ou qui s'annoncent par des signes de la corruption des humeurs, la fièvre prend tout-à-coup le caractère de la fièvre continue putride que nous avons décrite: ce changement est le résultat de la tendance à passer à l'état putride ou nerveux qui constitue les maladies d'armée.

B. Bien que toutes les fièvres intermittentes participent plus ou moins du caractère nerveux (*febris intermittens nervosa*), il est moins remarquable dans les cas d'asthénie légère, au contraire fortement prononcé dans les fièvres intermittentes ataxiques ou pernicieuses, (*febris intermittens maligna per-*

niciosa anomala), pendant les accès desquelles il survient une foule de symptômes nerveux toujours accompagnés de danger : comme *syncopes;* alors la fièvre se nomme *intermittente syncopale (febris intermittens syncopalis); apoplexie, (febris intermittens apoplectica); coma (febris intermittens soporosa, comatosa); des convulsions (febris int. convulsiva); épilepsie (febris intermittens epileptica)*. Ces fièvres intermittentes nerveuses, qui causent de grands ravages dans les armées, après les grandes privations auxquelles elles sont souvent exposées, tuent au deuxième ou troisième accès, et on les reconnoit rarement assez à tems pour pouvoir administrer à propos les secours prompts qu'elles reclament. Enfin les fièvres intermittentes sont, de toutes les maladies, celles qui prennent le plus communément la forme gastrique, (*febris int. gastrica*); aussi les a t-on nommées, d'après les variétés quelles présen-

tent, fièvre intermittente saburrale (*febris int. saburralis*); fièvre bilieuse, (*febris int. biliosa*); fièvre muqueuse, (*febris int. pituitosa*); fièvre vermineuse, (*febris int. verminosa*; mais elles ne diffèrent des fièvres gastriques continues que par leur périodicité.

§. 198. Les causes des fièvres intermittentes sont les mêmes que celles que nous avons assignées aux maladies d'armée en général. Lorsqu'une armée est obligée de séjourner dans une contrée basse et marécageuse où la fièvre intermittente est endémique, qu'elle est exposée, dès le commencement du printems et à la fin de l'automne, aux intempéries de l'air, à une température froide et humide, que le camp occupe un terrein inondé, si elle habite des casernes basses situées au voisinage d'eaux stagnantes, si elle est réduite en même-temps à une mauvaise nourriture, au pain gâté, à l'eau corrompue; alors des fièvres intermittentes en sont la suite inévitable.

Il ne nous est pas plus possible de dire pourquoi ces maladies se présentent, à certaines époques, de préférence à toute autre maladie asthénique, que d'indiquer les vraies causes de leur périodicité.

L'opinion des anciens que les fièvres intermittentes proviennent toutes de saburres gastriques n'est pas fondée, et doit être jugée d'après les idées que nous avons émises sur les fièvres gastriques: mais il est certain cependant qu'elles affectent presque toutes la forme gastrique et que les erreurs de régime, la nourriture mauvaise et de difficile digestion, particulièrement les boissons, en favorisent la production, rendent la guérison difficile et occasionnent des rechutes.

§ 199. Quoique les fièvres intermittentes ne soient pas des maladies mortelles par elles mêmes, elles peuvent cependant devenir très-préjudicables à une armée, par la réunion des causes prédisposantes que nous venons d'indiquer. Là elles ont une ten-

dance à dégénérer en fièvres continues d'un mauvais caractère ou en affection chronique. On ne peut compter sur une guérison parfaite et durable qu'en écartaut ces influences nuisibles, et qu'en se bornant à l'emploi raisonné de la méthode incitante et fortifiante. Ainsi les fièvres-tierces du printems disparoissent ordinairement, si la situation du soldat s'améliore pendant l'été : il en est de même des fièvres-quartes automnales, quand le soldat abandonne le sol humide qu'il occupoit pour prendre de bons quartiers d'hiver. Les fièvres intermittentes dégénèrent en d'autres maladies qui ne sont par moins à redouter; tels sont le typhus continu ou la fièvre continue nerveuse, une maladie du foie et des autres viscères de l'abdomen, la jaunisse, l'hydropisie, enfin une consomption lente etc., facheux résultats de la foiblesse, qui mettent pour longtems et quelquefois pour toujours le malade hors d'état de servir et qui souvent se terminent par la mort.

§. 200. On ne doit, pendant l'accès des fièvres intermittentes, rien tenter pour leur guérison: le malade doit sur-tout éviter les erreurs de régime, particulièrement les alimens grossiers, et attendre tranquillement l'accès, sur-tout le période de la sueur, en se bornant à l'usage d'une infusion de *camomille, de menthe* ou d'une analogue, et y ajoutant quelques gouttes d'eau-de-vie, dans le cas d'une grande foiblesse.

§. 201. L'emploi des moyens incitans fortifians que l'on administre, pendant l'apyrexie, avec les précautions et d'après les principes exposés, contribuent essentiellement à l'extinction de la fièvre dans le plus court délai possible.

En se prolongeant les fièvres intermittentes deviennent non seulement plus opiniâtres et plus difficiles à guérir; mais la foiblesse s'accroit encore d'un accès à l'autre et elle menace bientôt d'une fin malheureuse. La méthode curative des

fièvres intermittentes autrefois admise se bornoit, pendant plusieurs semaines, à l'usage des résolutifs que l'on alternoit avec celui des vomitifs et des purgatifs répétés, et elle n'admettoit que très-tard et dans les cas de grande foiblesse ou d'un trouble considérable de la digestion, les incitans qu'elle choisissoit mal et employoit à contre-tems. Cette méthode funeste qui retenoit les malades pendant plusieurs mois dans les hôpitaux et qui étoit la source de beaucoup de maux, doit être entièrement proscrite aujourd'hui. Nous pouvons, et l'art nous le prescrit, lorsque les circonstances ne s'y opposent pas, chercher à arrêter la fièvre intermittente dès son invasion et aussitôt après les premiers accès, en donnant les moyens incitans propres à les suprimer. La pratique militaire permet rarement d'obtenir un succès aussi prompt.

§. 202. Les incitans diffusibles sont nos moyens les plus énergiques contre les

fièvres intermittentes et parmi eux c'est l'opium qui, convenablement administré, mérite le premier rang. Nous pouvons, avec son secours, guérir facilement toute fièvre intermittente récente et simple qui n'est pas accompagnée d'une trop grande foiblesse et qui est sans complication. Il en est ainsi de toutes celles qui se présentent sous la forme d'une asthénie simple, d'une affection purement nerveuse, d'un typhus, et dans lesquelles, les organes de la digestion jouissant d'ailleurs de leur énergie normale, le corps n'est pas dans un état de cachexie trop avancée. Lorsque ces conditions sont réunies, il est facile, sans recourir à d'autres préparations, de faire disparoître, au moyen de l'opium, les fièvres intermittentes, dès le troisième, septième ou neuvième accès(41). On le donne, dans le moment de l'intermission, seul ou combiné avec les autres incitans diffusibles: le malade après la terminaison de l'accès, et dans l'espace de

deux ou trois heures, en prendra un quart de grain ou un demi-grain, ensuite quelque-tems avant le nouveau paroxisme, il en prendra, toutes les demi-heures ou tous les quart-d'heure, une semblable ou même une plus petite dose. Ceci doit être réparti de manière que l'on administre deux grains d'opium au malade, dans l'intervalle de deux accès d'une fièvre-tierce, et depuis six jusqu'à dix grains, entre ceux d'une fièvre-quarte. On prescrira avec avantage, par exemple, les préparations que nous avons déja indiquées (§. 140-157.), ou bien on profitera des intervalles pour faire prendre les autres incitans, comme *l'eau-de-vie, le camphre, l'ether, l'essence de valeriane* etc., en se bornant à donner, deux ou trois heures seulement avant l'accès et à des intervalles rapprochés, de très-petites doses, par exemple, trois à six gouttes de *teinture thébaïque*. Par ce moyen, si l'accès n'est pas entièrement suspendu, il perd du moins

beaucoup de sa force et la fièvre est supprimée surement au deuxième ou troisième accès, à moins que le malade ne commette de nouvelles erreurs de régime.

§. 203. Très-souvent et sur-tout chez l'homme de guerre, la complication gastrique exige de la part du médecin une grande attention aux considérations que nous avons exposées plus haut (§. 165-194). Lorsque cet état est bien caractérisé, il s'oppose, dès le début de la maladie, à l'emploi des incitans. L'estomac qui, surchargé de matières hétérogènes, a perdu beaucoup de son énergie, par suite de l'altération de la sécrétion muqueuse, doit être préparé à leur effet et avoir recouvré ses facultés digestives. C'est dans cette vue que nous donnons, pendant quelques jours, des résolutifs (§. 88. 189.), sur-tout le sel ammoniac et les préparations antimoniales aidées de quelques substances aromatiques spiritueuses amères.... Nous suscitons par là une irritation éfficace dans les

viscères abdominaux et alors seulement nous recourons au vomitif. Cette méthode suffit souvent seule pour faire disparoître les fièvres intermittentes légères et qui ne sont pas trop anciennes: mais elle ne doit pas être continuée au de là de quelques jours, au bout desquels il faut lui substituer le régime incitant fortifiant (§. 158). Si, malgré l'emploi de ce traitement, les accès reviennent, il faut recourir sans délai à l'opium et aux autres incitans diffusibles, en se conformant aux préceptes donnés plus haut (§. 202.), ou bien administrer de suite les médicamens toniques amers et de préférence le kina, dans les circonstances que nous déterminerons ci-après: mais si l'on insiste trop sur un régime affoiblissant et l'usage des résolutifs et des évacuations, le trouble de la digestion parvient à un haut dégré, l'état gastrique et la foiblesse augmentent toujours, et on voit bientôt survenir les sui-

tes fâcheuses que l'on a attribuées à l'abus de la méthode délayante, évacuante.

L'enduit de la langue et les autres signes apparens de l'embarras gastrique ne sont pas plus ici que dans les autres formes de maladie, des obstacles à l'emploi convenable de la méthode incitante fortifiante; et celui qui voudroit attendre leur entière disparition, ne trouveroit pas l'occasion de placer les remèdes seuls propres à soulager et guérir le malade.

§. 204. Après *l'opium*, *le kina* est le fébrifuge le plus efficace que nous ayons à notre disposition, et il est sur-tout employé avec succès, pour supprimer les fièvres intermittentes qui ont duré longtems, et ont déjà produit un dégré notable de foiblesse chronique et le relâchement général qui en est l'effet. Nous donnons pendant l'apyrexie le *kina* réduit en

poudre très-fine, ou bien, lorsque le malade ne peut le supporter sous cette forme, en décoction, en y ajoutant une substance aromatique aqueuse ou spiritueuse. Son efficacité dépend en grande partie de son usage à une dose suffisante, laquelle doit être déterminée d'après l'état particulier de chaque malade. Il faut, en général, si on veut supprimer la fièvre, donner, dans l'intervalle de deux accès de fièvre-tierce ou quotidienne, au moins une demi-once ou une once de cette poudre et deux onces et au de là dans l'intermission d'une fièvre-quarte. Ordinairement on partage cette quantité en doses égales d'une demi-drachme ou d'une drachme, et on les fait prendre à une distance égale, d'heure en heure ou de deux en deux heures. Pour que les malades supportent bien le kina et pour qu'il agisse efficacement, il faut, dans les organes digestifs, un certain état de perfection que l'opium n'exige pas aussi rigoureusement. Le kina est en-

core peu convenable, lorsque l'excitabilité est exaltée à un haut dégré et dans le cas d'accidens nerveux prédominans auxquels l'opium et les autres incitans volatils sont très-bien adaptés.

§. 205. C'est un préjugé de croire que le kina soit le remède exclusif des fièvres intermittentes, (car il est des cas où il peut être remplacé par des substances indigènes et d'autres où il est nuisible). Il faut cependant convenir que très-souvent nous n'obtenons rien sans lui et qu'il est le seul, dans les cas simples, dont on puisse se promettre une guérison prompte et sûre. Il y a des épidémies de fièvres intermittentes qu'on ne peut dissiper sans le kina ou dont la cure, opérée par d'autres moyens, est toujours lente et imparfaite. Ce seroit une erreur alors de vouloir forcer sa guérison par d'autres remèdes.

Le kina se prescrit ordinairement seul ou bien mêlé à une substance aromatique,

au vin ou à l'eau de vie. Si, après avoir opposé à l'état gastrique le traitement que nous avons conseillé (§. 203.), on passe à l'usage du kina et que les organes digestifs aient besoin d'être excités pour recouvrer leur activité et leur sécrétion normale, nous recommandons, sur-tout pour les hôpitaux, l'usage d'une formule analogue à la suivante, prescrite cependant avec assez de prudence pour qu'il n'en résulte aucune évacuation débilitante.

℞. Pulv. Corticis peruv. ℥ß
— radic. Rhei
Salis ammonisaci depur.
Elaeo Sacchari faeniculi āā ʒj.
M. F. P.

D. S.

à prendre une cuillérée à thé, toutes les deux heures.

On se trouvera bien aussi de combiner le kina avec des substances aromatiques

amères (§. 85.) qui sont convenables dans tous les cas où la digestion est languissante et qui doivent toujours terminer la cure. S'il survient, pendant son usage, des accidens nerveux, des douleurs dans l'abdomen, ou une diarrhée: pour calmer ceux-là et parvenir à arrêter le dévoiement, on associera a l'écorce du Pérou l'opium ou d'autres incitans volatils. Alors même que les accès de fièvre ont cédé, nous devons encore continuer ce traitement pendant quelques jours et insister, en même tems, sur l'usage des substances amères et sur celui du régime incitant fortifiant, pour consolider la convalescence et pour prévenir les rechûtes si fréquentes et si faciles.

§. 206. Il n'y a pas d'autre manière de traiter les fièvres intermittentes pernicieuses (ataxiques) qui communément sont mortelles, dès les premiers accès (§. 197.) Tout l'art ici consiste à détourner avec certitude, le danger imminent

de l'accès qui doit suivre. Nous n'avons, pour atteindre ce but, aucun procédé plus efficace que l'emploi de l'opium à une dose suffisante, administré, comme nous l'avons dit (§. 202) (42), et uni à d'autres incitans internes et externes proportionnés au dégré de la foiblesse et prescrits comme dans les autres formes de typhus dont il a été question.

§. 207. On peut toujours, par l'application rationelle et judicieuse des diverses méthodes que nous avons décrites jusqu'ici, guérir promptement et avec certitude les fièvres intermittentes qui se présentent aux armées, à moins que des circonstances trop défavorables ne s'opposent au succès. Les autres méthodes proposées, ainsi que le grand nombre des fébrifuges que l'on a vantés, ne sont guères applicables à la pratique militaire. Les substances que l'on a présentées comme succédanées du kina, p. ex. les écorces de saule, de maronnier d'inde, de frêne etc., la racine

d'oeillet et les autres plantes astringentes aromatiques amères, ne possèdent que peu de vertu, et sont d'ailleurs avantageusement remplacées par celles que nous avons indiquées, comme devant composer une pharmacie de campagne. Bien moins encore doit-on administrer, dans les hôpitaux d'armée, quelques uns de ces remèdes dont les effets ne sont pas rigoureusement déterminés ou qui peuvent en avoir de funestes, tels que *l'arsenic* et la *bella donna*. Si les fièvres intermittentes deviennent opiniâtres, ce n'est pas parce que les méthodes que nous avons indiquées (201 - 206.) sont inefficaces ou par ce qu'on n'a pas eu recours à quelques soi-disant fébrifuges spécifiques; mais cela dépend de ce que le traitement n'a pas été convenablement administré ou de ce que, pendant son cours, le soldat a continuellement été exposé à l'action des puissances nuisibles. Dans de telles circonstances, le médecin ne doit pas espérer de succès, quelque soit le re-

mède auquel il a recours, fut-ce même l'arsenic ou la bella donna. En supposant que ces médicamens, par leur impression vive, supprimassent les accès d'une fièvre intermittente, ils ne peuvent détruire l'état maladif qui se reproduit bientôt dans une autre partie, sous la forme d'une maladie asthénique. Ainsi au lieu de recourir à des moyens spécifiques ou à des *recettes prônées*, il faut employer la méthode rationelle que nous avons prescrite, ou rechercher la cause du non succès dans des circonstances accessoires, que l'on combattra par les moyens appropriés.

Les fièvres intermittentes chroniques qui ont dégénéré en hydropisie, en une maladie du foie ou en quelques autres affections de cette nature, ne sont plus du ressort des hôpitaux d'armée. La perte des malades qui en sont attaqués y seroit presque assurée, et ils ne peuvent espérer leur rétablissement que dans un séjour plus convenable.

§. 208. Pour éviter d'avoir un aussi grand nombre de tels malades, il faut, après avoir guéri la fièvre dans le plus court délai, s'occuper à accélérer le retour à la santé que l'on favorisera en éloignant les causes de la fièvre, en évitant les erreurs de régime, les surcharges de l'estomac etc., par l'usage d'un régime incitant fortifiant et des médicamens toniques que nous avons recommandés (§. 85). Ces moyens sont aussi les seuls propres à consolider la santé.

CHAPITRE XXVIII.

DES INFLAMMATIONS EN GÉNÉRAL.

§. 209. L'histoire des inflammations externes appartient à la chirurgie et est étrangère au plan de cet ouvrage: quant-

aux inflammations internes, la plupart et les plus graves d'entre elles ne peuvent être regardées exclusivement comme des maladies d'armée Elles ne sont, chez le soldat, que des phénomènes accessoires des fièvres que nous avons décrites; elles suivent leur marche et reclament leur traitement, à quelques modifications près. Il nous suffira d'en donner ici une description courte et succincte.

§. 210. Il est extrêmement rare de rencontrer un dégré d'inflammation interne léger qui ne soit accompagné d'un peu de fièvre ou de malaise; et une telle inflammation seroit infailliblement méconnue dans le cas où elle se présenteroit.

L'inflammation est presque toujours jointe à une fièvre plus ou moins forte dont le caractère et la forme peuvent être très-différens, et nous concluons qu'il y a inflammation quand, outre les symptômes de la fièvre, il existe une douleur locale qui en désigne la violence par son

acuité et par la lésion plus ou moins grave des fonctions de l'organe affecté. Enfin la commémoration des causes que nous savons propres à enflammer telle ou telle partie de préférence et le caractère dominant de l'épidémie qui porte spécialement son impression sur certains organes, éclairent aussi sur la présence de l'inflammation. Il résulte de là que les inflammations fortes sont les seules qui puissent être facilement reconnues et que celles qui sont foibles au contraire ou qui se rencontrent chez des malades sans connoissance et incapables d'exprimer leurs sensations, sont souvent méconnues ou négligées. Il existe dans ce cas une inflammation plus ou moins lente (*inflammatio occulta*), qui se remarque sur-tout dans le haut dégré des fièvres putride et nerveuse et que les ouvertures de cadavres ont seules souvent fait découvrir. On a regardé, comme preuves de ces inflammations occultes, les altérations que présen-

tent les viscères dans leur couleur, leur consistance, l'épaisseur de leurs tuniques etc., quelquefois même la perversion des humeurs qui est née du typhus. Au reste, comme l'inflammation, soit évidente, soit latente, n'apporte aucune différence essentielle dans le traitement, il importe au fond très-peu de la reconnoitre (43).

§. 211. Parmi les divisions multipliées des inflammations, il en est peu qui s'appliquent utilement à la pratique: nous croyons devoir admettre celle qui distingue les inflammations en sthéniques et en asthéniques.

A. Les premières ne se dévelopent que dans les circonstances qui favorisent l'état sthénique et se manifestent avec une vraie synoque (*inflammationes verae, genuinae, sthenicae*) (XVIII); elles se présentent par conséquent rarement aux armées.

B. Les autres (*inflammationes asthénicae, spuriae*) (XIX) peuvent se joindre

à différens dégrés de foiblesse et affecter des formes variées ; elles accompagnent également les fièvres asthéniques les plus légères, le dégré le plus intense de la fièvre putride *(inflammationes putridae, malignae, gangrenosae* (xx), et les fièvres nerveuses *(inflammationes nervosae)* (xxi); donc on peut admettre que la plupart des inflammations qui surviennent à tous les sujets placés dans les circonstances où se trouve le soldat, sont concomitantes à un état de foiblesse et souvent sont le produit de cet état. Les inflammations peuvent encore se présenter avec les différentes affections gastriques que nous avons décrites ; de là les dénominations d'inflammations *gastriques, bilieuses, saburrales, muqueuses, vermineuses etc., (inflammationes gastricae, saburrales, biliosae, pituitosae, verminosae)*, sans que la maladie gastrique ait une part essen-

tielle à leur production ou qu'elle change leur caractère général. Enfin les inflammations prennent aussi, dans d'autres maladies auxquelles elles s'associent, un caractère distinct, par exemple, dans les catarrhes, le rhumatisme, la goutte, (*inflammationes catarrhales, rhumaticae, arthriticae* etc. (XXXVI.).

§. 212. Dans toutes les circonstances favorables au dévelopement des maladies d'armée, nous les voyons s'unir à des inflammations de différentes parties, sans pouvoir en déterminer précisément la cause. Dans quelques cas les puissances morbifiques ont agi directement sur l'organe enflammé, par exemple, la constitution atmosphérique très-froide ou mal saine, un air vicié qui porte son action immédiatement sur la gorge et le poumon et les enflamme. Il n'est pas rare de voir régner épidémiquement les inflam-

mations locales et celles-ci dépendent évidemment de causes générales.

§. 213. L'inflammation se termine par résolution, dans les cas heureux, c. à d. qu'elle se dissipe au 3.e 7.e ou 9.e jour, quelquefois aussi beaucoup plustard, sans qu'il subsiste le moindre changement dans la partie souffrante qui rentre parfaitement dans son état naturel. Elle peut aussi affecter plusieurs terminaisons désavantageuses, sur-tout dans les maladies du soldat, dont le caractère est en général asthénique. Souvent elle passe à la suppuration qui altère peu-à-peu ou rapidement le tissu des organes et donne lieu consécutivement à une fièvre de consomption et aux diverses sortes de phthisie: elle occasionne diverses désorganisations, des exsudations, des épanchemens d'un liquide séreux et limphatique dans les cavités et le tissu cellulaire. Enfin l'inflammation peut se terminer par la gangrène qui, lorsqu'elle atteint les organes

intérieurs, conduit inévitablement à la mort. Si l'inflammation dégénère en d'autres affections locales, celles-ci donnent naissance à diverses maladies chroniques, à une foule d'altérations des viscères, à la consomption, à la phthisie et à l'hydropisie qui ne doivent pas être traitées dans les hôpitaux ambulans.

§. 214. Tous nos efforts doivent tendre à obtenir le plûtot possible la résolution de toute inflammation coïncidente à une fièvre, autant pour diminuer le danger de la maladie générale, que pour prévenir les suites fâcheuses dont nous avons parlé. Le moyen de parvenir à ce but consiste dans l'application rationelle du traitement approprié à la maladie fébrile, d'après son espèce et son caractère. On opposera conséquemment aux inflammations sthéniques, le traitement débilitant de la synoque; aux inflammations asthéniques, celui du typhus. Ainsi leur complicatiou avec les fièvres n'apporte aucun changement

essentiel au traitement de celles-ci; elle peut tout au plus déterminer à choisir, entre les remèdes incitans ou débilitans, ceux propres à porter leur action particulière sur l'organe enflammé. Ainsi on fera des saignées, dans le cas d'inflammation sthénique, et dans les inflammations asthéniques, on appliquera des cataplasmes irritans et des fomentations le plus près possible de la partie malade, en ayant égard à la fièvre putride, nerveuse, catarrhale, gastrique, etc. Nous devons, dans tous les cas, avoir présente à l'esprit cette importante vérité, que toutes les inflammations qu'on observe aux armées sont toujours jointes à un certain dégré de foiblesse et qu'elles ont une disposition très-prononcée à prendre le caractère putride ou nerveux et à marcher vers une terminaison malheureuse (§ 213). On avoit déjà depuis longtems fait cette observation, relativement aux maladies externes: on savoit que les plus simples,

qui partout ailleurs sont très-faciles à résoudre, tendent souvent, dans les hôpitaux, à une suppuration de mauvaise nature ou à se terminer par la gangrène: les inflammations internes ne sont pas une exception à cette règle générale. Il n'est donc pas besoin de nouvelles preuves pour convaincre de l'insuffisance de la méthode débilitante presqu'uniquement employée jusqu'ici, et de la nécessité de la restreindre (§. 49. 62.).

§. 215. Elle doit être employée avec une extrême réserve, même dans les cas purement inflammatoires; car une débilitation trop considérable peut donner lieu, non seulement aux suites pernicieuses indiquées (§. 121. 128.), mais encore à une terminaison par suppuration ou même à la gangrène.

Dans toutes les inflammations asthéniques, outre la méthode incitante convenable, *l'opium* associé *au mercure* est le moyen le plus propre, administré à des

doses suffisantes, à provoquer promptement la résolution.

℞. Opii thebaici Gr. ß
Mercurii dulcis Gr. j
Sacchari albi ℈ ß
M. F. Pulv.
Tal. Doses N. viij.
D. S.
à prendre, une poudre, toutes les heures.

On peut y ajouter, suivant les circonstances, *le camphre, le musc* et d'autres incitans diffusibles. Il est convenable aussi d'appliquer, sur la partie enflammée ou dans le lieu le plus voisin, les irritans cutanés et sur-tout d'y joindre les frictions avec l'onguent mercuriel:

℞. Olei olivarum ℥vj
— destil. menth. crispae ʒj
Spirit. sal. ammon. caust.
unguenti neapolit. ãa ℥ß
Camphor. ʒß
M. F. Lin.
D.

et d'entretenir une inflammation à la peau, au moyen de vésicatoires ou de sinapismes.

Dès que l'inflammation se développe, elle fait souvent disparoitre celle qui existoit à l'intérieur. On a déjà parlé précédemment de l'emploi des saignées locales, dans les inflammations asthéniques (VI.).

CHAPITRE XXIX.

PNEUMONIE.

§. 216. La pneumonie est une inflammation de l'organe respiratoire avec fièvre. Cette inflammation peut occuper tout ou partie des poumons et de la plèvre. Nous comprenons, sous le nom générique de pneumonie, la pleurésie et la péripneumonie qui se distinguent par la douleur, pongitive dans la première et gravative dans la seconde; celle-ci à son siège dans les poumons, l'autre dans la

plèvre; mais cette différence est de peu d'importance dans la pratique (44).

§. 217. Les symptômes qui caractérisent l'inflammation des organes de la respiration consistent dans un sentiment de douleur à la poitrine, dont le dégré et le siège varient à l'infini. Cette douleur est, au rapport des malades, pongitive, extrêmement aigüe, quelquefois brûlante, gravative ou semblable à celle que produiroit le serrement de la poitrine par une puissance extérieure: d'autrefois elle n'est qu'un sentiment de gêne et de plénitude ou d'oppression. Il y a une toux fréquente, continue, ou par quintes, qui augmente beaucoup l'intensité de la douleur, surtout quand celle-ci est pongitive. Cette toux, communément sèche dans les premiers jours, est bientôt suivie d'une expectoration ordinairement aqueuse, muqueuse ou tenace et rejettée seulement en petite quantité et avec peine. Le malade expectore quelquefois du sang pur,

quelquefois une matière jaune, épaisse, puriforme, mêlée de stries de sang, ou enfin, lorsque la fièvre concomitante est putride, une matière brune, noire et fétide (45). La respiration est difficile, courte et interrompue; l'inspiration, sur-tout lorsqu'elle est profonde, augmente les douleurs, l'anxiété et l'oppression: l'embarras de la respiration s'accroit jusqu'au point de menacer le malade d'étouffement, ce qui arrive quelquefois effectivement, dans le plus haut dégré de la maladie. Ordinairement les malades ne peuvent se coucher sur l'un ou sur l'autre côté, ni même sur le dos et ne peuvent respirer qu'assis; l'air expiré est brûlant. Les obstacles à la circulation dans le poumon occasionnent de fortes congestions vers la tête. Dans le cas d'une inflammation intense avec une douleur pongitive, le pouls est plein, fort, dur et spasmodique; si la douleur est obtuse, gravative, il est plus petit, plus mou, inégal, quelquefois même tremblant

et intermittent (46). Il se joint à ces symptômes d'affections locales une fièvre sthénique, asthénique, putride ou nerveuse, un état gastrique etc.; de là les différentes formes sous lesquelles la pneumonie peut se manifester.

§. 218. Elle est très-facile à reconnoitre, lorsqu'elle est bien caractérisée; mais il y a des dégrés d'inflammation peu marqués et qui n'incommodent point assez le malade pour qu'on puisse en inférer qu'il y ait inflammation vraie, et qui cependant, passant à la suppuration, au moment où on s'y attend le moins, dégénèrent en phthisie pulmonaire. Ces pneumonies peu prononcées atteignent fréquemment les soldats d'une constitution débile, avec disposition à la phthisie, après des marches pénibles (47), et après avoir porté de pesans fardeaux ou des vêtemens qui gènent le cou et la poitrine, ou enfin à la suite d'excès de libertinage. Après avoir éprouvé pendant un certain tems l'action

de ces causes, le soldat devient valétudinaire, il respire difficilement, il a une toux fréquente, bientôt suivie d'une expectoration ordinairement mêlée de sang; il ressent dans la poitrine des douleurs sourdes et vagues etc.. C'est ainsi que se développe peu-à-peu la phthisie pulmonaire dont l'origine est due à l'inflammation occulte des poumons.

§. 219. Nonobstant les divisions de la pneumonie, qui se fondent sur le caractère sthénique ou asthénique de la maladie, sur sa complication avec l'état gastrique ou avec une autre affection de peu d'importance, nous observons aux armées cette maladie sous les formes suivantes.

A. Pneumonie avec fièvre putride *(pneumonia putrida)*, caractérisée par les symptômes de cette espèce de typhus (§. 135.), joints aux symptômes thoraciques décrits, auxquels s'ajoute l'expectoration d'une matière sanguino-

lente, brune ou noire ou de mauvaise odeur.

B. L'une des espèces les plus dangereuses et qu'il n'est que trop commun de rencontrer aux armées, est la pneumonie avec fièvre nerveuse, *(pneumonia nervosa)*. Les symptômes de cette fièvre s'accompagnent de ceux prédominans de l'affection de la gorge et de la poitrine: il y a exaltation de la sensibilité et de l'irritabilité de ces parties; toux fréquente, convulsive et sans expectoration et autres accidens nerveux. L'affection locale au contraire peut quelquefois être masquée par un haut dégré de fièvre nerveuse.

C. Chez les personnes d'une constitution molle et sanguine, la pneumonie affecte ordinairement une marche particulière. La maladie se montre dès le principe avec le caractère sthénique, mais au bout de peu de tems le tissu lâche et spongieux des poumons s'en-

gorge, ces organes éprouvent un haut dégré de foiblesse qui confine à la paralysie et se termine quelquefois par cette maladie; ils sont alors gorgés de sang, les vaisseaux ne peuvent plus s'opposer à la congestion qui est un obstacle à la circulation pulmonaire et au retour du sang des parties supérieures. Il y a une grande anxiété, respiration courte et très-pénible, douleur gravative, en même tems pongitive et souvent très-intense. La toux est modérée, l'irritabilité émoussée, la face injectée, rouge et gonflée etc.. C'est cette maladie qu'on a décrite sous le nom de péripneumonie ou de pleuro-péripneumonie.

D. La maladie désignée sous le nom de péripneumonie fausse (*peripneumonia notha*) est caractérisée par l'état muqueux, ou une fièvre muqueuse combinée avec inflammation (§. 183.). Elle attaque de préférence les hommes d'un tempérament phlegmatique qui ont la

fibre molle et spongieuse, dont les poumons sont habitués à une sécrétion muqueuse abondante, ordinairement après une toux catarrhale. La fièvre est très-modérée, quelquefois à peine remarquable, et l'inflammation légère des poumons n'est accompagnée que de peu ou même d'aucune douleur; le malade éprouve au contraire un sentiment obtus de compression ou serrement de la poitrine, la respiration est très-difficile, inégale avec anxiété; les efforts de la toux donnent lieu à l'évacuation d'une grande quantité de matière muqueuse, et quelquefois à celle d'un sang pur. Dans quelques cas, les forces sont insuffisantes pour procurer l'expectoration; on reconnoit alors la présence de la congestion muqueuse abondante qui se fait dans la poitrine à la difficulté de la respiration et au râlement.

E. Enfin l'on y observe la pneumonie latente dont il a été question (§. 218.).

§. 220. Toutes les causes des fièvres peuvent aussi donner lieu à la pneumonie. Outre celles rapportées (§. 218.), nous voyons souvent ces maladies survenir en campagne, sur-tout après les changemens brusques de la température et de la constitution atmosphérique auxquels le soldat est exposé, en hiver et au printems : c'est pourquoi, dans ces deux saisons, les maladies du soldat se présentent le plus fréquemment sous la forme de pneumonie.

§. 221. La résolution est la seule terminaison avantageuse de la pneumonie. Les accidens disparoissent au 3.e 7.e ou 9.e jour, sans qu'il s'en manifeste de nouveaux. Du reste les symptômes du retour à la santé dépendent du caractère de la fièvre concomitante. On fonde un grand espoir sur l'expectoration dite critique (*sputa critica*). Aussi longtems que la toux est sèche, l'expectoration rare et difficile, la pneumonie est dans son état de crudité (*stadium cruditatis*). S'il survient

au 3.e ou 7.e jour une expectoration facile et plus abondante d'une matière jaunâtre, épaisse, puriforme et mêlée de stries de sang (*sputa cocta critica*), on la regarde comme le produit de la coction, comme la crise qui doit terminer chaque pneumonie. Dans le cas où cette expectoration se manifeste (et elle est la suite de toute pneumonie un peu grave), il faut la considérer comme un produit de la maladie, comme une suite de la sécrétion abnormale dont la couleur, la consistance etc. varient en raison des changemens qu'éprouvent, dans leurs propriétés vitales, les membranes muqueuses, pour passer de l'état inflammatoire à l'état naturel. De même que, dans les fièvres bilieuses, la bile est le résultat de la maladie du foie (§. 176.), de même aussi, dans la pneumonie, les crachats sont le produit de l'affection des poumons: c'est pour cela que leur évacuation, qui dépend absolument du traitement con-

venable de la pneumonie ne peut pas plus guérir la maladie, que la sortie de la bile ne remédie à celle du foie. La terminaison par suppuration donne lieu à diverses maladies qui proviennent de désorganisations, d'adhérences contre nature, d'épanchemens de sérosité dans la cavité de la poitrine etc., et qui se manifestent le plus communément sous la forme de phthisie ou d'hydrothorax. Nous avons à craindre ces suites fâcheuses qui ne sont pas, à proprement parler, comptées au nombre des maladies d'armées, toutes les fois qu'une pneumonie survient sous des influences extrêmement désavantageuses, qu'elle a atteint un haut dégré, qu'elle a été mal-traitée et qu'après le 9.e jour il reste encore de l'embarras et des douleurs à la poitrine, une respiration difficile, une toux opiniâtre, etc.. La gangrène, qui survient quelquefois, rend les

pneumonies mortelles; d'autrefois le malade périt par le typhus concomitant.

§. 222. La guérison de la pneumonie, dont le caractère sthénique est bien prononcé, s'obtiendra par l'emploi du traitement que nous avons proposé pour la synoque (XVIII). On appliquera, après la saignée du bras, immédiatement sur l'endroit douloureux de la poitrine, des sangsues ou des ventouses scarifiées, et on y fera des fomentations avec de l'eau modérément froide (48).

§. 223. La pneumonie avec fièvre putride doit être traitée comme cette dernière maladie (XX): il suffit, pour remédier à l'affection locale, de faire sur la poitrine des fomentations irritantes.

§. 224. On appliquera à la pneumonie compliquée avec la fièvre nerveuse le traitement indiqué contre cette fièvre (XXI), (49). La pneumonie asthénique légère cède quelquefois à l'usage d'un thé pectoral, d'une infusion de *fleurs de su-*

reau, *de camomille*, *de melisse*, *de menthe poivrée*, *de fenouil*, *d'anis etc.* associée à la racine de guimauve ou à d'autres substances mucilagineuses; on y ajoute l'alkool, dans le cas d'une foiblesse plus prononcée : les *antimoniaux* ou la *poudre de Dower* suffisent quelquefois seuls pour procurer la guérison. Quand l'état nerveux est intense, il faut recourir à l'emploi de la *valériane*, *de l'angélique*, *de l'arnica*, *du sénéga*, *du camphre*, *de l'ether*, *du musc*, et préférablement encore au mélange si efficace *du mercure* avec *l'opium* (§. 215.), que l'on ne peut donner assez tôt, dans les toux violentes et convulsives et dans le cas de point de côté aigu. On doit faire sur la poitrine des fomentations aromatiques, ou des frictions avec des onguents irritans volatils, et appliquer immédiatement sur le lieu de la douleur un sinapisme ou même un vésicatoire qu'on renouvellera au bout de peu de tems, pour entretenir

constamment une suppuration modérée de la peau.

§. 225. Dans les cas ou le poumon, gorgé de sang, est dans cet état d'oppression et de semi-paralysie que nous avons décrit (§. 219.), il faut, malgré l'état asthénique, chercher à rétablir la liberté de la circulation entravée, et à débarasser l'organe pulmonaire de la congestion qui s'y forme. On peut y parvenir par des saignées du bras faites à propos et prescrites avec prudence, et par l'application de sangsues ou de scarifications sur la poitrine (§. 60.). Nous devons en même tems, et c'est l'objet essentiel du traitement, administrer les médicamens incitans fortifians, pour ranimer les forces vitales et l'activité des vaisseaux du poumon et de tout l'organisme.

§. 226. Le traitement de la fausse pneumonie jointe à un état muqueux (§. 219), est à peu près celui de la fièvre muqueuse. Il convient, en outre, d'appliquer sur la

poitrine des irritans, comme dans toutes les autres affections nerveuses asthéniques, et d'entretenir l'expectoration, au moyen des incitans convenables (§. 228).

§. 227. Dans le cas de pneumonie lente et occulte, la première chose à faire est de soustraire le malade à l'action des causes prédisposantes; sans cela cette maladie amène tôt ou tard la phthisie; cette funeste dégénérescence provient de la difficulté de remplir cette indication à l'égard du soldat. Le médecin ne peut, dans ce cas, que prescrire de porter sur la peau des gilets de flanelle, d'y appliquer l'emplâtre de *poix* si efficace dans tous les cas de cette nature, ordonner *l'opium* comme calmant, et un régime incitant fortifiant.

§. 228. On favorise l'expectoration dans la pneumonie (§. 221.), en appliquant à chaque espèce le traitement convenable; alors l'évacuation successive des matières exsudées et amassées dans les poumons

est une suite nécessaire du retour à la santé. Pour entretenir cette expectoration salutaire, dans le cas d'une grande foiblesse, on prescrit un thé pectoral incitant (§. 224.); *l'arnica, le sénéga, la scille, les antimoniaux, l'ammoniaque, le muriate ammoniacal, la gomme ammoniaque* et d'autres remèdes semblables qui agissent particulièrement sur les organes respiratoires; on en continue l'usage pendant quelques tems, en évitant cependant d'exciter une expectoration excessive. S'il se forme, comme il arrive dans la *fausse péripneumonie*, (§. 226.), un tel amas de mucosités dans la poitrine, qu'il menace d'étouffer le malade incapable d'expectorer, l'on peut recourir avec avantage au vomitif; mais on choisira de préférence un mélange *d'oximel* scillitique et de *vin d'antimoine* et on en réglera les doses de manière à ne point provoquer des secousses trop violentes.

§. 229. La convalescence, après la pneu-

monie, ne peut être mieux secondée que par un régime analeptique et par des remèdes légèrement incitans et toniques; le malade doit en outre beaucoup se ménager, éviter l'influence de toutes les causes qui pourroient amener une rechute; dans le cas d'une toux consécutive, faire usage du *lichen d'islande*, et s'il subsiste d'autres symptômes qui annoncent une affection chronique du poumon, ou une phthisie commençante, le malade doit être envoyé aux hôpitaux sédentaires ou bien être définitivement réformé, comme incapable de continuer le service militaire.

CHAPITRE XXX.

ANGINE.

§. 239. L'inflammation des diverses parties de la gorge qui servent à la déglutition, à la respiration et à la formation de la voix et de la parole, constitue ce que nous appelons *angine* (*angina, cinanche*). On lui a donné diverses dénominations selon le siège qu'elle occupe ; mais elles n'influent point essentiellement sur le traitement. L'angine peut s'allier, chez le soldat, à toutes les espèces de fièvres que nous avons décrites, sur-tout si la saison et la constitution épidémique favorisent le développement des affections catarrhales. Sa présence est facile à reconnoitre; la bouche étant ouverte, on apperçoit

sans peine les parties enflammées; tantôt c'est la déglutition, tantôt la respiration qui est plus gênée, selon que l'inflammation affecte le *pharinx* ou le *larinx*. Le danger est toujours en raison directe du dégré d'inflammation: quelquefois la déglutition est absolument impossible, et la respiration ne s'exécute qu'avec infiniment de peine; alors le malade est menacé d'étouffement: parfois aussi il n'éprouve que des symptômes très-légers et fort peu importans.

§. 231. Aux armées, l'angine se montre ordinairement sous les formes suivantes:

A. *Angine inflammatoire* accompagnée de fièvre synoque.

B. *Angine séreuse, muqueuse* (*fausse esquinancie*), (*angina serosa, mucosa, catarrhalis, lymphatica, spuria*). La partie affectée est d'un rouge pâle, la douleur est sourde, peu vive, elle ne se fait sentir qu'en avalant; la luette, les amygdales les parties en-

vironnantes se gonflent prodigieusement et fournissent une sécrétion séreuse-muqueuse abondante que les malades rejettent par la bouche : d'autres symptômes d'affection catarrhale se joignent à ceux-ci, la fièvre qui les accompagne est quelquefois à peine sensible, ou bien elle prend le caractère du typhus nerveux le plus intense (XXXIV). Dans le plus haut dégré de l'inflammation, les parties affectées deviennent plus rouges, plus douloureuses, et les sécrétions sont moindres.

c. *Angine maligne, gangréneuse (angina maligna, putrida, gangrenosa)*, elle est ordinairement accompagnée du typhus putride; dans ces cas, l'inflammation fait des progrès rapides, les parties affectées sont d'un rouge foncé et se recouvrent de taches livides qui sont les précurseurs de la gangrène; celle-ci ne tarde pas à se manifester par l'odeur cadavéreuse qu'exhale la

bouche, et par les escarres profondes et fuligineuses qui détruisent, en peu de tems, toutes les parties internes de la gorge. Cette espèce d'angine donne la mort dès les premiers jours, si l'on ne trouve moyen d'arrêter les progrès de la gangrène.

§. 232. L'angine se résout facilement par l'application des remèdes appropriés, si l'inflammation est légère. Elle se termine quelquefois par l'abcédation, et cette terminaison est favorable, si la suppuration s'établit dans le voile du palais, dans la luette, ou les amygdales; mais si elle attaque le *pharinx* ou le *larinx*, et que la maladie ait par elle même un caractère malin, elle donne souvent lieu à des affections chroniques et à la consomption. La *phthisie trachéale* peut être la suite de semblables inflammations. La tuméfaction des parties enflammées menace quelquefois le malade d'étouffement; d'autres fois le danger provient de la gangrène ou du ty-

phus concomitant. En général la complication de l'angine avec les maladies d'armée est toujours pernicieuse, sur-tout si la constitution régnante favorise la diathèse gangréneuse.

§. 233. *L'angine inflammatoire* (§ 231. A.) doit être traitée comme la synoque, il sera très utile, en outre, d'appliquer extérieurement sur le cou des sang-sues ou des ventouses scarifiées, de scarifier les amygdales et la luette, et de prescrire des gargarismes mucilagineux avec *l'oximel* ou le *vinaigre* etc.

§. 234. *L'angine muqueuse* (§. 231. B.), qui d'ordinaire est accompagnée d'une fièvre de l'ordre asthénique, doit se traiter, selon le dégré d'intensité de la fièvre, d'après les mêmes principes que la pneumonie asthénique (§. 224.): *l'opium* avec le *mercure* est encore ici le moyen le plus salutaire; on emploie extérieurement, sur les tégumens du cou, les fomentations irritantes, les embrocations avec le *liniment*

volatil ou une *huile éthérée, le camphre et le mercure ;* on applique les synapismes et même les vésicatoires. Pour gargarisme l'on prescrit l'infusion de plantes aromatiques astringentes avec addition d'un peu *d'alkool*, *d'alun*, et dans les cas d'une disposition à la putridité, *d'acide muriatique ou sulfurique ;* ces mêmes remèdes peuvent être administrés en injection, si le malade n'a pas la force de se gargariser. Il est possible d'arrêter, dès son invasion les progrès d'une angine naissante, par l'usage d'un gargarisme astringent aluminé. Si la présence d'une tumeur ou la formation d'un abcès menacent le malade d'étouffement, il faut faire, dans le premier cas, des scarifications sur la tumeur, dans le dernier, l'ouverture de l'abcès par le moyen d'un bistouri approprié.

§. 235. Le traitement de *l'angine gangréneuse* (§. 231. c.), est le même que celui de la fièvre putride : il faut en outre cher-

cher, dès le principe, à calmer l'inflammation locale par l'usage de *l'opium* combiné avec le *mercure:* on applique extérieurement autour du cou des fomentations aromatiques camphrées et alkoolisées, on emploie les gargarismes et les injections. Si néanmoins la gangrène fait des progrès, il ne reste plus rien à faire, indépendamment du traitement approprié au typhus putride, que de bassiner les parties gangrénées avec de fortes décoctions de *kina* animées *d'éther, de camphre, d'essence de pimprenelle, de teinture de mirrhe, d'alun, d'acide sulfurique ou muriatique* etc.. Sous des conditions favorables la gangrène cède à l'usage de ces remèdes.

§. 236. La *Bronchotomie ou laryngotomie* est une opération à laquelle on peut recourir dans des cas rares où la respiration parait interceptée par l'intensité de l'inflammation.

CHAPITRE XXXI.

HEPATITE.

§. 237. *L'hépatite* se reconnoit à une douleur fixe dans la région du foie, accompagnée des symptômes qui constituent l'état gastrique bilieux (§. 173.). En raison de l'étendue de l'organe affecté, la douleur peut occuper des régions différentes; c'est tantôt la surface antérieure ou postérieure, tantôt la profondeur du foie qui est le siège du mal, tantôt la partie supérieure vers le diaphragme, tantôt la partie inférieure: quelquefois la douleur est vive, aigüe, et, comme dans la pneumonie, elle affecte la respiration; d'autres fois elle est obtuse, gravative, profonde, et ne devient très-sensible que dans certains

mouvemens du corps, dans les grandes inspirations, par la pression extérieure etc.

La région qu'occupe l'inflammation est tendue, tuméfiée et chaude, la douleur s'étend jusqu'à la cuisse droite, ou à l'épaule et au bras du même côté, le pouls n'est pas le même aux deux bras, la joue droite est rouge, des symptômes bilieux et une fièvre plus ou moins intense se joignent à tous ces phénomènes. La fièvre concomitante peut affecter les différentes formes dont nous avons traité; on doit donc adapter à l'hépatite tout ce que nous avons dit des diverses combinaisons des fièvres avec inflammations locales, et notamment de celles de la fièvre bilieuse.

§. 238. L'hépatite est une maladie très-fréquente aux armées, mais elle est souvent méconnue, confondue avec la fièvre bilieuse ou masquée par les symptômes plus apparens de quelque fièvre putride ou nerveuse: elle complique souvent les maladies automnales, qui sont si fré-

quentes dans les pays chauds et dans les régions basses et humides, après les grandes chaleurs de l'été. L'hépatite est en général le produit des mêmes causes qui engendrent toutes les maladies d'armée, surtout les fièvres bilieuses; ellé a donc presque toujours le caractère asthénique.

§. 239. La résolution de l'hépatite, indépendamment de la cessation progressive des symptômes qui la caractérisoient, est souvent accompagnée d'hémorrhagies nasales, d'écoulement, de flux hémorrhoïdal, d'ictère etc.. Si elle se termine par suppuration, elle entraine la désorganisation du foie et donne naissance à des affections chroniques graves, à la jaunisse, l'hydropisie, la consomption etc.. La terminaison par la gangrène donne toujours la mort; celle-ci est quelquefois aussi occasionnée par la fièvre concomitante.

§. 240. Le traitement de l'hépatite repose sur les principes généraux que nous avons établis à l'égard des inflammations

locales avec fièvre. L'essentiel consiste dans le traitement rationel de la fièvre concomitante ; si celle-ci est de l'ordre sthénique, il faut pratiquer la saignée générale, employer la méthode débilitante et appliquer en outre des sang-sues sur la région du foie et à l'anus. Cette dernière pratique convient même dans les cas où la fièvre concomitante seroit asthénique, si l'on reconnoit une pléthore abdominale et que le malade soit sujet aux hémorrhoïdes, ou que celles-ci aient été supprimées après avoir déjà paru. On combat d'ailleurs la fièvre asthénique par les remèdes incitans que nous avons souvent indiqués. C'est sur-tout dans l'hépatite que le *mercure* et *l'opium* se sont montré très-efficaces ; il faut donc de bonne heure recourir à des doses suffisantes de ces remèdes, faire en même tems des frictions mercurielles sur la région du foie, appliquer sur l'abdomen des fomentations aromatiques, des sinapismes, des vésicatoires et donner des lavemens stimulans.

CHAPITRE XXXII.e

ENTÉRITE.

§. 241. Le soldat est souvent sujet à l'inflammation des intestins et des parties avoisinantes. Les principales causes en sont le refroidissement, l'humidité longtems prolongée des pieds et des jambes, l'impossibilité de pouvoir changer les vêtemens trempés d'eau, les erreurs grossières de régime; elle peut s'associer à différentes formes de fièvres asthéniques : elle est quelquefois occasionnée par une hernie étranglée ou d'autres lésions qui n'appartiennent point à notre sujet.

§. 242. L'entérite se reconnoit, quand l'inflammation a pris un certain caractère, à une douleur brûlante répandue sur-tout

l'abdomen, à une colique intense permanente qui augmente par le toucher et à chaque mouvement du corps: le bas ventre est dur, tantôt spasmodiquement retiré vers la colonne vertébrale, tantôt balonné; à cet état douloureux se joint, selon les causes accessoires, bientôt une constipation opiniâtre, bientôt un dévoiement pénible, qui donne issue à des matières sereuses, muqueuses, sanguinolentes, fétides: de fréquens vomissemens surviennent quelquefois; et qnand la constipation devient plus rebelle, il n'est pas rare de voir combler cette scène de douleur par le vomissement de matières fécales (*ileus, miserere*): cet accident n'arrive cependant que dans le cas où le canal intestinal est gravement coaffecté: tout l'organisme est ordinairement frappé d'un état de spasme et de foiblesse, le malade est pâle et défiguré, les extrémités sont froides, le pouls petit et dur, ou bien aussi mou, fréquent, variable, intermit-

tent : la respiration est courte et suspirieuse; la toux et les inspirations longues augmentent la douleur de l'abdomen; enfin le hoquet se réunit à tous ces symptômes. Aux moindres traces d'une affection des intestins, le médecin doit explorer l'abdomen avec attention, afin de reconnoitre à tems la présence d'une inflammation latente, de s'assurer si elle n'est point occasionnée par quelqu'hernie étranglée, et de recourir de bonne heure aux moyens curatifs appropriés.

§. 243. L'entérite est toujours une maladie dangereuse, qui ne peut être produite que par des causes importantes; elle est ordinairement unie à un haut dégré de typhus : il faut de bonne heure recourir à des moyens promptement efficaces, si l'on ne veut pas attendre que la suppuration, la transsudation ou la désorganisation qui la terminent assez souvent, ne donnent lieu à des affections chroniques graves du bas ventre. Enfin nulle inflammation ne

finit aussi souvent par la gangrène que l'entérite.

§. 244. Les remèdes propres à sa résolution sont ceux qui combattent le plus surement l'affection générale; tous les incitans diffusibles qui peuvent guérir celle-ci, sur-tout *l'opium* et *le mercure*, conviennent aussi à l'entérite. Le traitement extérieur est le même que pour l'hépatite (§. 240.); les sangsues sont d'une utilité marquée, sur-tout s'il y a disposition hémorrhoïdale, il en est de même des vésicatoires que nous plaçons tantôt sur l'abdomen, tantôt à la partie interne des cuisses. Il ne faut pas négliger pendant ce tems les fomentations et les embrocations irritantes, ni les frictions mercurielles.

§. 245. Si l'entérite est accompagnée d'une diarrhée dysentérique, ce qui arrive souvent quand l'inflammation frappe les gros intestins, il faut lui appliquer le traitement de la dysenterie (XXXIX): si au contraire il y a constipation, et que celle-

ci soit une des causes de l'entérite, le traitement doit varier à l'infini, selon les circonstances concomitantes ; il faut quelquefois même recourir à des moyens chirurgicaux. Si le canal intestinal est libre, c'est-à-dire s'il n'y a ni rétrécissement organique, ni obstruction, s'il n'y a point d'hernie étranglée, si la constipation n'est que l'effet d'un corps dur, étranger, ou de l'induration d'un amas de matières fécales, et que les intestins soient dans un état d'inertie ou resserrés spasmodiquement autour de l'obstacle, il faut chercher à procurer la sortie de celui-ci par des remèdes qui lubréfient le passage, en même tems qu'ils stimulent l'action péristaltique des intestins. Il est vrai qu'un haut dégré d'inflammation contredit ce mode de traitement, en tant qu'il exige des purgatifs qui portent toujours une irritation immédiate sur les intestins. Les purgatifs sont toujours dangereux dans toute inflammation intense; il faut donc les administrer

avant que celle-ci ne puisse s'aggraver à ce point: les moyens lubréfians qui seuls peuvent quelquefois vaincre la constipation sont les boissons aqueuses, mucilagineuses, le lait, les huiles fraîchement exprimées, surtout de *lin*, *d'amandes* et de *palma christi* (*ol. ricini*), nous donnons ces substances en grande quantité, combinées avec des remèdes légèrement incitans et purgatifs, tels que *le sulfate de magnésie*, *la manne*, *les tamarins etc.*. Quelquefois l'opium allié au mercure doux, à grandes doses, remplit le but promptement et surement. En outre de ce traitement interne, nous donnons, selon le dégré de sensibilité supposé des intestins, des lavemens avec *l'oximel*, *le vinaigre*, *l'huile*, *le savon*, *le tabac*, *l'asa foetida* malaxé avec le jaune d'oeuf, et autres semblables, et nous appliquons sur l'abdomen les fomentations et les embrocations irritantes dont nous avons parlé. Le traitement que nous venons de

conseiller aura son effet, si l'inflammation n'est pas déjà près de sa terminaison gangréneuse, et s'il n'y a point de difformité organique qui empèche les sécrétions alvines : dans ce dernier cas, il faut recourir à l'assistance de la chirurgie.

CHAPITRE XXXIII.

INFLAMMATION DES REINS ET DES PARTIES VOISINES.

§. 246. La *néphrite* n'est, à proprement parler, point une maladie d'armée : cependant elle nait souvent de l'action de plusieurs causes qui environnent particulièrement le soldat : par exemple à la suite de marches forcées, quand on a porté sur le dos des charges considérables, par l'équitation, par des efforts faits en soulevant

des masses lourdes, en sautant un fossé, ou par d'autres causes semblables qui peuvent se rencontrer en campagne. Cette inflammation n'affecte pas exclusivement les reins, elle s'étend quelquefois sur les uretères ou sur les muscles lombaires *(psoitis)*.

§. 247. Les symptômes par lesquels elle se manifeste sont, une douleur plus ou moins intense dans la région lombaire, sensible au toucher et qui augmente par la flexion et l'extension des cuisses; si les muscles *psoas* et les parties voisines sont compris dans l'inflammation, les douleurs deviennent insupportables, la station est impossible, les malades ne peuvent être couchés que sur le dos; l'urine subit des changemens notables dans sa sécrétion et dans son excrétion; ou bien elle est entièrement supprimée, ou il n'en paroit qu'une petite quantité qui est épaisse, trouble, teinte de sang. Quelle que soit la nature de la fièvre concomitante, l'affection locale est toujours facile à reconnoitre.

§. 248. La néphrite est dangereuse par les suites fâcheuses qu'elle peut entrainer. A la vérité cette inflamation se résout quelquefois sous l'empire d'un traitement approprié; mais il n'arrive que trop souvent qu'elle se termine par la suppuration ou une désorganisation totale suivie d'affections locales chroniques, pour lesquelles les secours de l'art sont impuissans. Un cas remarquable pour la chirurgie, c'est la suppuration des muscles *psoas* qui, en raison de la grande quantité de graisse et de tissu cellulaire qui les avoisinent, prend ordinairement un mauvais caractère. Comme il est difficile de donner issue au pus, à travers les parties situées entre les apophises transverses des vertèbres lombaires, et qu'il ne se présente pas toujours un abcès extérieur par lequel il puisse s'écouler librement, il se répand dans le bassin, fuse à travers les parties qui y sont contenues, pénètre dans le *scrotum* ou file le long des muscles de la

cuisse, quelquefois jusqu'au génou: les os du bassin, les vertèbres lombaires se carient, la fièvre hectique s'allume *(phthisis lumbalis)*, et le malade périt sans retour.

§. 249. On traite la néphrite, d'après le même principe que les autres inflammations, en appropriant le traitement local au dégré et à la nature de la fièvre concomitante. Il faut prescrire des boissons mucilagineuses, huileuses, sans addition d'aucuns diurétiques irritans: si la fièvre est de nature asthénique, il faut choisir parmi les incitans, *le camphre*, comme étant le plus approprié au cas présent, et le faire prendre de préférence en émulsion: l'on applique sur la région lombaire les fomentations et les embrocations irritantes dont nous avons si souvent parlé; on évitera d'employer les sinapismes et les vésicatoires, à cause de l'action directe qu'ils ont sur les reins: s'il y a de fortes congestions sanguines à la partie affectée, ou une dis-

position aux hémorrhoïdes, il faut appliquer les sangsues à l'anus.

CHAPITRE XXXIV.e

FIÈVRE EXANTHÉMATIQUE.

§. 250. Autrefois, que l'on s'étoit formé une idée toute différente de la nature des fièvres exanthématiques (§. 110.), et surtout de la fièvre militaire et pétéchiale, et que l'on croyoit que ces éruptions devoient être favorisées par des remèdes tout-particuliers, ce genre de fièvre formoit une classe importante dans les maladies d'armée. Nous savons aujourd'hui que ces éruptions ne sont que des épiphénomènes des différentes espèces de typhus (§. 135-152.), qu'ils annoncent un dégré

plus intense de foiblesse et de disposition à la décomposition des humeurs, mais qu'ils ne changent rien à la nature de la maladie fondamentale, qu'ils ne hàtent point sa guérison, et que par conséquent leur présence ne doit point influencer le plan général du traitement, d'une manière essentielle. Les pétéchies sur-tout sont, de tous les exanthèmes, ceux qui doivent le moins apporter de changement au traitement du typhus putride qu'elles accompagnent. Le millet mérite déjà quelque attention; car cette éruption une fois existante, constitue une maladie de la peau qui doit parcourir ses périodes; et celles-ci ne peuvent être troublées, sans un danger plus ou moins sensible pour le malade: mais les causes débilitantes ou autres, qui troubleroient la marche de l'éruption, sont pernicieuses, plutôt par leur influence sur le typhus qu'ils augmentent d'ordinaire; c'est par cette dernière raison surtout qu'il faut les éviter avec soin. Les

incitans diffusibles que l'on prescrivoit autrefois, dans l'intention de procurer une éruption miliaire, nous les administrons actuellement pour le typhus, sans nous occuper de leur effet sur cet exanthème: il est inutile de dire que celui-ci ne doit point être favorisé par un régime et une méthode echauffans. Le traitement des autres exanthèmes, tels que la scarlatine, l'érésipèle et autres, qui ne sont que des phénomènes accessoires des maladies d'armée doit toujours être fondé sur le plan général que nous suivons, pour combattre la maladie fondamentale.

CHAPITRE XXXV.e

FIÈVRES AVEC AFFECTIONS LOCALES.

§. 251. Indépendamment des affections locales que nous venons de décrire, nous en avons encore indiqué d'autres (§. 111.) qui compliquent les maladies fébriles des armées: elles participent toutes, qu'elle que soit leur forme, au caractère asthénique général des maladies du soldat; elles ont une tendance manifeste à la dégénérescence putride ou nerveuse; le traitement général doit donc être fondé sur les mêmes principes que celui des maladies dont nous avons déjà traité: d'aprés cela il nous sera facile d'établir les règles qui doivent fixer notre jugement dans les affections *catarrhales*, *rhumatismales*, *diarrhoï-*

ques, dysentériques et *vulnéraires,* et déterminer le mode de traitement le plus convenable.

CHAPITRE XXXVI.e

CATARRHES.

§. 252. Nous appelons du nom de catarrhe, un état légèrement exalté ou inflammatoire de plusieurs organes destinés à la sécrétion d'une humeur *seroso-muqueuse.* — Si l'inflammation fait des progrès, la sécrétion de cette humeur augmente et constitue le symptôme principal du catarrhe, mais si l'inflammation parvient au plus haut dégré, toute sécrétion cesse, l'organe devient sec et nous n'appercevons que les symptômes qui tiennent à l'état inflammatoire. Le catarrhe

attaque tantôt la membrane *schneiderienne* et on l'appele *coriza* ou rhume de cerveau ; tantôt la gorge où il prend le nom d'inflammation *séreuse ou muqueuse* (§. 231.): d'autrefois il attaque la *trachée artère* et le poumon, et forme une fausse inflammation, une inflammation catarrhale du poumon, que nous appelons *catarrhe pulmonaire.* Il se joint quelquefois à cette dernière forme, ainsi qu'au coriza, une toux que l'on appele *toux catarrhale,* elle est accompagnée d'une expectoration séreuse ou muqueuse.

§. 253. Quand ces affections catarrhales locales sont sans fièvre, elles sont peu graves; s'il y a fièvre, celle-ci prend le nom de *catarrhale.* Cette dénomination ne présente point cependant une espèce particulière de fièvre: la fièvre concomitante du catarrhe peut être de nature différente; rarement synoque, elle est plus souvent typheuse, soit putride soit nerveuse; dans ce cas on avoit coutume de

la nommer autrefois *fièvre catarrhale maligne putride ou fièvre pétéchiale (febris catarrhalis maligna, putrida petechialis)*; cette fièvre a été plusieurs fois décrite comme maladie d'armée, parcequ'à la vérité, chez le soldat, le moindre catarrhe, la moindre fièvre de fluxion conduit souvent à cet état grave. La fièvre catarrhale peut enfin être compliquée par toutes les affections locales que nous avons passées en revue, *les inflammations internes et exterienes, les exanthémes les rhumatismes, la dysenterie etc.*

§. 254. Les catarrhes forment la classe la plus nombreuse des maladies d'armée, parceque le soldat est presque toujours exposé à l'influence des agens qui les produisent : le changement de saisons et de température, le passage subit du chaud au froid et du froid au chaud, de la sécheresse à l'humidité etc., mais sur-tout la constitution épidémique de l'atmosphère qui amène les catarrhes épidémiques (*in-*

fluenza, gripe), sont les causes des maladies catarrhales en général; leur forme individuelle est déterminée par l'influence de celles énoncées (§. 19.).

§. 235. Les catarrhes simples ou accompagnés d'une fièvre légère ne sont point, par eux mêmes, dangereux; aussi est-il plus avantageux pour le soldat de ne point entrer à l'hôpital pour un léger rhûme ou un coriza; cependant d'un autre côté les affections catarrhales méritent la plus grande attention aux armées, 1.e par rapport à leur transition facile, même sous leur forme la plus bénigne, en un état nerveux ou putride, 2.e à cause de leur terminaison par la phthisie, si elles sont négligées: cette terminaison arrive:

A. S'il y a eu une inflammation latente qui tourne en suppuration (§. 218-227.).

B. Si le poumon frappé d'atonie fournit une sécrétion morbide abondante de mucosités, ce qui constitue *la phthisie muqueuse, (phthisis pituitosa).*

§. 256. D'après cela nous établirons pour règle qu'il faut, dès le principe, porter des secours efficaces aux affections catarrhales, afin d'éviter une terminaison fâcheuse. Si la fièvre concomitante est sthénique, un léger traitement antiphlogistique suffira; si elle est asthénique, il faut employer les légers incitans et choisir ceux qui rétablissent et entretiennent les fonctions de l'organe cutané; par exemple, un thé aromatique avec *l'eau-de-vie, l'acétate ammoniacal, le camphre, la poudre de Dower.* Il faut aussi favoriser la transpiration par un régime convenable, respirer un air modérément chaud, porter sur la peau des vêtemens de laine, et dans un dégré plus grave du catarrhe, appliquer l'emplâtre de poix que nous avons déja conseillé: si la fièvre devient typheuse, nerveuse ou putride, on lui opposera le traitement propre à cette nature. Enfin s'il se manifeste des symptômes d'inflammation, l'opium et le mercure démon-

trent encore ici leur efficacité. Si la maladie a déjà dégénéré en affection chronique (A-B.), le soldat doit être réformé et renvoyé dans ses foyers, si l'on ne veut pas le voir périr dans les hôpitaux.

CHAPITRE XXXVII.e

RHUMATISME ET GOUTTE.

§. 257. Nous entendons par rhumatisme et goutte une affection douloureuse qui attaque les muscles et les parties tendineuses, principalement dans le voisinage des articulations. Indépendamment des causes particulières qu'elle reconnoit et qui n'appartiennent pas à notre sujet; elle est généralement occasionnée par les mêmes influences pernicieuses que les ca-

tarrhes (§. 254), et se trouve souvent compliquée par eux.

Nous ne traiterons que des affections rhumatismales, goutteuses, qui tiennent à la forme catarrhale, et qui sont fréquentes aux armées comme les catarrhes.

Le rhumatisme et la goutte qui se présentent périodiquement sous forme chronique, quoiqu'ils soient souvent le fruit de la guerre, n'appartiennent pas essentiellement aux maladies qui se rencontrent dans les hôpitaux d'armée: nous les passerons sous silence.

§. 258. L'invasion du rhumatisme est ordinairement subite: il attaque l'individu au milieu de la santé; la tête, ou seulement une partie de la tête, du cou, de la poitrine, des épaules, du dos, les jambes, les bras etc. sont tout-à-coup saisis d'une douleur violente qui leur ôte quelquefois la faculté du mouvement; tantôt la douleur qui affecte une de ces parties est fixe (*rhumatismus fixus*), tantôt vague, c'est-

à-dire, qu'elle abandonne une place pour en occuper une autre (*rhumatismus vagus*); elle peut se promener ainsi sur toutes les parties du corps. Elle s'étend sur les muscles, les aponevroses, les tendons, les ligamens et même les gaînes nerveuses, elle affecte tantôt la forme inflammatoire, est accompagnée de rougeur, de tension et de chaleur (*rhumastimus acutus febrilis*); tantôt la partie qu'elle occupe est froide, non altérée dans sa couleur, peu ou point gonflée, le mouvement seulement est pénible: (*rhumatismus chronicus frigidus*). Dans le premier cas, la maladie a une marche plus prompte; néanmoins il n'existe pas entre le rhumatisme aigu et chronique une différence essentielle; le premier se termine par le dernier qui se distingue seulement par un dégré d'asthénie plus prononcé. L'action des agens extérieurs sur la partie affectée n'est pas toujours la même; tantôt le froid diminue, tantôt il augmente le

mal; tel malade se trouve soulagé par la chaleur du lit, chez tel autre elle augmente la douleur à un point incroyable. Les douleurs rhumatismales ne doivent point être confondues avec les douleurs vénériennes qui sont d'ordinaire accompagnées d'autres symptômes vénériens.

§. 259. Il faut appliquer à la fièvre qui accompagne le rhumatisme *(febris rhumatica)* ce que nous avons dit de la fièvre catarrhale; elle est ordinairement le produit d'un léger état d'asthénie, rarement aussi de sthénie, cependant elle peut prendre la caractère typhique nerveux et putride, et être compliquée d'affections gastriques, en un mot, subir les mêmes modifications que la fièvre catarrhale; il est donc inutile de répéter ici la conduite qu'il faut tenir dans une fièvre rhumatismale, bilieuse, putride, nerveuse etc..

La dénomination du rhumatisme, d'après le siège qu'il occupe, est importante, en ce qu'elle désigne de suite la place sur la-

quelle il faut appliquer les irritans extérieurs: ainsi l'on peut conserver les noms de *torticolis*, douleur rhumatismale des dents, des oreilles, *faux point de côté,* maux de reins, maux de hanches, lombago, douleur entre les épaules etc..

Les causes disposantes du rhumatisme et de *la fièvre rhumatismale* sont rapportées (§. 19.), et sont d'ailleurs les mêmes que celles de la fièvre catarrhale de laquelle elle ne diffère pas beaucoup.

§. 260. Les douleurs rhumatismales et goutteuses ne présentent, par elles mêmes, aucun danger; elles disparoissent (sous des conditions favorables) souvent sans le secours de l'art, sans laisser aucune trace fâcheuse. Il est rare que l'inflammation augmente au point d'amener une suppuration ou des accidens chroniques, tels que tuméfaction, roideur des membres, désorganisation des articulations; ces accidens n'arrivent que dans les circonstances les plus défavorables et sont du ressort de la chirurgie.

La danger du rhumatisme ne vient ordinairement que de la fièvre concomitante, ou de ses complications avec une inflammation ou une autre affection locale grave.

§. 261. La guérison du rhumatisme dépend, comme celle des autres affections locales et des inflammations des catarrhes etc., du succès du traitement de la fièvre concomitante. Celle-ci est-elle sthénique? Il faut y adapter la méthode antiphlogistique, et appliquer sur la partie affectée les sang-sues. Est-elle asthénique? Il faut administrer les incitans, comme pour le catarrhe, et avoir toujours en vue de ranimer les fonctions de l'organe cutané. Rien ne peut être mieux indiqué, dans une inflammation asthénique, que *l'opium et le mercure:* du reste la présence d'une douleur rhumatismale n'apporte aucun changement dans le traitement d'un véritable typhus qui l'accompagneroit. Nous couvrons la partie affectée avec de la flanelle ou avec des

sachets d'herbes aromatiques mêlées de camphre : nous y appliquons l'alkool, l'éther, la dissolution suivante du *tartrite antimonié de potasse*.

℞. Tart. Emetici ʒß solut. in
Spirit. lavendul. ℥j

On fait avec avantage, sur la partie affectée, des embrocations avec le *liniment volatil*, pur ou associé à *l'onguent mercuriel*, avec les huiles éthérées : dans le voisinage de la douleur, on applique des synapismes ou des vésicatoires.

Si un rhumatisme résiste à ce traitement et qu'il adopte l'une des formes chroniques dont nous avons parlé dans ce chapître, il ne doit plus être traité dans les hôpitaux d'armées ; car il devient maladie de langueur, et ne fait plus l'objet de ce traité.

CHAPITRE XXXVIII.e

DIARRHÉES.

§. 262. Parmi les maladies d'armée la diarrhée est sans contredit la plus désagréable et la plus répandue: il est à peine possible d'en garantir le soldat, quand il est exposé jusqu'à un certain point aux influences nuisibles rapportées (§. 19.). Les principales causes disposantes de la diarrhée sont:

les campagnes d'hyver, une température humide, froide, le séjour dans des lieux bas, marécageux, dans des camps inondés, marches forcées dans une saison défavorable, pluies continuelles, insuffisance des vêtemens pour se garantir de l'intempérie de l'air, alimens de mau-

vaise qualité, mauvais pain, eau corrompue, défaut de viande ſraîche, manque de bierre, de vin et d'eau-de-vie: enſin tout ce qui affoiblit l'organisme, trouble la digestion et la réproduction, ou interrompt les ſonctions de l'organe cutané:

Les sujets les plus robustes ne sont pas exempts d'être atteints par la réunion de tant de causes délétères.

§. 263. Les diarrhées naissent par dégrés et semblent dans le principe, où les évacuations ne sont que fluides, liquides et peu ſréquentes, ne pas imprimer une altération sensible à l'organisme; — mais bientôt les déjections deviennent aqueuses, muqueuses, sanguinolentes; elles se succèdent rapidement, l'appétit se perd, la digestion est troublée, l'abdomen devient sensible et douloureux, le malade perd ses forces, la figure se décompose, le corps s'émacie, les pieds enflent, la fièvre survient, et le malade est tenu de garder le

lit. Si ces symptômes ne sont pas calmés, la foiblesse fait des progrès rapides; le dévoiement est plus fréquent, le malade rend involontairement et sans le savoir des matières séreuses, sanguinolentes, fétides, mêlées d'alimens non digérés; et la mort le surprend au milieu des accidens qui terminent d'ordinaire la fièvre putride (§. 137.).

La marche de la maladie est quelquefois lente, le malade garde la diarrhée plusieurs semaines, en conservant encore un certain dégré de santé, jusqu'à ce qu'enfin il soit frappé par les symptômes que nous venons de décrire: d'autrefois elle est rapide, le danger se manifeste dès les premiers jours, et si la guérison succède, la convalescence est longue et pénible, il reste des affections chroniques des premières voies, le marasme, l'hydropisie et d'autres symptômes d'une asthénie chronique. Il est peu de maladies aux armées qui ne soient disposées à dégénérer en

diarrhée, ce qui surement les rend plus dangereuses, et d'autant plus, que cette diarrhée est quelquefois provoquée par des remèdes qui, dans toutes autres circonstances, ne produiroient point un semblable effet.

§. 264. Les moyens profilactiques que nous pouvons opposer à la diarrhée se déduisent de la connoissance exacte des agens qui la produisent. Il ne tient pas toujours au médecin d'armée de les employer, cependant ses conseils doivent toujours tendre à diminuer l'influence des causes disposantes: il doit prescrire de porter des vêtemens de laine sur la peau, de faire usage d'un régime nourrissant, de boire tous les jours une certaine quantité d'une eau-de-vie amère, dont l'effet est d'entretenir les forces digestives dans leur intégrité (§. 85.). Il est très-important qu'il éloigne de sa pratique des erreurs surannées, qu'il n'ordonne pas de mixtures salines, dans l'intention d'écarter des cru-

dités qui entretiennent (*soi-disant*) la maladie : par cette conduite il aggraveroit sensiblement le mal qu'il pense guérir. Enfin il est des précautions à prendre pour le régime diététique ; il faut éviter tous les alimens qui, sains d'ailleurs, donnent une disposition à des évacuations liquides, tels que les fruits, les végétaux etc.

§. 265. La diarrhée dont il est ici question ne peut et ne doit être traitée, quand les circonstances ne sont pas trop défavorables, que par les incitans diffusibles que nous avons opposés à d'autres maladies asthéniques semblables. Les plus efficaces sont :

le thé de camomille ou de menthe poivrée, avec l'alkool.

L'infusion de valériane avec l'essence de la même plante.

Les teintures amères aromatiques alkooliques, l'ether, le camphre, l'opium.

Nous ajoutons à ces remèdes, dans l'intention d'arrêter la diarrhée, une *terre ab-*

sorbante (§. 182.), *la gomme arabique* et autres substances mucilagineuses, par exemple:

℞. Conch. ppt. ℈j
Pulver. Nucis mosch. ℈ß
Opii thebaic. Gr. j
M. F. Pulv. D. tales Doses No. Xij,
S. Un paquet, toutes les trois heures.

℞. Salis Ammoniac. dep.
Extract. Gentian. aa ʒj
Gumm. arabic. ʒij, solut. in
Infus. Menth. pip. ℥iv, add.
Essent. Valerian.
Tinctur. Thebaic. aa ʒj
M. D. S. Une cuillerée, toutes les heures.

℞. Gumm. arabic. ʒiij
Camphor. ʒß, solut. in
Aquae Cort. Aurant. ℥iv, add.
Aether. Vitriol.
Tinctur. thebaic. aa ʒj
M. D. S. Comme le précédent.

On combine l'usage de ces remèdes internes avec les fomentations et les embrocations aromatiques irritantes sur le bas ventre; si la diarrhée est déjà devenue habituelle, chronique, il faut ajouter aux incitans diffusibles les substances amères, en plus grande dose, et les toniques astringens (§. 85-86.) tels que *le kina*, *le simarouba*, *l'alun etc.*

CHAPITRE XXXIX.

DYSENTERIE.

§. 266. La dysenterie est une affection locale du canal intestinal et principalement du *colon* et du *rectum:* elle se manifeste par des coliques et des envies continuelles d'aller à la selle: les matières re-

jettées sont liquides et en très-petite quantité : si la dysenterie est intense, le malade peut avoir, dans l'espace de vingt-quatre heures, jusqu'à cent évacuations qui ne sont d'ordinaire que de quelques gouttes chacune : les douleurs les plus vives occupent en partie la région ombilicale, d'où elles s'étendent sur tout l'abdomen (*tormina ventris*), et en partie l'anus, où elles occasionnent ce phénomène propre à la dysenterie, *le ténesme (tenesmus)*. Quand les selles sont blanches, séreuses, muqueuses ou comme de la gelée, on appele la maladie, *dysenterie blanche (dysenteria alba, serosa, mucosa)*; si elles sont teintes de sang ou toutes sanguinolentes, elle porte le nom de *dysenterie rouge*, (*dysenteria rubra sanguinea*); quelquefois elles sont accidentellement mêlées d'alimens non-digérés, de bile altérée et de vers etc..

§. 267. A ces symptômes non méconnoissables de la dysenterie, se joint une

fièvre plus ou moins forte, (*febris dysenterica*), qui n'a aucun caractère particulier, et qui prend autant de formes variées que nous en avons décrit dans les chapitres précédents; de là les phénomènes en quelque sorte contradictoires que l'on a rapportés de la dysenterie, et les différens modes de traitement qu'on lui a appliqués avec succès; il est nécessaire d'après cela de faire les divisions suivantes fondées sur le caractère de la fièvre concomitante.

A. Dysenterie avec la synoque (XVIII), avec une fièvre sthénique, inflammatoire (*dysenterica sthenica, inflammatoria*), elle est rare aux armées.

B. Avec le typhus putride (XX), (*dysenteria putrida, maligna*), les évacuations répandent dans ce cas une odeur cadavéreuse.

C. Avec le typhus nerveux (XXI), (*dysenteria nervosa*), à ce genre appartiennent les fièvres légères asthéniques,

comme les fièvres nerveuses les plus intenses.

D. Avec des crudités accidentelles dans l'estomac (XXIII) (*dysenteria saburralis*), ces crudités sont quelquefois déjà par elles mêmes la cause de la dysenterie.

E. Avec une fièvre bilieuse (*dysenteria biliosa*), quelquefois le foie est enflammé (XXXI), et la sécrétion bilieuse altérée au plus haut dégré.

F. Avec une fièvre muqueuse (XXV), (*dysenteria pituitosa*), dans ce cas les symptômes de la dysenterie sont annoncés par l'état muqueux de tout le systême.

G. Avec des vers, (*dysenteria verminosa*), les vers partent quelquefois par haut et par bas.

H. Avec une inflammation locale quelconque (*dysenteria cum inflammatione topicâ*).

Les gros intestins peuvent eux mêmes

être enflammés, d'autresfois il y a simultanément une pneumonie, une angine, une érysipèle ou une autre affection semblable. Les combinaisons de la dysenterie peuvent avoir lieu, soit qu'elle règne épidémiquement, soit qu'elle survienne sporadiquement par des causes accidentelles.

§. 268. Dans la dysenterie, les gros intestins sont tantôt dans un véritable état d'inflammation qu'il faut considérer comme toute autre inflammation locale, tantôt dans un état de sensibilité exaltée, avec douleur et disposition à des contractions spasmodiques. Dans l'un et l'autre cas, la membrane muqueuse fournit une sécrétion morbide qui est évacuée par des selles accompagnées d'épreintes. Le sang, qui se trouve quelquefois mêlé à ces évacuations, provient soit d'une transsudation, soit de l'érosion de quelques petits vaisseaux sanguins. Les causes disposantes de la dysenterie sont les mêmes que celles que nous avons décrites (§. 19.) pour les

autres maladies, mais particulièrement celles de l'entérite (§. 241.), des fièvres catarrhales (§. 254.), et des diarrhées (§. 262.); elles sont en si grand nombre que l'on peut déjà en inférer *à priori*, ce qui est d'ailleurs prouvé par l'expérience, que la dysenterie appartient aux maladies d'armée les plus fréquentes, comme aussi les plus désastreuses: elle ne paroit point exclusivement en automne, quoique cette saison soit plus favorable à son développement. On la voit dans toutes les saisons, toutes les fois que les agens qui peuvent la produire sont réunis en force suffisante; elle est quelquefois précédée par une diarhée simple. Quand des causes épidémiques concourent à sa production, elle fait des progrès rapides et devient bientôt contagieuse, sur-tout dans les camps et les hôpitaux. Lorsque les vêtemens, les fournitures, les lieux d'aisance, les salles sont une fois imprégnés du germe contagieux, il est bien difficile, sur-tout si les

circonstances sont défavorables, de déraciner le mal qui exerce alors des ravages incalculables.

§. 269. Quand la dysenterie prend une terminaison heureuse, les épreintes, les douleurs diminuent peu-à-peu, les selles deviennent insensiblement plus consistantes et plus colorées, la peau, qui avoit précédemment été sèche, devient moite et se couvre de sueur. Les autres signes de la convalescence dépendent de la nature de la fièvre concomitante. Quelquefois la dysenterie dégénère en affections chroniques, telles que foiblesse du canal intestinal avec trouble dans les fonctions de la digestion, diarrhée chronique, lienterie, suppuration, désorganisation totale du canal intestinal; il s'en suit bientôt un affoiblissement général, le marasme, la cachexie, l'hydropisie etc.. La dysenterie peut devenir mortelle, quand elle se présente sous la forme d'une fièvre nerveuse ou putride, ce qui est souvent le cas aux

armées; ou bien quand les douleurs sont très-intenses et les évacuations si fréquentes et si abondantes qu'il en résulte une foiblesse mortelle: quelquefois le malade meurt par suite d'une inflammation violente qui se termine par la gangrène (§. 243.).

§. 270. Il faut suivre, pour prévenir et traiter la dysenterie, les mêmes principes généraux que nous avons établis pour d'autres maladies susceptibles de semblables complications. Le point essentiel est d'écarter les causes disposantes (§. 268.), ensuite de traiter sans retard, par les moyens que nous avons déja indiqués, toute diarrhée qui se présenteroit, enfin d'adapter à la fièvre, selon les différentes formes qu'elle peut affecter, un traitement qui soit en harmonie avec celui qu'exige l'affection locale. — Quelques auteurs ont placé les fruits au nombre des causes disposantes de cette maladie, d'autres au-contraire les ont recommandés comme les

meilleurs moyens pour la prévenir et la guérir (il n'est question ici que des fruits mûrs, car il est incontestable que les fruits verds peuvent devenir causes occasionnelles de la dysenterie).

On a observé plusieurs fois l'effet salutaire qui résultoit de la consommation abondante des fruits, sur-tout des cerises et des raisins, dans la dysenterie qui attaquoit tout un corps d'armée; mais il faut faire attention que cet heureux effet des fruits tient à des circonstances particulières qu'il importe de considérer, avant de se déterminer à les prescrire. Le fruit en général est un aliment peu nourrissant, qui occasionne presque toujours la diarrhée ou d'autres accidens du bas-ventre, quand on en fait abus. Dans une dysenterie inflammatoire, bilieuse ou légèrement putride, les acides végétaux et par conséquent les fruits doivent avoir le même dégré d'utilité qu'ils ont ordinairement dans les maladies inflammatoires ou

bilieuses. On conçoit facilement comment, dans de pareilles circonstances, les raisins, les cerises et autres fruits ont pu devenir avantageux à des corps d'armée entiers attaqués de dysenterie : disons aussi que, lorsqu'une troupe est placée de manière à se procurer sans peine de semblables fruits, elle est ordinairement dans des circonstances favorables qui la soustraient à l'action de maint-agent nuisible qui eût été propre à engendrer ou à entretenir la dysenterie. Si au contraire celle-ci a un caractère tel qu'il faille éviter tout ce qui peut affoiblir, et n'employer que des incitans diffusibles et des alimens nourrissans, fortifians et stimulans; les fruits deviennent sans doute aussi pernicieux qu'ils le sont dans un haut dégré de fièvre adynamique ou ataxique.

§. 271. Quoiqu'il faille toujours subordonner le traitement local à celui de la fièvre concomitante, on a généralement recommandé, dans la dysenterie, les

émétiques et notamment *l'ipécacuanha*, auquel on attribue même une vertu *anti-dysentérique spécifique:* c'est d'après les effets généraux des émétiques (VII), que l'on peut calculer leur vertu dans la dysenterie; il faut suivre, dans leur prescription, les règles que nous avons données plus haut (§. 139. 158. 169), en parlant d'autres maladies. Leur utilité dans la dysenterie dépend principalement de leur action stimulante, de l'impulsion qu'ils communiquent à l'estomac et à tout l'organisme, de leur vertu calmante et sudorifique; ce n'est que dans des cas particulièrs, comme dans la dysenterie bilieuse ou gastrique, qu'ils deviennent utiles à titre d'évacuans: leur action générale sur l'organisme suffit, quelquefois seul, pour arrêter la maladie dans sa naissance: les purgatifs ne doivent jamais être employés (50).

§. 272. On a aussi conseillé, dans l'intention de calmer la douleur et les spas-

mes, et d'empêcher l'action des causes qui entretiennent l'irritation, les substances grasses, huileuses, mucilagineuses. On prescrivoit la décoction *de la racine de guimauve, de salep, du gruau d'avoine, d'orge, de riz etc., la mousse d'islande, la gomme arabique ou adraganth, l'amidon, le lait, les bouillons gras, le jaune d'oeuf, la graisse, la cire etc.*, tant en boisson qu'en lavement. L'emploi de toutes ces substances doit être proportionné aux forces digestives, et combiné avec les remèdes qu'on oppose à la fièvre: elles contribuent sur-tout à appaiser les douleurs, quand elles sont administrées avec ménagement et en petite quantité, sous forme de lavemens avec addition d'opium ou d'autres remèdes appropriés au cas particulier.

§. 273. *La dysenterie inflammatoire* (§. 267. A.) qui est très rare aux armées, doit être traitée comme la synoque: nous prescrivons à cet effet des boissons muci-

lagineuses acidulées et, si l'inflammation est violente, nous employons la saignée, les sang-sues : si l'affection locale persiste encore, quand l'état sthénique est dissipé, il faut recourir de suite à l'usage des incitans diffusibles, comme dans une dysenterie qui offre le caractère asthénique.

§. 274. *La dysenterie putride* (§ 276. B.) exige entièrement le traitement du typhus putride, quand il est allié à la diarrhée (§. 146.).

§. 275. Dans *la dysenterie nerveuse*, (§. 267. c.), il faut ſaire une attention particulière au dégré d'altération de la sensibilité et de l'irritatibilité, à l'état présent de la foiblesse; afin de pouvoir déterminer plus exactement le mode de traitement et le choix des remèdes. Cette dysenterie se présente souvent avec des symptômes très-légers d'asthénie qui prennent la forme d'une simple affection catarrhale; dans ce cas, le traitement que nous avons conseillé pour les maladies catar-

rhales (§. 256.) suffit ordinairement pour la guérir en peu de jours; c'est-à-dire, un régime chaud, un thé *aromatique* avec de l'eau-de-vie, ou tout autre moyen légèrement diaphorétique. Quelquefois l'on réussit en donnant, dès le principe, un remède absorbant aromatique (§. 182-265.), ou bien un émétique qui, en stimulant tout l'organisme, procure une diaphorèse générale (§. 271.). L'opium administré avec réserve et combiné avec un régime chaud termine, souvent en peu de jours et sans besoin d'aucune évacuation, ce premier dégré de la maladie; quand la dysenterie est accompagnée de symptômes nerveux très-prononcés, il faut recourir aux remèdes incitans les plus énergiques, *le camphre*, *la valériane*, *l'arnica*, *l'angélique*, *l'opium*, *les épices*, *l'ammoniaque*, *l'éther*, *le musc* : on emploiera en même tems sur le bas-ventre les fomentations, et les embrocations irritantes, les vésicatoires; et en lavemens,

les mucilagineux avec l'opium (§. 272.). Si l'état nerveux est à son comble et qu'il y ait épuisement, déperdition considérable de sucs nourriciers, les incitans seuls sont insuffisans; il faut les combiner avec des substances nourrissantes analeptiques, telles que *le vin, le bouillon de viande, les gelées etc.*. Quelquefois la maladie observe une marche lente, la sensibilité du canal intestinal est moins exaltée; il y a disposition à l'inflammation chronique, la sécrétion vicieuse du mucus intestinal est plus abondante etc. — dans ce cas, il faut ajouter aux mucilagineux, le *sel ammoniac, les substances amères, aromatiques*, par exemple:

℞. Infusi Flor. Arnic. ℥iv
Aquae Cinnamom. ℥j, in q. solut.
Gumm. arabic. ℥iij
Salis Ammoniac. depur.
Extr. Gentian. āā ʒj

D. S. Toutes les heures, deux cuillerées;

ou bien *les antimoniaux, l'ipécacuanha*, en petite dose, avec *l'opium, le mercure*, comme par exemple:

℞. Pulver. Radic. Ipecacuanh.
Opii thebaic. āā Gr. ß
Mercur. dulc.
Sulphur. Antimon. aurat. āā Gr. j
Conch. ppt. ℈ß
M. F. Pulv. D. tales Doses No. Xij,
S. Une poudre, toutes les deux heures;

ou bien encore *le soufre* avec de semblables combinaisons: par exemple:

℞. Flor. Sulphur.
Gumm. arabic. āā ʒj
Sacchar. alb. ʒij
Olei dest. Foenicul. Gtt. xx
M. F. Pulv. D. S. Une cuillère à café, toutes les deux heures.

Enfin la dysenterie, dans son état nerveux, est quelquefois accompagnée d'une atonie, d'un relâchement, d'une insensibilité extrême du canal intestinal, et la sécrétion du mucus continue d'être vicieuse;

ce cas se présente ordinairement chez des sujets phlegmatiques, quand la maladie a été mal traitée dans le principe, ou qu'elle est devenue habituelle, chronique, par le concours de différentes causes. C'est ici le moment de placer les *toniques fixes, les astringens* dont on ſaisoit un si grand abus autrefois, dans l'intention d'arrêter les flux de ventre; *la rhubarbe* à petites doses, *le kina, le simarouba* et autres substances amères, astringentes, *le vin rouge, l'alun* (*sulfate acidule d'alumine*), *le fer, etc.* conviennent ici parfaitement: au surplus ces flux chroniques n'appartiennent plus à notre sujet.

§. 276. Dans la *dysenterie saburrale,* (§ 267. D.) les crudités des premières voies, produites par des erreurs grossières de régime, doivent être écartées sur le champ par un vomitif, à moins qu'il n'y ait une contre-indication bien fondée.

§. 277. *La dysenterie bilieuse* (§ 267. E.), se traite comme la fièvre bilieuse; l'on doit

se régler, pour la prescription des évacuans, d'après les principes que nous avons établis pour le traitement de cette fièvre; car l'altération de la bile n'est ni la cause de la fièvre ni de l'affection locale des gros intestins, elle ne peut donc avoir qu'une influence accessoire sur le traitement général.

§. 278. Il en est de même de la *dysenterie muqueuse* (§. 267. F.), on la traite, comme nous avons dit plus haut (§. 275.), par les substances *amères, aromatiques, le sel ammoniac, les antimoniaux, le mercure* etc., et avec d'autant plus de raison que, dans cette espèce de dysenterie, les symptômes de la douleur et de la grande irritation manquent, et que nous n'avons à combattre que l'abondance et l'altération de la sécrétion muqueuse.

§. 279. Les vers peuvent compliquer la dysenterie (§. 267. G.), comme ils compliquent toute autre fièvre; dans ce cas, on se conduira comme nous l'avons prescrit à l'article des fièvres vermineuses.

§. 280. S'il se joint à la dysenterie une inſlammation locale quelconque (§ 267. II.), il ſaut lui appliquer le traitement local le plus approprié au caractère de la ſièvre ſondamentale. Ce que nous avons déjà dit du traitement de l'angine, de la pneumonie, de l'hépatite etc., peut encore trouver place ici: l'opium avec le mercure est un des remèdes principaux que nous puissions employer dans ces cas.

§. 281. Nulle maladie n'est plus sujette à récidiver que la dysenterie: il faut en conséquence fuir toute cause capable de favoriser une rechute, s'habiller chaudement, éviter l'humidité et le froid, observer un régime diététique nourrissant fortifiant et sur-tout soutenir et relever les forces de l'estomac par des amers légèrement aromatiques: c'est le seul moyen aussi de prévenir nombre d'affections chroniques que la dysenterie entraine après elle.

CHAPITRE XXXX.e

CHOLERA MORBUS.

§. 282. Les mêmes causes qui produiſent les fièvres bilieuses, l'hépatite, l'entérite, les diarrhées, les dysenteries, occaſionnent quelquefois des phénomènes connus sous le nom de *cholera morbus.*

L'homme est affecté de cette maladie, quand il rend par les selles et par des vomiſsemens continuels une matière bilieuse abondante; ces évacuations sont accompagnées de douleurs insupportables dans *l'abdomen,* de tranchées et de spasmes, d'une soif ardente, d'un sentiment brûlant dans le gozier et à l'anus, de mouvemens convulsifs des extrémités, le pouls est variable et change à tous momens; enfin le

ſroid des extrémités, les lipothymies fréquentes et d'autres résultats d'une affection douloureuse et débilitante se joignent encore à ces symptômes : — les matières bilieuses, rejetées en grande quantité par le vomissement ou par les selles, peuvent présenter toutes les variétés dont nous avons parlé à l'article des ſièvres bilieuses.

§. 283. Le cholera peut être allié à toutes sortes de ſièvres, et il est toujours une maladie dangereuse ; l'acuïté de la douleur, la grande déperdition des sucs, le prompt développement d'un état nerveux intense donnent la mort, quelqueſois dans les premiers jours de la maladie. Tout ce que nous pouvons faire, quand elle se présente, c'est de lui adapter, avec de légères modifications, le traitement de la ſièvre bilieuse unie à la diarrhée (§. 182.), celui de la diarrhée et de la dysenterie ; c'est de l'emploi des antispasmodiques diffusibles et en particulier de l'opium et des

rubéſians appliqués sur l'abdomen, que nous devons eſpérer le plus de ſuccès.

CHAPITRE XXXIIe

FIÈVRE VULNÉRAIRE.

§. 284. Toute léſion importante de l'organiſme produite par l'arme blanche ou l'arme à feu, par une fracture ou tout autre dérangement phyſique d'une ou de pluſieurs parties du corps, eſt bientôt accompagnée d'une fièvre que l'on appele *vulnéraire*. Cette fièvre eſt produite, tantôt par l'impreſſion que tranſmet la plaie elle même à l'organiſme, tantôt par des cauſes acceſſoires et des influences nuiſibles auxquelles le bleſſé a été ſujet avant, pendant ou après le moment de la léſion. Nous en concluronſ que la fièvre vulné-

raire ne forme point une espèce particulière; son caractère dépend des circonstances qui environnent le malade. Nous la trouvons tantôt très-modérée, presque nulle pendant le jour, n'ayant qu'une exacerbation le soir, tantôt violente, sous la forme du typhus putride ou nerveux, avec état gastrique ou affection inflammatoire locale quelconque. Les lésions de tête sont communément accompagnées de symptômes bilieux, de vomissemens spontanés de cette matière, et d'autres phénomènes qui caractérisent la fièvre bilieuse.

§. 285. Le caractère de la fièvre vulnéraire est, en général, asthénique chez le soldat: on n'aura à cet égard aucun doute, si l'on veut bien faire attention au grand nombre d'influences nuisibles, débilitantes (§. 19.) auxquelles il est sans cesse exposé, à sa position, dans le moment où il est blessé, à la grande perte de sang, au long intervalle qui s'écoule quelquefois depuis le moment où il est frappé, jusqu'à

celui où il reçoit des secours utiles, à tous les maux que lui fait éprouver sa translation à l'ambulance la plus voisine et quelquefois de là à une autre plus éloignée; si l'on considère enfin les privations et les fatigues qu'il essuie à une armée battue et en fuite, ensuite tous les obstacles et les influences nuisibles qui l'attendent aux hôpitaux mêmes où il va chercher du secours. Bientôt cette fièvre se développe ici avec un caractère nerveux on putride; les plaies fournissent une suppuration sanieuse, ichoreuse, elles deviennent gangréneuses; l'état nerveux s'accroit, le tétanos traumatique exerce ses ravages: en un mot les lésions les plus légères qui, dans d'autres circonstances, n'offriroient aucun danger, deviennent souvent et en peu de jours mortelles.

§. 286. D'après ces considérations, le traitement de la fièvre vulnéraire ne doit jamais être débilitant à l'armée. — Employer sur le soldat blessé, à la ma-

nière de nos prédécesseurs, la méthode débilitante, lui prescrire un régime rafraîchissant, aqueux, végétal, lui interdire des alimens nourrissans et l'usage de l'eau-de-vie auquel il est habitué, administrer des remèdes antiphlogistiques et, ce qui pis est, faire de fréquentes saignées, sous prétexte de modérer la fièvre et diminuer l'inflammation, c'est tout uniment tuer le malade. Il en est peu qui réchapperont d'un pareil traitement. Il faut en général traiter la fièvre vulnéraire par la méthode et le régime incitant fortifiant. Sous l'empire d'influences favorables elle est peu importante et cesse d'elle même, si les pansemens se font convenablement; pour éviter qu'elle ne prenne le caractère fâcheux si ordinaire dans les hôpitaux, il faut autant que possible combattre les causes qui favorisent l'état asthénique, et lui opposer, comme dans toutes les autres fièvres de ce genre, une méthode incitante proportionnée à sa gravité. — Le

succès du traitement chirurgical dépend absolument de celui de la méthode que nous venons de prescrire, et sur-tout de la restauration des forces de l'organisme, par un régime diététique analeptique convenable ([51]).

CHAPITRE XXXXII.e

DÉFAILLANCES ET ACCIDENS APOPLECTIQUES.

§. 287. Il arrive souvent, dans les marches et sur-tout pendant les fortes chaleurs, que les soldats sont attaqués subitement de vertige, de lipothymie, et quelquefois, comme frappés d'appoplexie, ou bien ils sont tellement abattus qu'on est obligé de les faire conduire dans des chariots, comme trainards; à cet état se joint par

fois une espèce de cécité que l'on attribuoit à l'afflux du sang vers la tête, et à la compression du nerf optique qu'il occasionnoit. Il faut en général placer la cause de semblables phénomènes dans un état de foiblesse et le défaut de forces permanentes, pour supporter les fatigues d'une longue marche.

§. 288. Ainsi, au lieu de prescrire, comme on le faisoit autrefois dans de pareils accidens, des remèdes rafraîchissans, débilitans, la saignée, des applications froides sur la tête, et d'interdire les boissons spiritueuses etc., l'on adoptera une conduite tout opposée, tant pour le régime que pour le traitement. L'on prescrira les remèdes incitans diffusibles, *l'eau-de-vie, l'ether, l'ammoniaque, l'opium* etc. à l'intérieur, pendant qu'on appliquera à l'extérieur les fomentations, les frictions irritantes dont nous avons déjà parlé. C'est d'après les mêmes principes que l'on traitera l'apoplexie complette, sur laquelle

nous ne nous étendrons pas davantage, attendu qu'elle n'est point une maladie exclusive du soldat.

Ce n'est que dans des cas rares d'un état sthénique où l'afflux du sang vers la tête apporteroit un danger pressant, que l'on pourroit se permettre l'emploi de la méthode antiphlogistique, les applications froides *de Schmucker*, (52) et même la saignée.

CHAPITRE XXXXIII.

HÉMOPTYSIE.

§. 289. Dans les mêmes circonstances que nous venons de décrire dans le chapitre précédent, et en général, quand le soldat est exposé à de grandes fatigues et obligé de faire des efforts prolongés, il est sujet au saignement de nez ou au

crachement de sang, sur-tout s'il a la poitrine délicate et s'il a quelque disposition à la phthisie; celle-ci ne tarde pas à se manifester par des inflammations lentes et successives du poumon (§. 218.), et de fréquentes hémoptysies dues, en partie à un état de foiblesse générale et en partie à un vice organique du poumon: dans ces cas, tout ce qui exalte les forces vitales, tout ce qui accélère le mouvement du sang, mais sur-tout ce qui excite la toux (§. 254.), provoque le crachement de sang.

§. 290. D'après les anciens principes, toutes les hémorrhagies et sur-tout les hémoptysies étoient traitées par la méthode antiphlogistique et principalement par des saignées réitérées. C'étoit le moyen d'attirer d'autant plus promptement la phthisie, l'hydrothorax ou d'autres affections chroniques de la poitrine qui tiennent à la foiblesse: c'est donc avec raison qu'on a abandonné cette pratique. Aussi-

tôt qu'un soldat est atteint d'un crachement de sang, il faut lui faire garder les plus grands ménagemens, lui faire observer un repos absolu et, indépendamment d'un régime diététique nourrissant, lui faire prendre *du bon vin, de l'eau-de-vie, de la teinture de canelle, la solution d'alun dans une eau aromatique* et autres semblables remèdes incitans. Il est très-avantageux d'allier à ces remèdes l'opium, pour diminuer l'irritabilité morbide et la toux qui entretient l'hémoptysie, par exemple:

℞. Essent. cinnamomi drach. iij
— valerian.
Aether. Vitriol.
Tinctur. theb. $\widehat{aa}$ ℥ß
M. D. S. Toutes les heures ou demi-heures, une cuillerée à café.

Ce n'est que par de semblables remèdes que nous pouvons arrêter les hémorrhagies qui attaquent le soldat. Quand l'hé-

moptysie est le symptôme d'une affection chronique, elle n'appartient plus à notre sujet et nous n'en parlerons pas ([53]).

CHAPITRE XXXXVI.e

SCORBUT.

§. 291. Quand la perversion des humeurs est telle que nous l'avons décrite à l'article de la fièvre adynamique (§. 133.), et qu'elle se présente dans un état de cachexie chronique, nous lui donnons le nom de *scorbut :* celui-ci se manifeste par les signes généraux de la foiblesse; paresse et lenteur dans les mouvemens, courbature qui se termine par une sorte d'anéantissement des forces; abattement de l'ame; la peau devient sèche et pâle: il survient une espèce de prurit aux gencives qui bientôt se gonflent, se décolorent, de-

viennent spongieuses, se séparent des dents et saignent au moindre attouchement: les dents deviennent mobiles, se carient et tombent de leur alvéole, l'haleine est fétide; il parait aux extrêmités, mais sur-tout aux cuisses et aux jambes des tumeurs, des taches livides qui sont, de même que les pétéchies et les vergétures, occasionnées par de véritables échimoses; il se manifeste enfin des douleurs vagues, comme dans le rhumatisme, et des ulcères spongieux, livides qui fournissent un ichor sanieux, fétide, et qui saignent facilement. Dans le progrès de la maladie, la décomposition du sang et la foiblesse des vaisseaux sont telles qu'il survient des hémorrhagies considérables par les parties que nous venons de désigner, ainsi que par le nez, les poumons, les intestins etc.. Vers la fin, les forces du malade sont tellement épuisées, qu'à peine il peut encore respirer, et que le moindre mouvement est suivi d'une défaillance plus ou

moins longue. Les os ne sont point exempts de l'affection générale, ils perdent leur consistance et deviennent fragiles; on les a trouvés, après la mort, réduits en une masse molle et spongieuse. Le scorbut, avant de parvenir à ce haut dégré d'intensité, a quelquefois une marche très-lente, au point que les malades ne s'apperçoivent d'aucun progrès sensible dans les symptômes, pendant des mois entiers; mais si les circonstances sont défavorables, si des causes épidémiques engendrent et entretiennent le scorbut, sa marche est rapide, il exerce, ainsi que le typhus putride, des ravages prompts et multipliés.

§. 292. Les causes éloignées, disposantes du scorbut sont les mêmes qui engendrent les maladies d'armée en général (§. 19.): mais il est difficile de dire, pourquoi elles produisent tantôt des fièvres adynamiques, tantôt des fièvres intermittentes, la diarrhée, la dysenterie, et tan-

tôt le scorbut. La distinction que l'on a faite entre *le scorbut de mer et le scorbut de terre*, n'est point importante: on le voit naitre sur terre comme sur mer par l'influence des causes suivantes, viandes salées qui commencent à se corrompre, impossibilité d'alterner avec de la viande fraîche, alimens gâtés, humidité froide, passions tristes, travaux forcés, air renfermé et corrompu; ces conditions se trouvant plus souvent réunies dans les ports de mer et à bord des vaisseaux, et agissant sur un grand nombre d'hommes rassemblés dans un plus petit espace, il arrive que le scorbut de mer est plus souvent épidémique que le scorbut de terre; cependant celui-ci peut le devenir aussi dans les maisons de détention, dans les casemates, dans les camps, dans les lieux souterrains, dans des villes assiégées, et dans d'autres circonstances défavorables qui exercent leur action sur une masse d'hommes réunis.

§. 293. Quand le scorbut s'est une fois manifesté dans une armée de terre ou de mer, il exerce de grands ravages : ceux qui en sont affectés sont impropres au service et restent ordinairement malades jusqu'à ce qu'ils soient placés dans des circonstances plus favorables : il faut donc mettre tous nos soins à prévenir la maladie; ce but ne peut être mieux rempli qu'en écartant les causes qui la produisent. Il faut principalement chercher à se procurer des alimens frais, à mettre de la variété dans les repas, à entretenir la pureté de l'air et la propreté.

§. 294. Il n'est point de remède qui agisse comme spécifique contre le scorbut et qui soit exclusivement *antiscorbutique*. De même aussi l'on ne peut admettre l'existence d'une *humeur scorbutique*, comme cause du scorbut.

Cette maladie est toujours mortelle, quand les malades continuent à rester exposés à ses causes; au contraire, elle cesse

d'elle même, sans les secours de l'art, par le seul changement des influences extérieures qui l'ont amenée, p. ex., par le transport des malades dans une région sèche et chaude, le repos après de grandes fatigues, et les alimens frais etc. etc.

La méthode incitante tonique est, d'après cela, le meilleur antiscorbutique: il seroit ridicule de vouloir obtenir la guérison sans son secours, par l'administration de quelque remède particulier, et sur-tout si les malades continuent à rester soumis à l'influence des causes qui ont déterminé la maladie. La vertu des plantes antiscorbutiques *du cochléaria, de la moutarde, du raifort,* des herbages et en général des plantes crucifères, *(tétradynamie de Linnée)*, dépend en grande partie de leur qualité âcre incitante, ensuite de ce qu'ils sont un aliment frais et plus salutaire que ceux qui ont occasionné le scorbut: nous devons en général leur préférer une bonne nourriture animale, l'usage du vin, de

l'eau - de - vie, d'une bierre bien fermenteé etc.. Les acides que l'on a recommandés dans le scorbut, le vinaigre, l'acide du citron, les choux confits *(choux-croutes)* et autres substances semblables s'opposent bien à la perversion des humeurs et corrigent la nature des alimens gâtés, mais ils ne suffisent point pour atteindre la source du mal, quand ses causes continuent d'agir. Les autres substances, telles que les amers, les aromates, par exemple, *l'huile d'anis, le jonc odorant, le kina, l'alun, les acides minéraux, la sabine (juniperus sabina)*, que l'on a conseillés contre le scorbut, agissent ici, comme dans toute autre état cachectique: elles relèvent l'action de l'organisme, remédient à quelques affections locales du bas-ventre, s'opposent à la colliquation, tarissent les hémorrhagies, comme nous l'avons dit à l'article de la fièvre adynamique. Le traitement local des ulcères et de l'affection gencivaire n'obtient de succès qu'en raison des progrès de la cure générale.

CHAPITRE XXXXV.e

GALE.

§. 295. La gale légitime ou vraie, qu'il faut bien distinguer de toute autre maladie chronique de la peau, consiste en de petits boutons on pustules qui occasionnent un prurit désagréable : ils se manifestent d'abord et ordinairement entre les doigts et à la main, d'où ils se propagent bientôt sur toute l'habitude du corps : ils contiennent dans le commencement une liqueur séreuse limpide, ensuite ils passent à un état de dessication ou de desquammation (*scabies sicca*) *gale sèche*, ou bien à un état de suppuration (*scabies humida*), *gale humide*: ils se multiplient à l'infini, si on n'arrête les progrès de la maladie ; de

nouveaux boutons remplacent successivement les anciens qui guérissent. Le prurit devient toujours plus désagréable, surtout la nuit, par la chaleur du lit, et bientôt il se manifeste un état cachectique universel (XLVI).

§. 296. La gale primitive naît toujours par contagion, par attouchement; et le germe contagieux paroit être un petit insecte *(acarus scabiei)*. Dans son principe, la gale est purement une affection locale de la peau, qui se propage avec une rapidité étonnante aux armées, dans les camps, les cazernes et les hôpitaux: le germe de la contagion s'applique tellement aux vêtemens, au linge, aux matelas et aux couvertures, qu'il faut user des plus grandes précautions pour le détruire. On échappe difficilement à son action quand on y est une fois exposé: c'est sans doute de là que vient l'opinion erronnée de quelques anciens sur les gales critiques qui surviennent dans les

hôpitaux, à la suite de fièvres putrides, intermittentes et autres; ces fièvreux ont sans doute été infectés accidentellement, ou bien toute autre éruption aura été confondue avec la gale; dans aucun cas l'on ne peut admettre l'effet salutaire d'une gale prétendue critique, qui ne peut jamais exister. Cette erreur a donné lieu à des abus très-graves dans la pratique: tandis que l'on attendoit de ces dégoutantes éruptions les effets salutaires d'une crise, elles fesoient des progrès inquiétans, retardoient la convalescence, amenoient une cachexie universelle et produisoient des affections locales graves, telles que la phthisie pulmonaire etc.. En conséquence, pour éviter ces suites fâcheuses, il faut, toutes les fois qu'un fièvreux prend la gale ou toute autre affection chronique de la peau, pendant le cours de sa maladie ou de sa convalescence, lui administrer les remèdes appropriés à ce nouveau mal, dès que ses forces le per-

mettent : du reste le traitement des exanthèmes chroniques qui différent de la gale n'appartient point à notre sujet.

§. 297. La gale, tant qu'elle n'est encore qu'affection locale, se guérit très-promptement, en observant une stricte propreté, par des lotions faites avec de *l'eau de savon*, *l'eau de mer*, *la dissolution de savon*, *la dissolution de sublimé corrosif ou du sulfure de potasse, par les frictions avec les onguents antipsoriques connus*, composés avec *le mercure ou le soufre*. Ces frictions se font d'abord dans la paume de la main, et si la maladie a fait des progrès, dans les articulations.

Les lotions peuvent se faire, sans aucun inconvénient, sur toutes les parties affectées, et l'on peut choisir pour cela une légère dissolution de *muriate suroxigéné de mercure* : les frictions doivent être circonscrites aux parties que nous venons de désigner et ne point s'étendre sur les par-

ties affectées. L'on fera bien de prescrire le soufre à l'intérieur, afin de combattre l'infection par la voie de la perspiration insensible; mais on abandonnera ces boissons dites *dépuratives*, dont on a fait tant d'abus et qui ne peuvent que devenir nuisibles ainsi que les purgatifs. — Quand la gale a duré un certain tems, elle tient ordinairement à un état cachectique universel, ou elle est devenue maladie locale habituelle : dans ces cas, il faut user de la plus grande réserve, dans l'application des moyens extérieurs, et la faire aller toujours de pair avec le traitement de l'affection générale qui sans celà dégénèreroit en étisie, en phthisie, en hydropisie ou en d'autres cachexies chroniques qui n'appartiennent plus au plan de cet ouvrage : il est donc de la plus grande importance, pour éviter ces accidens, de traiter de bonne heure la gale par les moyens que nous avons prescrits et indiqués [54].

Il faut en même tems, si les circonstances le permettent, passer à la fouloire les matelas, les couvertures, les vêtemens, faire baigner les malades dans de l'eau salée et chargée *de sulfure de potasse*, ou mieux dans *l'eau de mer*; et faire brûler dans les appartemens, pendant l'absence des malades, du soufre en assez grande quantité pour en imprégner l'air: c'est le meilleur moyen de prévenir le retour de cette maladie désagréable.

CHAPITRE XXXXVI.e

CACHEXIES.

§. 298. On appele *cachexie* en général, tout état maladif caractérisé par une foiblesse chronique de l'organisme, par

un changement de mixtion dans l'organisation, par la perversion des humeurs, à quoi se réunit ordinairement l'affection de quelqu'organe intérieur. Les personnes cachectiques ont un aspect malade, leur peau est pâle et terne, jaûne, verdâtre, terreuse, elles sont bouffies ou amaigries, la chaleur naturelle est diminuée, le pouls est affoibli, les fonctions d'un ou de plusieurs organes sont troublées, la fibre musculaire devient molle, des épanchemens séreux se forment dans les cavités, les excrétions subissent des changemens plus ou moins notables, elles deviennent colliquatives, il survient enfin des ulcères, des éruptions etc..

§. 299. On peut appeler *cachexie d'hôpital*, un état semblable qui provient uniquement d'un long séjour dans les hôpitaux : il est produit par les nombreuses causes débilitantes dont nous avons souvent parlé, par des traitemens mal dirigés et sur-tout par le défaut de moyens suffi-

sans pour assurer une convalescence ferme et durable. Le médecin n'a pas encore rempli sa tâche, quand il est parvenu à guérir la maladie actuelle du soldat, il faut encore qu'il prévienne les suites fâcheuses qu'elle peut entraîner, pour que la santé soit entièrement raffermie.

L'on ne sauroit trop insister sur cette vérité, quand il s'agit d'établir et d'organiser un hôpital : car quel avantage résulte-t-il pour le gouvernement, que les soldats soient, pendant le cours de leur maladie, traités méthodiquement et avec soin si, lors de leur convalescence, ils sont exposés à contracter des affections chroniques, longues ou mortelles, faute de moyens convenables pour soutenir les forces et consolider la santé?

§. 300. Les moyens de combattre la cachexie d'hôpital sont, d'éviter l'action des causes débilitantes, de guérir promptement les malades et de soutenir la convalescence par l'usage d'un régime nour-

rissant analeptique, du vin, de l'eau-de-vie, de la bonne bierre, des amers toniques que nous avons si souvent recommandés, par le séjour dans un air pur, et le mouvement modéré. Nous ne connoissons point d'autres méthodes curatives, et sans elles les hôpitaux ne sont plus, selon le voeu de leur institution, des lieux de secours et de consolation.

FIN.

NOTES DES TRADUCTEURS.

Nous avons annoncé des notes explicatives et des modifications dont quelques opinions de l'auteur nous ont paru susceptibles, à l'effet d'approprier son ouvrage à la pratique des armées françaises. Qu'il nous soit permis de les faire précéder de quelques réflexions générales.

L'expérience apprend aux médecins qui ont été à portée de pratiquer dans les divers climats, que les nations ont leur tempérament comme les individus, que ce qui est convenable à l'une peut être nuisible à l'autre; il nous semble inutile de développer les raisons de cette différence essentielle.

Nous n'imiterons point certains critiques allemands (que nous pourrions citer) qui condamnent légèrement et avec amertume la pratique française, par cela seul qu'elle ne ressemble pas à la leur: nous nous bornerons à leur conseiller de se donner la peine d'étudier le caractère, le tempérament et les habitudes des français, avant de prononcer sur la méthode curative qui peut leur convenir. Etrangers à tout esprit de parti et de systême, cherchant le bien partout où nous croyons le rencontrer, imbus des principes de tolérance qui doivent réunir des hommes exerçant le même art, nous avons émis franchement notre opinion, et les remarques que nous nous sommes permises sont principalement fondées sur la différence frappante d'une armée de français à une armée d'allemands.

Notre unique intention, et M. Hecker le verra aisément, a été non seulement de donner aux jeunes Mé-

decins, pour qui cet ouvrage est destiné, une idée de la pratique allemande, mais aussi d'établir une espèce de point de comparaison qui leur fasse saisir plus facilement le caractère distinctif de la méthode des deux nations, appliquée à la pratique militaire.

Nul doute qu'un Médecin civil, fixé dans un pays, puisse facilement étudier le caractère et les moeurs des habitans, connoitre la nature de l'air, de l'eau, des alimens, et prévoir en conséquence les maladies auxquelles ils sont exposés, en déterminer les formes et les époques avec assez de précision pour y adapter une pratique analogue et uniforme.

Mais il n'en peut être ainsi du médecin d'armée, placé dans une situation bien plus difficile. Les climats propres aux pays qu'il parcourt, chaque mouvement qui éloigne et disperse les armées sous tant de latitudes, exigent de lui de continuelles études et des recherches toujours nouvelles.

Il n'y a qu'une connoissance approfondie des divsrses formes sous lesquelles les maladies se manifestent, d'abord sur l'individu d'une nation, ensuite sur les individus de toutes, qui puisse le mettre à même de comparer les méthodes curatives de chaque pays, de les modifier et de les appliquer aux malades confiés à ses soins.

Sous ce point de vue, nous pensons que le manuel de médecine de chacune des deux nations, allemande et française, approprié à leur pratique respective et offert à l'étude des jeunes médecins des deux pays, pourroit leur être très-utile: il auroit le double avantage de leur apprendre en même tems ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter.

Depuis que la france a aggrandi son territoire de plusieurs provinces autrefois allemandes, et que l'on admet dans les hôpitaux français les malades des armées alliées, les médecins français ont à traiter des individus auxquels la méthode allemande est applicable. Nous osons

donc croire tous ces motifs suffisans pour justifier notre entreprise, et espérer qu'elle ne sera pas sans fruit pour les jeunes médecins militaires français.

La première partie de cet ouvrage, qui ne renferme que des considérations générales sur la naissance des maladies d'armée et sur le choix des méthodes curatives, paroitra sans doute trop longuement exposée; mais M. Hecker, ayant écrit pour des élèves dont les études ne sont pas terminées, a du entrer nécessairement dans beaucoup de détails et suppléer autant que possible au défaut d'instruction préliminaire et, il faut le dire, aux vices des réglements prussiens sur le service de santé militaire. En effet M. Hecker a bien senti lui même ces inconvéniens puisqu'il convient d'avoir été dans la nécessité, au moment de la déclaration de guerre, de publier *un Manuel qui garantît d'erreurs graves les officiers de santé des classes inférieures* (pag. XXII.). N'est-ce pas là une preuve évidente que les réglements prussiens ne sont pas aussi parfaits qu'il l'annonce dans sa préface (pag. XVII.)?

L'instruction des officiers de santé en Prusse se borne en quelque façon à la chirurgie; la médecine n'y est regardée que comme accessoire, et on ne forme à la pratique que le plus ancien pensionnaire de la pépiniere; (voyés *Versuch einer medicinischen Topographie von Berlin*, par Louis Formey, médecin en chef des armées prussiennes etc. 1796.).

Les élèves, après quelques années de pansement, de cours d'anatomie, de chirurgie, assistent à quelques leçons de clinique, après quoi ils sont censés propres à exercer toutes les parties du service de santé. Dans le tems même où les armées prussiennes avoient encore des médecins, ils étoient en trop petit nombre; on en comptoit un sur 1000 ou 1500 malades: le traitement journalier était confié à des officiers de santé subalternes, le médecin n'étoit tenu qu'à une visite d'inspec-

tion par semaine! Aujourd'hui plus de médecins d'armée en Prusse. Brambilla, le réformateur autrichien, a trouvé des imitateurs chez ses voisins; l'exercice de la médecine et celui de la chirurgie sont confondus. Et cependant quel bien cette subversion a-t-elle produit?..

Parmi la foule d'auteurs allemands qui se sont plaints des suites fâcheuses qu'elle entraîne, nous n'en citerons qu'un des plus estimés; M. Hebenstreit. Il s'exprime ainsi dans son Manuel de médecine militaire, 1790. (voyez l'introduction pag. 9.

„Si l'on excepte quelques villes de garnison, il n'y a „dans toute l'armée prussienne aucun médecin: le trai„tement des malades est confié entièrement aux chirur„giens subalternes (Feldscherern). Il n'est point ici „question de rechercher si une toute autre organisation „ne seroit pas plus convenable. La médecine et la chi„rurgie ont chacune une telle étendue; elles exigent „l'une et l'autre, dans la pratique, des talens si différens, „qu'il est extrêmement rare de les voir réunis, à un „certain dégré de perfection, dans un seul homme; il „n'y a donc aucun doute qu'il ne soit préférable, en „tems de guerre comme en tems de paix, d'employer „des médecins et des chirurgiens, en conservant à cha„cun les attributions de son art etc. — "

Quant à l'opinion des gens de l'art sur les réglemens prussiens, avant l'époque du Manuel de M. Hebenstreit, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage de M. Fritze, *sur les réglements des hôpitaux militaires prussiens et sur leurs défauts.* Edition de Leipzig 8vo. 1780.; Ils y trouveront une critique raisonnée qui demontre évidemment leur imperfection. D'ailleurs pour se faire une idée plus exacte de l'état de la médecine militaire allemande, on peut consulter les ouvrages suivans qui ont paru en allemagne sur cette matière.

Coberi, (Tob.), Observationum medico-castrensium hungaricarum decades tres. Francof. 1606. 8°.

Mindereri. (*Raimond*). *Medicina militaris. Augusta Vindelicorum.* 1620. 8°.

Willii, (*J. V.*) *Tractat. de morbis castrensibus internis* 1676. 4°.

Krahmers, (*J. G.*). *Medicina castrensis. Nürnberg* 1735. 8°.

Van Swieten, (*Gerh.*). *Kurze Beschreibung und Heilungsart der Krankheiten, welche am öftern in dem Feldlager beobachtet werden. Wien.* 1758. 8°.

Schaarschmidts, (*Samuel*). *Abhandlung von Feldkrankheiten, herausgegeben von L. G. Kurella. Berlin* 1758.

Baldinger, (*L. G.*). *Von den Krankheiten einer Armee aus eigenen Wahrnehmungen in den leztern preussischen Feldzügen, mit praktischen Anmerkungen aus den besten Schriftstellern. Langensalza.* 1765. 8°.

Bilguers, (*J. Ulrich*). *Versuche und Erfahrungen über die Faulfieber und Ruhr, dem häufigen Sterben bey den Armeen und in Feldlazarethen künftighin Grenzen zu setzen. Berlin* 1782. 8°.

Ackermanns, Handbuch der Kriegsarzneykunde. 1794.

Christian Ludwig Mursinna, neue medicinische chirurgische Beobachtungen. Berlin 1796.

Ueber die zweckmässigste Einrichtung der Feld-Hospitäler. Von D. G. Ph. Michaelis. Göttingen. 1801.

Versuch einer militärischen Staatsarzneykunde in Rücksicht auf die kaiserliche, königliche Armee, von Anton Beinl, Edlen von Bienenburg der Medezin und Chirurgie Doktor etc.. Wien. 1804.

Que si on compare les réglemens prussiens à la simplicité des réglemens français, quelle supériorité on trouvera dans ces derniers !

Depuis que l'art de guérir n'est plus un aveugle empirisme, on l'a divisé dans tout le monde civilisé en trois branches, la médecine, la chirurgie et la pharmacie.

Cette division importante et essentielle est admise, en france, aux armées comme dans l'intérieur ; elle simplifie, elle perfectionne le service de santé.

Le gouvernement a voulu offrir aux soldats dans les camps les mêmes secours que les citoyens trouvent dans les villes.

Aux jours de bataille, des divisions de chirurgiens sont réparties en nombre suffisant et placées dans les endroits les plus convenables aux premiers pansemens ; d'autres attendent, dans les établissemens de deuxième ou troisième ligne, les blessés, pour leur appliquer un traitement suivi.

Mais avant et après le tems des combats, les armées, rassemblées sous les drapeaux, sont exposées aux ravages des maladies pernicieuses ; le Gouvernement a encore voulu pourvoir a leur soulagement: il n'a point, comme ailleurs, confié le traitement du militaire malade à des élèves, mais à des hommes faits, gradués dans les écoles et exercés long-tems à l'avance dans les hôpitaux militaires de l'intérieur.

Si des circonstances pressantes exigent l'envoi aux armées de médecins non familiarisés avec les habitudes du soldat; ils y arrivent, comme adjoints, pour se former à la pratique sous la tutelle de leurs ainés; et ce n'est qu'après une assez longue expérience qu'ils obtiennent le titre de médecins d'armée. Dans les hôpitaux français, les médecins sont tenus à une et même deux visites journalières, de faire des observations sur le caractère des maladies régnantes et de correspondre, au moins une fois par mois, avec leur chef. Ainsi le premier médecin d'une grande armée, exactement informé, peut se livrer à la recherche des moyens les plus convenables à l'amélioration du service, et obtenir de l'administration supérieure tout ce qui peut concourir à sa perfection.

No. (1) (§. 3.) Nous employons le mot *excitabilité ou incitabilité*, emprunté de la doctrine de *Brown*, comme synonime de *proprietés vitales:* nous ne lui donnons par le sens vague de son auteur, et nous admettons la division des propriétés vitales de *Bichat* avec ses subdivisions: ainsi *excitabilité ou incitabilité* est l'expression générique ou collective de *contractilité et sensibilité*, et nous nous en servirons toujours pour exprimer collectivement ces deux facultés ou propriétés vitales.

No. (2) (§. 4.) Encore un mot emprunté des solidistes: mais il est facile de voir que nous lui donnons une acception plus étendue. — Nous ne pouvons concevoir l'action des agens extérieurs (*influences phisiques*) sur les propriétés vitales, sans qu'il y ait simultanément changement de mixtion et de rapport dans les parties qui composent l'organisation, c. à d. dans la matière organique. Bien que ce changement ne soit point aussi perceptible à nos sens que l'action des propriétés vitales, on ne peut en nier l'existence. *L'excitement présente donc l'action complexe des forces vitales et la mutation simultanée de l'organisation, comme réaction sur les agens extérieurs:* nous prions le lecteur de ne jamais s'écarter de cette acception.

L'excitement ou la *vie* n'est donc pas seulement une action prolongée, mais encore un changement successif, une *métamorphose* continuelle de la matière organique; les sécrétions, le développement de toutes les parties qui constituent le corps humain, en sont une preuve sensible et un effet évident.

No. (3) (§. 4.). Nous entendons pas *organisme ou économie animale*, l'ensemble des propriétés vitales et de l'organisation qui sont entre elles dans une dépendance mutuelle et continuelle.

N°. (4) (§. 6.). Mode régulier, légitime, conforme à l'individualité.

N°. (5) (§. 15.). Quelques exemples éclairciront ce paragraphe. Si l'état sthénique est accompagné de l'exaltation des forces vitales, les symptômes sont analogues à l'état fondamental actuel de l'organisme; aucune apparence trompeuse ne séduit le jugement: mais, si à l'état sthénique s'associe la dépression des forces vitales, il y a discordance entre les symptômes et l'état fondamental de l'organisme. Ceci arrive souvent dans les maladies inflammatoires générales ou locales, quand l'action du système vasculaire opprime les fonctions de quelqu'organe essentiel, ou quand elle dépasse la faculté réactive du système nerveux; dans ce cas le jugement devient difficile, la dépression des forces n'est qu'apparente, et la méthode débilitante rétablit l'équilibre qu'une méthode incitante, fondée sur de fausses apparences, auroit achevé de détruire en aggravant la maladie.

On peut dire la même chose de l'état asthénique; quand il est accompagné de la dépression des forces vitales, tout est concordant; si au contraire les forces vitales sont exaltées, il faut bien se garder d'en inférer que tout l'organisation est dans cet état hypersthénique.

N°. (6) (§. 18.). La campagne des prussiens en Champagne en est un triste exemple: le ciel sembloit être conjuré contre cette armée; pluies continuelles, marches forcées et dans la boue, défaut de nourriture, de vêtemens, de chaussure, fatigues excessives, découragement général etc., telles sont les causes de cette dysenterie qui a été si meurtrière.

N°. (7) (§. 18.). L'activité avec laquelle les maladies des armées se répandent, dans les pays parcourus ou occupés par elles, surpasse de beaucoup celle que nous remarquons dans la propogation des maladies qui

naissent et finissent dans la même contrée. Cette vérité dont nous avons eu de fréquentes preuves, dans le cours de cette guerre, paroit être fondée sur l'axiome suivant qui peut s'appliquer en général à toute la nature orgauisée. Nous l'empruntons d'un ouvrage de Mr. Hecker sur la fièvre nerveuse.

Tous les procédés qui s'opèrent dans la nature organique, tels que la vie de vegétation, les changemens, les métamorphoses etc. sont d'autant plus complets, plus énergiques et plus multipliés, que les agens qui les produisent sont entre eux plus hétérogènes et plus étrangers à la matière sur laquelle ils exercent leur influence. Si au contraire ils sont devenus plus familiers à celle-ci et plus homogènes entre eux, par une longue habitude de rapports mutuels, ils produisent un effet plus foible, plus uniforme, des métamorphoses, des végétations incomplettes.

C'est sur ce principe qu'est fondé l'usage des assolemens, celui d'ensemencer les terres avec des graines étrangères etc.; c'est par lui qu'on explique l'influence funeste des climats de certaines iles des indes occidentales sur les européens qui y abordent, l'inefficacité des remèdes dont on a fait un long usage, et la nécessité de varier souvent le traitement, dans des maladies de longue durée: enfin l'empire de l'habitude est un corrolaire de cet axiome.

N°. (8) (§. 19. c.). Rien n'est plus vrai que cette assertion. Si les épidémies proviennent d'une altération quelconque de l'atmosphère ou des substances alimentaires, cette cause agit simultanément sur tous les individus d'une armée et les attaque presque tous plus ou moins; c'est ainsi, qu'aux armées, nous voyons presque toujours régner épidémiquement, à la fin de l'automne et pendant les hivers humides, les catarrhes, dans les hivers froids et au printems les pneumonies; en été, selon la diversité du climat, les

affections gastriqnes, bilieuses, les fièvres intermittentes etc.

N°. (9) (§. 20. A.). Si nous convenons avec notre auteur que le caractère général des maladies d'armée est l'asthénie, nous ne sommes pas tout-à-fait de son avis sur l'espèce d'asthénie; car, outre que cette division de l'asthénie en *directe* et *indirecte* n'est pas toujours d'une grande utilité pratique, prise dans son état d'isolement, comme nous le prouverons plus bas; nous sommes forcés, même en l'adoptant, de convenir que, si le soldat éprouve des privations de bons alimens, de boissons restaurantes, d'air pur etc., ce qui amène un défaut d'excitation, d'un autre côté, il est surexcité par les fatigues continuelles, par les excès, par la débauche et les passions violentes: il y a donc aussi épuisement et par conséquent asthénie mixte. Saisissons ce moment pour fixer le sens que nous attachons aux mots *sthénie* et *asthénie*: nous ne nous en servirons que comme termes génériques exprimant deux ordres distincts dans les quels on range toutes les maladies. Nous ne connoissons point de fièvre *sthénique* ou *asthénique* comme espèce: *sthénie* et *asthénie* indiquent seulement, dans notre acception, l'état relatif des forces vitales; celui-ci peut varier à l'infini: il y a donc différens dégrés de sthénie et d'asthénie, mais toutes les variétés n'en appartiennent pas moins à l'un des deux ordres.

N°. (10) (§. 20. C.). Les inflammations vraies et les fièvres synoques ne sont pas des phénomènes aussi rares aux armées qu'on seroit tenté de le croire, d'après ce qu'en dit l'auteur. En admettant même, comme résultat d'une observation judicieuse, les principes qu'il émet, à cet égard, pour les armées prussiennes, nous devons prévenir qu'ils ne sont applicables aux armées françaises qu'avec restriction, et que le jeune médecin qui, ayant à traiter des français, régleroit

toujours sa conduite d'après eux, pourroit souvent s'égarer. Nous aurons occasion, dans les notes suivantes, d'indiquer les différences phisiques et morales qui distinguent le soldat français du soldat prussien. Néanmoins nos armées se trouveroient à peu près dans le cas où M. Hr. suppose celles de sa nation, si, constamment en activité, elles avoient toujours à soutenir des fatigues aussi pénibles que celles des deux dernières campagnes, à essuyer des privations de toute espèce, comme dans les montagnes de la Styrie en 1805. et sur les bords de la Vistule, de la Narew en 1807., si elles étoient toujours exposées aux injures de l'air, à une température froide et humide, telle qu'elle fut à l'époque de la journée d'Ulm, à celle de la bataille de Pultusk etc.. Mais heureusement il n'en est pas ainsi: les armées françaises éprouvent bien pendant un tems des privations et des fatigues, mais celui du repos arrive. Après la campagne d'Austerlitz, elles ont eu de bons cantonnemens, dans le Vürtemberg et en Bavière; après celle de Pologne, en Prusse et dans la Silésie. Dans l'un et l'autre cas nous avons rencontré quelques maladies fébriles et quelques phlegmasies purement inflammatoires, des affections de poitrine sur-tout, qui ont nécessité l'emploi de la saignée générale ou locale, et dans les quelles la méthode débilitante seule, convenablement appliquée, a suffi pour amener nos malades à une prompte guérison.

N°. (11) (§. 25.). La précipitation avec la quelle se font les campagnes, la saison, les marches incroyables des corps d'armée, mille autres circonstances qui tiennent à la position relative des deux armées ennemies, présentent tous les jours des obstacles insurmontables à l'exécution des règles générales de salubrité. Le médecin d'armée dont les fonctions ne s'étendent pas audelà de la division dont il fait partie,

ne peut influer que très-foiblement sur des mesures qui doivent être générales. C'est ici que s'ouvre un vaste champ pour le premier médecin d'une armée. La position de l'armée lui est connue, d'un coup d'oeil rapide il apprend à connoitre la topographie du pays occupé par elle, il saisit tout l'ensemble des influence pernicieuses qui peuvent agir sur le soldat, il connoit les moyens de les combattre et il en prescrit l'emploi. L'exécution devient-elle impossible par un nouveau mouvement de l'armée? Ce mouvement même change en bien la position du soldat, relativement aux influences pernicieuses qui l'environnoient. Voyez les lettres circulaires de M. Des Genettes, Inspecteur-Général du service de santé et Premier-Médecin de la Grande-Armée, aux médecins de l'armée d'Egypte, et ses avis insérés dans les ordres du jour de cette armée, (Hist. médicale de l'armée d'orient).

N°. (12) (§. 49). Les reproches que fait ici l'auteur à nos prédécesseurs ne peuvent en aucune manière concerner l'état des hôpitaux militaires en france, et des hôpitaux ambulans aux armées. De tout tems, en guerre comme en paix, nos hôpitaux ont été pourvus d'alimens sains, de riz, de viandes fraîches, de pruneaux, de pain de froment, de boissons restaurantes, de vin, d'eau-de-vie. Ils ont toujours été l'objet de la sollicitude du gouvernement, des généraux en chef d'armée et de l'administration supérieure. Nous en avons des exemples récens. S. M. l'Empereur des français a visité lui même les hôpitaux de Varsovie: il a consacré des sommes considérables à l'achat de vin. M. l'Intendant-Général a exercé sur le service des hôpitaux une surveillance immédiate: nous l'avons vu, de nuit comme de jour, faire sa tournée dans les hôpitaux. Au milieu de la disette générale, les hôpitaux de l'armée n'ont jamais manqué de bons alimens et rarement de vin.

N°. (13) (§. 53.). Aux armées françaises, on se munit

rarement de viandes ou de poissons salés; on trouve presque toujours à se procurer des viandes fraîches. En général, le régime français est plus sain que celui des armées prussiennes.

N°. (14) (§. 54.). Il est deux situations générales dans lesquelles une armée peut se trouver. Victorieuse, elle occupe un pays immense dont les ressources sont à sa disposition; alors les hôpitaux d'armée sont mis sur le même pied qu'en france, c. a. d. qu'on consomme une livre de viande par malade, chaque jour. Le médecin peut prescrire du laitage, des oeufs et autres menus alimens, du vin, de la bierre, enfin ce qu'il juge pouvoir contribuer à la guérison des malades. Battue, elle doit s'attendre à toutes les privations. Dans tous les cas, le médecin d'armée doit savoir guérir avec peu, et, dans les tems de pénurie, tirer le parti le plus avantageux du peu de ressources que lui offrent les circonstances. Cette note rappelera aux médecins français que le soldat n'est pas toujours exposé à tant de privations et à des influences aussi débilitantes que l'auteur paroit le croire.

N°. (15) (§. 61.). Nous croyons que cette proposition de l'auteur est applicable, et même sans restriction, aux armées prussiennes; mais nous la regardons comme trop générale, pour l'admettre dans son sens absolu. Il existe une grande différence entre la constitution et les habitudes du soldat prussien et la constitution et les habitudes du soldat français.

Le premier, élevé dans l'oppression et l'ignorance, mal vêtu, mal nourri, présente une complexion molle et lâche qui offre peu de résistance à l'action des agens extérieurs; chez lui les forces vitales sont modiques, tandis que les facultés des organes intérieurs ou la vie de réproduction (*vie végétative*) conservent une certaine exubérance d'action. C'est pourquoi l'on en voit beaucoup parmi eux qui sont gros et gras, mais

c'est précisément cette désharmonie entre l'état de l'organisation et celui des forces vitales, qui constitue un certain état de foiblesse de l'organisme, lequel ne peut jouir d'une énergie vigoureuse que lorsqu'il existe un rapport normal (*équilibre parfait*) entre les deux facultés qui le composent.

Il a déjà été dit bien souvent, et avec infiniment de raison, que le soldat prussien étoit moins robuste, moins vigoureux, moins propre à la guerre que le soldat français. Les allemands ont cru détruire cette vérité en nous disant: „voyez cette haute stature, ces „membres replets, arrondis, ces joues colorées de la plupart de nos soldats:“ c'est bien là ce qui constitue, par les raisons que nous venons de dire, leur foiblesse.

Le soldat français au contraire, pris parmi toutes les classes de citoyens, doué d'un esprit naturel ou susceptibles d'en acquérir, presque généralement élevé à un régime animal qu'il continue de suivre, quand il est sous les drapeaux, d'une stature moyenne, peu susceptible de gros embonpoint, présente un appareil musculaire sec et vivace. Les fonctions organiques s'exercent avec vigueur et, s'il y a quelque discordance entre les facultés qui composent l'organisme, elle est l'inverse de celle qui a lieu chez le prussien. La faculté d'assimilation, de réproduction est en moins et les forces vitales en plus. De ces différences frappantes doivent naitre (sans cependant renverser les principes généraux sur lesquels nous sommes d'accord avec Mr. Hr.), des modifications variées, dans la forme et dans le traitement des maladies. Ces modifications consistent, quant aux maladies, en ce que celles-ci affectent plus souvent la forme inflammatoire sur un individu français, que sur un allemand, et, parmi les premiers, plus souvent sur l'habitant des provinces méridionales dont la constitution approche plus du dernier modèle que nous avons tracé:

quant au traitement, en ce que la saignée est plus applicable et souvent même indispensable, quand nous avens à traiter les maladies dès leur début. Mais il faut en outre se rappeler, comme nous l'avons fait voir dans la note 10., que les armées françaises ne se trouvent pas continuellement exposées à l'influence de causes débilitantes, ainsi que le suppose l'auteur: ensuite, il n'est point rigoureusement vrai de dire que toute inflammation, née pendant l'influence simultanée de causes débilitantes, soit une inflammation asthénique. Nous pensons que c'est une grande erreur de Brown et de ses sectateurs, de ne considérer les agens extérieurs que sous le rapport débilitant ou fortifiant, et de croire qu'ils exercent le même effet sur l'organisme, quelque soit l'état dans le quel il se trouve. Prenons un exemple dans le système de Brown: il dit, „le froid agit comme débilitant, donc il doit „produire une maladie asthénique;“ quelle erreur! Le froid exerce-t-il donc sur le corps humain une action méchanique, comme sur les corps inorganiques? L'organisme n'oppose-t-il pas lui même une résistance au froid? Et cette résistance, cette réaction n'est-elle pas une exaltation des forces vitales? D'un autre côté, le froid, en resserrant les vaisseaux de la superficie du corps, fait refluer le sang vers le coeur et les autres organes intérieurs. S'il falloit encore ici juger cette action méchaniquement, nous dirions; „le coeur et les „organes intérieurs vont être opprimés par cet afflux „de sang;“ mais il n'en est pas ainsi, le coeur et les organes intérieurs ont une vitalité qui réagit puissamment. Il y a donc ici exaltation des forces organiques, mouvement accéléré du sang qui, joints à l'exaltation des forces vitales, constituens bien l'état athénique ou inflammatoire, lorsqu'il est porté à un haut dégré. Tel est cependant l'effet d'une cause que Brown appele débilitante. Il arrive quelquefois qu'un

malade réchappe d'une fièvre inflammatoire, quoique le traitement en ait été mal dirigé; dans ce cas la convalescence est pénible et lente, il se forme des metastases successives, le malade reste longtems affoibli et ne récupère ses forces qu'à la longue. Les amis de Brown concluent de là que la maladie primitive n'étoit point sthénique, ils ne veulent pas voir que le second stade de la maladie, celui de la foiblesse, n'est que l'effet du mauvais traitement du premier. L'état sthénique, étant une exaltation des forces vitales et organiques, doit nécessairement conduire á l'asthénie, s'il n'est modéré à tems par les remèdes convenables. En général, en n'admettaut exclusivement que les divisions de sthénie et d'asthénie, on peut être bien facilement induit en erreur, sur la nature d'une fièvre commençante. A-t-on cru remarquer quelques influences débilitantes, on la juge asthénique et on débute par les incitans toniques qui troublent d'ordinaire la marche de la nature. Nous convenons avec Mr. Hr. qu'un état inflammatoire général existe rarement aux armées et nous n'en parlerons point; mais il se présente plus souvent des inflammations locales et surtout dans les organes respiratoires, et c'est par rapport à celles-ci que nous condamnons la proposition absolue de l'auteur à l'égard de la saignée. Laissons là la distinction d'inflammations sthéniques et asthéniques. Tout praticien sincère conviendra d'abord qu'elle est souvent fort difficile à faire et que d'ailleurs, même selon les partisans de Brown, elle n'éclaire point exclusivement notre jugement dans la prescription de la saignée, puisqu'ils conviennent que celle-ci est nécessaire, malgré l'asthénie générale, si l'organe affecté est un organe essentiel à la vie. Et, dans un ouvrage de pratique, comme celui-ci, bornons nous à donner au jeune médecin des règles de conduite que l'observation et l'expérience ont appréciées,

que les bons praticiens de tous les âges ont suivies avec succès, et nous réussirons mieux à fixer son incertitude dans les cas difficiles. C'est ici le moment d'opposer aux opinions hypothétiques de quelques modernes, sur l'effet du chaud et du froid, les grandes vérités *qu'Hippocrate* et depuis lui tous les bons esprits, *les Pringle*, *les Huxham etc.*, ont établies sur l'influence des constitutions aëriennes; bien autrement importantes dans la pratique, elles sont des guides surs. Voyez *Hippocrat. aphoris. v. Sect. 3. et de humoribus Sect. 8. Huxham observ. de aere et morb. epidem.* Après de longues observations ils s'accordent à dire; *le froid sec, un ciel serein, le vent N. E. engendrent les maladies inflammatoires, les points de côté; les saignées conviennent dans ces cas et sont indispensables.* Prouvons la vérité de cet axiome par des faits qui se sont présentés dans cette guerre.

1°. Dans l'hiver de 1792 à 93. à Neuf brisack sur le Rhin, pays où les fièvres intermittentes sont endémiques, la garnison étoit composée d'un bataillon de la Dordogne, d'un bataillon de la Haute Saône et d'un escadron de cavalerie. Chargés du service des trois hôpitaux établis dans cette place, nous avons été témoins d'un changement subit de la constitution atmosphérique. Vers le 15. Janvier, le N. E. a commencé à souffler, le froid est devenu intense, le ciel serein, il a régné épidémiquement une pleuro-péripneumonie accompagnée de symptômes bilieux et d'ictère; les malades étoient attaqués subitement, en montant la garde; la fièvre, le point de côté étoient intenses, l'hémoptysie étoit un symptôme essentiel, les nausées, les vomissemens spontanés, la jaunisse existoient dès les premier jours de la maladie; les malades qu'on ne saignoit pas périssoient le 3e. ou 4e. jour

ou, à la longue, par suite d'une affection chronique de la poitrine. L'autopsie cadavérique montroit ou bien le poumon carnifié, ou la plèvre couverte de fausses membranes et un épanchement séreux verdâtre, dans la cavité thoracique. Le traitement qui réussissoit généralement étoit les saignées du bras qu'il falloit souvent réiterer 4 à 5 fois; les boissons émollientes tièdes, les vapeurs, les fomentations chaudes sur la poitrine; après la saignée les émétiques; à une certaine epoque de la maladie les rubéfians sur la partie affectée, enfin les légers amers. Cependant il y avoit ici complication d'affection bilieuse et gastrique. Les malades éprouvoient un grand dégré de foiblesse, et ceux que l'on avoit saignés trop tard et qui néanmoins récuperoient la santé, avoient une convalescence longue. La cause morbifique avoit agi simultanément sur deux organes essentiels; il y avoit deux maladies différentes: il falloit, chaque fois, combiner et modifier le traitement, d'après les symptômes les plus imminens. Cette épidémie a duré près de deux mois, c. a. d. aussi longtems que la même constitution atmosphérique.

2°. La même température régna à Lucerne, dans l'hyver de l'an 7. pendant une époque moins longue. Les pleuro-péripneumonies ont encore été fréquentes, et les saignées furent le remède le plus approprié. Les malades n'étoient souvent apportés à l'hôpital que le 7e. ou 8e. jour; alors la saignée n'étoit plus praticable, soit à cause d'un commencement de désorganisation du poumon, soit à cause du grand état de foiblesse. Le malade étouffoit bientôt ou passoit à un état hectique. A l'ouverture cadavérique, nous avons quelquefois trouvé le poumon dans un état de

sidération, effet de l'action prolongée d'un grand froid sur un sujet épuisé de besoins.

3°. Les fièvres adynamiques et ataxiques régnoient, à l'armée du Danube, lors de la bataille de Hohenlinden. Les hôpitaux de Munich regorgeoient de malades ainsi affectés. La saison étoit humide et froide. Tout d'un coup le N. E. s'élève, le ciel devient pur, le froid intense. Que de victimes na pas faites ce changement de la constitution atmosphérique! Les maladies ont pris le caractère inflammatoire; l'habitude qu'on avoit de ne voir que des affections typhoïdes a fait négliger les saignées: nous avons vu mainte-victime de cette négligence, nous en avons sauvé quelques unes par la prescription (quoique tardive au 7e. ou 8e. jour) de la saignée.

4°. En nous rapprochant de l'époque présente, disons ce que nous avons observé, pendant l'hiver 1806-1807. à Varsovie. Tout le monde sait qu'en raison des privations multipliées auxquelles le soldat a été exposé et de la constitution humide et froide de l'atmosphère, les fièvres adynamiques ataxiques ont été les maladies dominantes. Nous nous rappelons néanmoins deux époques auxquelles l'atmosphère étoit pure, sèche et froide; l'une vers les premiers jours de Décembre, l'autre vers la fin de l'hiver. Cette constitution n'a pas assez duré, pour changer le caractère dominant; nous avons cependant vu, pendant ce court espace, (et nous savons que notre confrère, Mr. Lorentz, a fait la même observation à Potzdam) des péripneumonies inflammatoires guérir, comme miraculeusement et en peu de jours, par la saignée. (Le mois de Mai 1806. nous a fourni l'occasion de faire plusieurs observations de cette nature, à l'hôpital militaire de Passau, dont nous partagions le service avec nos confrères

MM. les Docteurs Gras et Vaidy.) Nous avons vu périr un jeune officier de hussards, d'une complexion athlétique, doué des qualités d'esprit les plus aimables, le 15e. jour d'une péripneumonie, par la négligence de la saignée. Quelques jours avant sa mort, la dispnée s'étoit accrue à un tel point, que le malade ne respiroit et ne continuoit de vivre qu'en se courbant en avant et s'appuyant sur les genoux. La face et toute la superficie du corps étoit rouge, tuméfiée et comme gorgée de sang, quoiqu'il n'y eût aucune éruption. Le malade avoit pris avec profusion *le sénéga*, *l'opium*, *l'ammoniaque, les boissons pectorales, le kina!!!* on lui avoit inutilement appliqué les rubéfians sur différentes parties du corps.

Mais les pneumonies ne se manifestent pas toujours comme affections primitives; elles surviennent souvent, pendant le cours d'un autre maladie quelconque, et si celle-ci est une fièvre adynamique ou ataxique, comme cela est arrivé très-fréquemment, pendant la campagne de Pologne, ainsi que nous l'avons observé a Varsovie avec tous nos confrères qui y étoient employés; cette complication est une des plus dangereuses et devient souvent mortelle. C'est ici que les saignées locales sont seules admissibles et qu'il faut, avec une aptitude singulière, modifier le traitement, de manière à combattre en même tems la maladie fondamentale et l'affection locale. Trop souvent, dans ces cas, l'art est impuissant; mais convenons aussi qu'il l'est principalement parceque la saignée, ce remède héroique, ne peut être admise en raison de la foiblesse qui a frappé l'organisme.

Concluons, et remplaçons la proposition de l'auteur par quelques règles générales sur l'emploi de la saignée aux armées, dans les cas les plus saillans.

1°. S'il se présente, à l'armée, sous l'influence d'un ciel pur, d'une température froide et sèche et d'un vent N. ou N. E. une pneumonie avec fièvre et point de côté intense, dout l'invasion ait été subite, toutes choses d'ailleurs égales, il faut recourir d'abord à la saignée. Dans ce cas, le pouls ne peut indiquer l'énergie de l'action vasculaire, il est toujours embarassé, souvent irrégulier et ne peut être pris pour règle de conduite dans le traitement. La respiration est laborieuse et l'air expiré chaud; les yeux sont luisans, chassés hors de l'orbite, la conjonctive ordinairement d'une teinte jaune ainsi que les parties latérales du nez, les pomettes rouges, l'urine rare, la soif ardente etc.. Le succès de la première saignée et l'état des symptômes concomitans doivent indiquer la nécessité de répéter plus ou moins cette opération. Aux armées on est plus rarement tenu de recourir à une 2e. ou 3e. saignée, pour les raisons qui ont été souvent répétées.

2°. Si une affection pneumonique est secondaire et associée à une fièvre nerveuse, il faut, selon le dégré de complication ou selon l'époque de la maladie, employer les rubéfians, les fomentations émollientes ou les saignées locales; parmi celles-ci les ventouses scarifiées occupent le premier rang; car, indépendamment de l'évacuation sanguine qu'elles opèrent, elles tiennent lieu d'un contre-irritant, par la douleur qui accompagne leur application.

3°. Si une pneumonie est associée à une fièvre adynamique intense, le succès de la saignée locale est très-douteux; les rubéfians et les fomentations chaudes stimulantes sont la seule ressource. La mort suit leur insuccès.

Si nous nous sommes arrêtés trop long-tems sur la saignée, l'importance du sujet nous justifie. On ne sauroit trop inculquer aux jeunes gens des prin-

cipes fixes, quand il s'agit de moyens héroïques qui ont éprouvé tant de contradictions dans leur application.

N°. (15) (§. 67.). C'est à la doctrine de Brown qu'il faut attribuer en grande partie l'aversion que ses sectateurs ont manifestée pour la prescription des vomitifs. Combien de malades ont été la victime du faux raisonnement qu'il fait à cet égard! Cependant, et nous le disons avec plaisir, la France n'a point été entraînée dans le tourbillon des opinions du médecin écossois. Son système a été jugé avec calme; on a apprécié ce qu'il renfermoit d'utile, sans adopter ses erreurs. La pratique des hôpitaux militaires en France ne s'est point ressentie de la révolution que Brown a opérée en Allemagne: on y a toujours et à tems prescrit les émétiques, tantôt comme évacuans, tantôt comme moyen d'exciter tout l'organisme. Nous avons toujours pensé comme *Burserius* sur le vomitif. *Inst. med. pract. vol. II. §. 82. Subtracto enim per vomitum fomite primas vias ingresso, multò mitior morbus evadit.*

N°. (16) (§. 85.). Nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver ici la recette de cet élixir. Ce vin composé qui est désigné dans la nouvelle *Pharmacopea Borussica*, sous le nom de *Elixir aurantiorum compositum*, se prépare comme il suit.

℞. Cort. aurant. a parenchimate interno
Mundatorum ℥iv
Fruct. aurant. immatur.
Cassiae cinnamomae āā ℥ij
Kali carbonici sicci
(*carbonate de potasse*) ℥j
Vini malacensis ℔iv

post digestionem sufficientem exprime, in colaturâ solve:

Extract. absinth.
— cascarill.
— gentian.
— trifol. āā ʒj
Olei de cedro ʒij in
Spirit. Sulfurico-Aetherei ℥ij solutas.
serva.

N°. (17) (§. 86.). Depuis un tems infini l'on a prescrit, dans les fièvres appelées putrides, les acides minéraux et, de préference, l'acide sulfurique; mais à des doses très-modérées. C'est à *Reich* et à son systême que nous sommes redevables de la hardiesse heureuse avec laquelle nous manions les acides minéraux et principalement l'acide muriatique, non seulement dans les fièvres putrides, mais dans tout autre ordre d'affection fébrile continue sur les quelles ils exercent un effet calmant d'une manière surprenante. Il est vrai qu'on les a un peu trop préconisés, en leur attribuant des vertus miraculeuses, dans des cas désespérés. Néanmoins nous ne saurions trop recommander leur usage aux jeunes praticiens: ils modèrent ordinairement l'état fébrile le plus intense, quand ils sont donnés en suffisante quantité. Nous avons trouvé que les malades les plus affectés supportoient généralement les plus hautes doses sans répugnance. Nous avons prescrit nous mêmes l'acide muriatique concentré, par dose de 60 à 120 gouttes, dans des potions de six onces, à prendre en deux fois, et la potion a été réitérée jusqu'à deux fois le jour. Aussitôt que l'état fébrile est calmé par ces sortes de remèdes, il n'y a plus de raison pour les continuer. Il faut, à cette époque, faire usage des

autres moyens qui conviennent au genre de la maladie.

N°. (18) (§. 86.). Mr. Hecker semble vouloir borner l'usage de l'écorce du Pérou aux seules fièvres intermittentes, et en cela il nous paroit avoir suivi plutôt la routine établie dans les hôpitaux militaires de sa nation que sa propre conviction. Il existe aux armées d'Allemagne, à l'egard du quinquina, une telle parcimonie, que les médecins ont rarement l'occasion de l'employer. La valériane au contraire est chez eux une panacée universelle, propre aux fièvres ataxiques comme aux fièvres adynamiques; l'angélique est son fidèle allié et, avant d'administrer l'écorce du Pérou, on passe en revue tous les incitans imaginables. Ce n'est point ici le lieu de comparer les résultats respectifs de la pratique des deux armées, française ou allemande. Il seroit même superflu de faire l'apologie d'un médicament aussi précieux que le kina. Nous dirons seulement que nous l'avons rarement vu manquer son effet, dans les fièvres adynamiques, quand il est administré à tems, et que même, dans les fièvres ataxiques, il est le seul refuge, quand tous les incitans diffusibles ont échoué. Il corrige plus surement le trouble des facultés vitales, il appaise les mouvemens désordonnés, il rétablit l'équilibre des fonctions de la vie etc.. Nous sommes donc d'avis que, n'y eut-il jamais de fièvres intermittentes aux armées, le kina seroit encore un des remèdes les plus essentiels à se procurer, pour l'approvisionnement d'une pharmacie militaire. Nous dirons plus bas la préférence quil mérite sur l'opium, dans divers ordres de fièvres.

N°. (19) (§. 93.). A défaut de bains, il est utile de faire laver les extrêmités supérieures et inférieures, tant à titre de propreté que pour débarrasser ces

parties d'une espèce de croûte écailleuse qui intercepte la sécrétion cutanée.

Dans des cas de fièvres aigües, cette opération seule détermine quelquefois une diaphorèse générale critique, qui devient le premier pas vers la santé; mais c'est principalement dans les flux de ventre opiniâtres qu'elle devient salutaire. Il faut avoir vu une seule fois jusqu'à quel point les pieds et les mains des soldats se recouvrent d'une boue tenace et compacte, pour juger de l'avantage important que doit procurer la pratique que nous recommandons.

N°. (20) (§. 97.). Est-il bien certain que les miasmes contagieux, de la fièvre nosocomiale, par ex. n'exercent pas leur première action délétère sur le sang avec lequel ils doivent se mêler dans le poumon, lorsque le malade respire? Les fumigations muriatiques ou nitriques, outre qu'elles neutralisent les germes contagieux, n'agissent-elles point aussi immédiatement sur le sang par la même voie? Ceci soit dit sans conséquence, et pour prouver seulement, qu'un scepticisme raisonnable convient mieux au médecin philosophe que le ton d'assurance que prend ici notre auteur.

N°. (21) (§. 101.). Pour opérer une désinfection complette, au moyen des fumigations muriatiques oxigénées, et quand les circonstances le permettent, c. à. d. s'il y a une salle de rechange, on y place successivement les malades des salles infectées, et on fait, pendant leur absence, dans celles-ci, des fumigations concentrées qui neutralisent tous les germes contagieux.

N°. (22) (§. 105. B.). L'auteur auroit bien fait, pour éviter dans la suite de confondre des phénomènes d'un ordre différent qu'il a été obligé de placer

dans la même cathégorie, de subdiviser ici la fièvre nerveuse, comme l'a fait *Frank*, d'après la nature opposée des symptômes nerveux qui se présentent. Cette subdivision est indispensable pour la pratique. L'auteur l'a bien senti postérieurement, et il l'a établie dans un ouvrage *sur la fièvre nerveuse*, qu'il a publié en 1807. Nous empruntons de lui le passage suivant, page 23. B.

„La forme de la fièvre nerveuse est modifiée selon „la constitution individuelle de l'organisation, selon „l'état présent et la disposition du système nerveux „envers les causes morbifiques; elle n'est point la „même chez le sujet robuste que chez l'individu „foible et délicat: elle est autre dans l'homme indo„lent, mou, paresseux, que dans celui dont les orga„nes sensibles et irritables sont dans une excita„tion continuelle. On a donc avec raison divisé les „fièvres nerveuses en deux classes.

„Chez certains individus les phénomènes qui „accompagnent la maladie présentent le système „nerveux dans un état d'irritation, d'agilité, d'exal„tation; les facultés sensitives et les fonctions de „l'organe cérébral sont dans un état d'excitement „forcé; les yeux sont brillans et pleins d'expression, „le délire vivace, l'action du système vasculaire et „du coeur est renforcée, en général toutes les fonc„tions des propriétés vitales se font avec une agilité „non habituelle. Cet ordre de symptômes constitue „ce qu'on appele *fièvre nerveuse versatile*, (febris „nervosa versatilis).

„Il y a d'autres malades au contraire qui se „plaignent, dès le début de la maladie, d'une foi„blesse extrême, d'une douleur sourde et confuse „de la tête et de vertige, qui sont dans un état „d'abattement et d'indifférence, d'yvresse et d'oubli „de tout ce qui a précédé le moment présent. Les

„sens sont obtus, l'oeil troublé et endormi, le regard „sans expression, le visage terne, huileux, enfin la „perte totale de la connoissance et le coma vien„nent achever ce triste tableau. Cet état de lan„gueur et d'inertie du systême nerveux qu'à peine „accompagne un léger mouvement du coeur et du „systême vasculaire, constitue *la fièvre nerveuse „torpide (febris nervosa torpida)*."

Récapitulons ce qui vient d'être dit du caractère de la *fièvre nerveuse versatile* et de celui de la *fièvre nerveuse torpide*.

La première se distingue par l'exaltation des forces vitales.

La seconde par la dépression, l'altération de ces mêmes forces. Cette différence est tranchante et conforme à l'observation journalière. Il suffit d'ajouter, pour achever d'éclaircir cette matière, qu'il peut exister une *fièvre nerveuse mixte* composée de l'état torpide et de l'état versatile, de manière que quelques symptômes appartiennent au premier état et d'autres au second.

Nous prions nos lecteurs de ne pas oublier que la subdivision en versatile et torpide doit être conservée dans toutes les combinaisons de fièvre nerveuse avec d'autres affections quelconques, p. ex. La *fièvre putride nerveuse* peut être *putride nerveuse torpide* ou bien *putride nerveuse versatile*. Il en est de même de la fièvre *bilieuse nerveuse* et de toutes les autres complications de la fièvre nerveuse.

Au premier abord on seroit tenté de croire, et par des raisons qui paroissent assez spécieuses, que l'état versatile et torpide de *Frank* correspond à l'asthénie directe et indirecte de *Brown*; mais l'expérience démontre le contraire. On voit souvent des sujets, dans le plus haut dégré de foiblesse par

épuisement (indirecte) attaqués de la fièvre nerveuse versatile et *vice versâ*. Cela nous prouve que la division de *Frank* est bien plus utile à la pratique que celle de *Brown*.

N°. (23) (§. 118.). Si parmi les médecins militaires il en existoit encore qui attachassent beaucoup d'importance à la présence de la croûte dite inflammatoire, nous leur rappelerions avec *Dehaën*, *Selle* et *M. Pinel*, que l'existence de cette croûte tient à une foule de circonstances étrangères au malade, et incapables de fournir la moindre indication curative. *Frank* (J. P.) l'a observée dans la péripneumonie putride, „*vidimus tamen*, inquit, *hoc in morbo* „*corium durum, sed sanguinolentum obtegisse* „*cruorem*". (*Vide epitome de morbis hominum curandis; de peripneumoniâ* p. 142.). Il est généralement connu que souvent le sang de la première saignée faite dans une pneumonie, n'offre pas la couenne que l'on voit ensuite se former sur celui de la 3e. ou 4e. saignée etc.. Qu'il nous suffise donc de renvoyer à la lecture des observations curieuses par les chimistes anglais *Crawford et Hewson* sur le sang, et aux expériences concluantes de M. M. *Deyeux et Parmentier* Inspecteur-Général du service de santé militaire.

N°. (24) (§. 140.). Ce conseil sage qui doit être scrupuleusement suivi semble en opposition directe avec la remarque de *Selle* qui dit, à l'occasion de la fièvre putride: „*Notatu quoque dignum quod experientiâ meâ in nosodochio nostro institutâ, quo-* „*tidiè confirmatur, ejusmodi aegros melius tolerare aerem inclusum quam purum, multis ventis agitatum* „(*v. Selli, de morbis curandis. ed. à. C. Sprengel*, p. 26.

Le Docteur M. *Herz* a consigné dans le journal de M. *Hufeland* (*V. 1er Band. 2es Stück* S. 62.)

un mémoire à ce sujet. Il prétend aussi que l'air le plus pur est moins convenable dans les fièvres putrides que l'air atmosphérique ordinaire, que celui même qui est déjà corrompu. Pour donner à cette assertion une phisionomie moins hypothétique, il rappelle l'histoire d'une épidémie de fièvres putrides qui a régné à Berlin, pendant plusieurs printemps consécutifs, et dans laquelle il a eu à traiter une foule de malades de tous les états. Parmi eux se trouvoient des pauvres qui gîssoient quelquefois au nombre de quinze dans une petite chambre très-étroite. Lorsqu'il y entroit, un air méphitique et des odeurs désagréables de toutes sortes lui ôtoient pour ainsi dire la parole et la respiration; et cependant, à son grand étonnement, presque aucun de ces malades ne mouroit. Il remarque au contraire que la mortalité étoit toujours beaucoup plus grande chez les riches qui habitoient de grandes salles tenues proprement, et dont l'air étoit fréquemment renouvellé ou constamment sanifié par des fumigations. M. *Herz* s'étaie encore de quelques faits qui lui ont été fournis par d'autres praticiens et sur-tout de l'observation citée de *Selle*. Il emprunte ensuite de la chimie pneumatique des explications et quelques argumens en faveur de son opinion: mais bien que présentés avec art et tout-spécieux qu'ils soient, ils nous paroissent d'autant moins incontestables qu'ils reposent, à notre avis, sur des principes faux de pathologie.

Au reste, de quel que prix que soient à nos yeux leurs observations, nous n'admettons pas le principe qui pourroit s'en déduire et nous restons convaincus, d'après notre expérience, qu'on se trouvera toujours bien de tenir la conduite indiquée par M. Hecker.

N°. (25) (§. 141.). Cette mauvaise méthode évacuante

suivie encore par certains routiniers qui s'obstinent, dans la fièvre putride, à solliciter des évacuations, soit par des doses répétées d'émétique en lavage, soit par des laxatifs, est pernicieuse et doit être proscrite. „*Pessimus nunc*, inquit Quarin, *error foret* „*absque necessitate purgantia propinare, dum fractis jam admodùm viribus, facilè indè diarrhaea* „*colliquativa et convulsiones sequi possunt.* (*V. de* „*inſl. et febrib. de febre putridâ*, *p.* 105.).“

N°. (26) (§. 142.). Cette pratique qui est celle des bons médecins de tous les pays, est particulièrement recommandée par le célèbre auteur de la pyréthologie méthodique. „*Dum viget febris, acida mineralia* „*exhibeantur cum vino, assiduoque spiracula cu-* „*tis aperta servanda*“ (v. S. de morb. h. cur. p. 27) (voyez la note 17.).

N°. (27) (§. 148.). La solution de mirrhe connue, dans les pharmacies, sous les noms de *liquamen ou liquor mirrhae*, se prépare de la manière suivante, (v. Ph. Bor. p. 116.).

℞. Myrrhae contusae ℥jj
Aquae destillatae simpl. ℥vjjj

Digere in vase vitreo aut porcellaneo obturato, balneo aquae commisso, ad sufficientem myrrhae dissolutionem. Liquorem per linteum colatum loco frigido serva.

N°. (28) (§. id.). Nous avons souvent employé et toujours avec avantage ce liniment déjà conseillé par *Plenk*. Dans les cas de fièvre putride on prévient, en y recourant de bonne heure, ces fâcheuses excoriations qui, lorsqu'on les néglige, passent à la gangrène ou à une suppuration de mauvaise nature et deviennent ordinairement funestes aux malades.

N°. (29) (§. 149.). Nous avons eu à Varsovie, pendant

l'hyver de 1806-7. et le printems dernier, de fréquentes occasions, de faire la même observation. Des soldats qui avoient essuyé des fièvres adynamiques graves précédées quelquefois de diarrhées, restoient ensuite, sans fièvre, dans un état de convalescence imparfaite, pendant un ou même plusieurs mois. Les forces vitales sembloient avoir été anéanties et ne pouvoir plus se relever. Ces malades ne souffroient pas, mangeoient sans appétit et ne fesoient aucun mouvement. Ils ne se réparoient pas et, au bout d'un tems plus ou moins long, ils succomboient enfin, malgré l'usage de la méthode et du régime incitant fortifiant que nous avons toujours prescrit; ou bien leur convalescence étoit très-longue et difficile.

N°. (30) (§. 149.). Qu'en général on ne doive pas administrer de purgatif dans la fièvre putride, c'est un principe fondé en théorie et en pratique: mais l'étendre à tous les cas et prétendre qu'un évacuant ne doit jamais trouver place, dans le cours de cette maladie, nous semble une erreur dangereuse à propager et que la saine pratique combat victorieusement.

Elle nous apprend en effet qu'il existe des fièvres adynamiques à un dégré modéré qui sont accompagnées, durant toute la première période, d'une constipation qui, ordinairement d'un augure favorable, ne s'oppose nullement à l'administration des incitans permanens et volatils et que l'on ne doit pas chercher à faire disparoître, en insistant maladroitement sur les lavemens ou l'usage de l'eau émétisée, d'une eau de tamarins etc. Il se manifeste, vers le 7e. 11e, ou 14e. jour, une disposition critique aux évacuations alvines, en même tems que la peau s'ouvre un peu, que la bouche perd son enduit noirâtre et s'hu-

mecte. C'est dans ce cas et lorsqu'on s'est bien assuré, par les autres signes concomitans, du *quò vergit natura*, qu'il convient de donner un laxatif, par exemple, une infusion de rhubarbe avec la manne ou un sel neutre. Tel est aussi l'avis que donne l'illustre *Frank.* „*In primo casu, ubi* „*saburrae abdominalis sat certa nunc demum* „*signa comparent*, *viresque snbsistunt*, *leviori* „*nec debilitante nimis remedio*, *rhabarbarino* „*aut ex tamarindis parato*, *aut clystere*, *alvus* „*quoties aperienda.* (vid. op. cit. de feb. cont. nervo. p. 131.)."

Par ce procédé on aide la nature à se débarasser de la surcharge intestinale et on prépare une convalescence prompte.

N°. (31) (§. 153.). Tel étoit le caractère de la fièvre nerveuse qui régna à Halle, en 1787. et que M. le Professeur *Reil* a si bien décrite: „*sub ortum* „*ſrequentiſſimè*, ait, *inſlammatoriae ſebris spe*-„*ciem prae se ferebat*, *si in sano plethoricoque* „*subjecto conjecta*, *validiorem sanguinis ebulli*-„*tionem accendebant* — *sed infelix erat venae* „*sectionis eventus.* (v. J. ch. Reil, memorabilium clinicorum fascicul. 1.).

L'épidémie que nous avons observée en Autriche a fourni beaucoup d'exemples de cette complication apparente, et nous ne pensons qu'avec douleur que c'est une maladie de cette espèce, maljugée d'abord et dans le début de laquelle on fit deux saignées (que sembloit autoriser l'âge, la constitution et le pouls du malade) qui a enlevé, au commencement de sa carrière, notre bon camarade le Dr. Berthet Dupiney. Il étoit doué d'une ame très-sensible, d'un coeur droit et d'un jugement sain. Son zèle pour le bien des malades étoit sans bornes et ne se contentoit jamais

du bien quand il pouvoit obtenir le mieux. Seul médecin français à Passau, au moment où l'hôpital étoit encombré de malades qui refluoient des hôpitaux de l'Autriche, il se sacrifia pour les soigner et succomba bientôt victime de son dévouement. Il fut aimé des malades, estimé de ses chefs et l'ami de tous ses camarades auxquels sa mémoire sera toujours chère.

N°. (32) (§. 163.). Nous regrettons que l'auteur se borne ici à des données aussi vagues et insuffisantes pour diriger le jeune praticien, et nous croyons nécessaire, pour être vraiment utiles à ceux auxquels cet écrit est destiné, d'admettre, comme l'a fait notre estimable confrère et ami le Dr. Waidy, (voyez son excellente traduction de l'histoire des fièvres nerveuses etc. de M. Hufeland), la division claire et lumineuse, tracée par *Selle* et présentée dans tout son jour par le Prof. *Pinel*, des deux ordres de fièvres adynamique et ataxique.

1°. Symptômes de la fièvre adynamique; prostration des forces marquée par une sorte d'impuissance de la contractilité musculaire, diminution de la sensibilité, pouls foible et peu fréquent, altération des traits du visage, peau aride et d'une chaleur âcre, langue fuligineuse, pésanteur de tête, vertiges, rêvasserie ou léger délire; au dernier dégré, pétéchies, écoulement involontaire de l'urine ou des déjections, ou bien constipation et météorisme, etc..

2°. La fièvre ataxique au contraire, caractérisée par la répartition vicieuse des forces vitales, par des alternatives d'une exaltation extrême de l'action nerveuse et musculaire, marquée par l'agitation et le délire et un état comateux; taciturnité ou loquacité insolite, pouls foible, dur et très-

variable, air égaré, yeux ternes ou brillans et rouges, anomalies dans l'intensité et la distribution de la chaleur animale, urine ténue et en petite quantité, soubre-sauts des tendons, convulsions etc.

3°. De la réunion de ces deux ordres de symptômes résulte une fièvre contagieuse toujours grave, qui attaque quelquefois subitement, dont la marche est très-irrégulière, les symptômes variés à l'infini et l'issue ordinairement funeste, si le malade n'est promptement secouru. Cette maladie, connue vulgairement sous le nom *de fièvre des hôpitaux, des prisons, des camps etc.*, est la fièvre *adynamico-ataxique* de M. *Pinel.*

C'est de l'idée exacte que nous nous fesons du caractère des fièvres du 1.er et du 2e. ordre à l'état de simplicité, et de celui de la maladie compliquée qui résulte de leur combinaison, que nous devons partir pour assigner à chacune d'elles le traitement qui lui est propre. Ainsi;

1°. En admettant, pour la fièvre putride, le traitement que l'auteur propose, nous pensons qu'on se trouvera bien d'insister moins long-tems sur l'usage des incitans diffusibles et de ne pas attendre, comme il le conseille, pour recourir au kina, l'apparition des pétéchies, des hémorrhagies et autres évacuations colliquatives qui manifestent un état déjà trop avancé de la maladie. Pour agir efficacement et conduire promptement le malade à une bonne convalescence, le médecin doit employer de bonne heure, comme base de son traitement, dans la fièvre adynamique caractérisée, les incitans permanens, surtout la décoction *de kina, le vin* et les acides minéraux avec lesquels il combinera, comme accessoires, quelques incitans diffusibles, par exemple *le camphre ou l'acétate d'ammoniaque*, en aidant en même

temps leur effet par des frictions alkooliques et éthérées et par les autres irritans cutanés.

2°. Les fièvres ataxiques continues au contraire exigent particulièrement les incitans diffusibles et elles n'admettent les incitans fixes que vers la fin, pour soutenir l'effet des premiers et hâter la convalescence. Nous remarquerons, à cette occasion, que l'opium est de tous les incitans volatils celui que nous employons le moins, à cause de la difficulté de le donner à des doses et au moment convenables, dans les hôpitaux militaires où l'on peut bien rarement compter sur le zèle et l'exactitude des infirmiers. Nous le rejettons le plus souvent de notre pratique, dans les fièvres adynamiques, à moins qu'elles ne soient accompagnées de diarrhée: et même dans les fièvres ataxiques, lorsque nous observons une chaleur très-intense, un délire violent, que les yeux sont saillans, les paupières injectées, et que le pouls est très-fréquent et dur; parce qu'en accélérant la circulation il pourroit alors favoriser les congestions vers la tête, si promptes à se former dans ces circonstances. Quelques sangsues appliquées à l'angle externe de l'oeil, ou au cou, sont ici du plus heureux effet, en ce qu'elles produisent une déplétion du système capillaire sans affoiblir l'organisme.

3°. Pour appliquer à la fièvre putride-nerveuse *(adynamico-ataxique)* un traitement rationel, il faut avoir égard aux deux ordres de symptômes qui la caractérisent.

Les accidens nerveux sont-ils prédominans, alors les incitans diffusibles seront sur-tout recommandés. Si au contraire ce sont les symptômes adynamiques qui l'emportent, on aura recours de suite aux incitans permanens, au *vin*, à la décoction de *kina* et aux acides minéraux, sans négliger les autres par-

ties du traitement et les conseils hygiéniques applicables aux fièvres asthéniques en général.

N°. (33) (§. 158.). On peut appliquer avec justesse à l'emploi des vomitifs, dans la fièvre ataxique, ce que nous avons cité de *Burserius* à la fin de la note 15e.

N°. (34) (§ 160.). Nous nous sommes constamment bien trouvés de n'employer, dans cette maladie, les vésicatoires que comme rubéfians. Après les avoir laissé appliqués pendant quatre heures, on les enlève, parce qu'ils ont alors produit l'effet irritant qu'on en attendoit et qu'ils n'ont encore déterminé aucune solution de continuité, qui ne pourroit être avantageuse et exigeroit un pansement. Le soir même, on en applique sur l'endroit voisin ou sur l'autre membre, et ainsi de suite.

Nous avons quelquefois, par ce procédé, successivement couvert de rubéfians les bras, les jambes et les cuisses, lors d'une extrême prostration des forces vitales, lorsque sur-tout nous ne pouvions plus faire avaler au malade les médicamens convenables à son état. Il n'est pas de médecin qui, pour peu qu'il ait pratiqué dans les hôpitaux, n'ait eu occasion de rencontrer des malades qui, soit par une répugnance insurmontable, soit par l'effet d'une contraction spasmodique ou d'une semi-paralysie du pharinx, de la langue ou de l'œsophage, ne veulent prendre aucune autre boisson que le vin, ou qui même ne peuvent avaler aucun médicament. C'est dans ces circonstances sur-tout que le conseil que nous donnons est applicable moyennant la précaution de régler le nombre des rubéfians et la nécessité de les répéter, sur la gravité de la maladie. Qu'il nous soit permis de rapporter le dernier cas de cette nature qui s'est présenté à notre observation. Un jeune Breton fut apporté au commen-

cement d'octobre 1807. à l'hôpital militaire de Breslau, dans un état de fièvre adynamique que nous jugeames à son quatrième jour. Coucher en supination, prostration des forces, abattement moral, langue sèche et brune, peau aride et rugueuse, pouls petit, foible et dur, poitrine et ventre libres. Nous lui prescrivimes, pour boisson commune, l'infusion de la racine de serpentaire avec l'acide sulfurique, et en potion, la décoction de kina avec la teinture de canelle, un vésicatoire rubéfiant aux jambes. Informés le lendemain, qu'on n'avoit pu faire avaler au malade rien de ce qui lui avoit été ordonné, nous lui prescrivimes seulement deux livres de vin, comme la seule chose qu'il pût prendre quoiqu'avec beaucoup de peine. Le 6e. jour, les symptômes d'adynamie étoient plus prononcés; langue et lèvres fuligineuses, dents encroûtées, alternatives de gémissement et de somnolence, délire taciturne, pouls petit et très-fréquent. Nous ordonnames une dose double de vin, un vésicatoire volant sur chaque bras, des frictions réitérées sur les membres thoraciques et abdominaux avec *l'alkool camphré*. L'application de ces moyens fut exactement continuée les jours suivans. Le 14e. jour, après une nuit orageuse, la peau s'humecta un peu, la langue commenca à se nétoyer; la connoissance revint au malade. Il entra bientôt en convalescence et sortit guéri.

N°. (35) (§. 161.). On remarquera, comme nous, que la dose des médicamens énergiques, indiquée par l'auteur (voyez sa formule pag. 207.) est un peu trop forte, et peut-être sera-t-on tenté de nous reprocher de n'avoir rien changé à ses formules; mais d'abord nous ne sommes que traducteurs; en second lieu nous sommes bien persuadés, et telle a sans doute été l'intention de M. Hecker, en les

proposant, que les médecins ne verront dans ses prescriptions, que des modèles desquels ils devront se rapprocher ou s'éloigner plus ou moins suivant l'âge, la force, le tempérament des sujets, suivant la saison, l'intensité de la maladie etc.. Nous n'avons pas besoin de rappeler que ce sont les soldats prussiens que M. Hecker a voulu traiter, et que pour faire une heureuse application de sa méthode aux maladies du soldat français doué, en général, d'une sensibilité plus exaltée, d'une plus grande irritabilité, il est essentiel de rester toujours un peu audessous des doses auxquelles il administre les médicamens les plus actifs.

N°. (36) (§. 163.). Sans doute M. Hecker a eu de bonnes raisons pour s'abstenir d'entrer dans l'histoire de la fièvre adynamico-ataxique. En effet cette maladie, quoique composée toujours des mêmes élémens, *la fièvre putride et la fièvre nerveuse*, se présente cependant, chaque fois, sous une forme variée, sous un aspect différent et est caractérisée par un ou plusieurs symptômes prédominans qui varient dans les diverses épidémies. De là l'impossibilité d'en donner une description générale qui soit exacte et ressemblante dans tous les cas. C'est ainsi que dans l'épidémie qui s'étendit en 1805-1806. dans tout le pays occupé par l'armée française, depuis Austerlitz jusqu'à Augsbourg, une céphalalgie violente et que rien ne pouvoit modérer fut sur-tout le tourment des malades. Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas suivi l'armée à cette époque nous sauront peut-être gré de leur donner ici une idée succincte de cette maladie (que nous avons observée à Lintz), et nous espérons que ceux de nos confrères qui étoient employés alors à Brünn, Vienne, Braunau et Munich, nous pardonneront de leur remettre sous les yeux l'esquisse d'un tableau

imparfait dont leur mémoire achèvera de leur fournir les traits. Plusieurs d'entr'eux pourront, comme nous, se dire à cette occasion,

„quaeque ipse miserrima vidi
et quorum pars magna fui.“

Invasion de la maladie. Cette maladie débutoit 1°. Subitement par un grand mal de tête fixe au sinciput ou au front et un frisson d'une demi-heure que suivoit une fièvre intense. 2°. Fréquemment elle se présenta sous la forme catarrhale, avec coriza, enrouement, toux fatiguante et expectoration muqueuse. 3°. Rarement elle s'annonça comme la fièvre gastrique, quelques jours d'avance par l'anorexie, les nausées, un sentiment de lassitude et de pésanteur dans les membres. Le malade étoit-il un adolescent fortement sanguin, alors face vultueuse, yeux injectés, langue humectée, couverte d'un limon blanchâtre, peau chaude et moite, pouls élevé, plein et fort qui, pendant les premiers jours, pouvoit faire croire à l'existence d'un état inflammatoire. Chez les sujets bilieux, la langue étoit sèche, le visage plutôt abattu qu'animé, la peau aride, le pouls dur, il y avoit constipation.

Marche de la maladie. La fièvre étoit modérée, pendant les quatre ou cinq premiers jours. Dès-lors assoupissement continuel ou insomnie pénible, surdité, bourdonnement dans les oreilles et vertiges, (qui annonçoient avec certitude le caractère ataxique de la maladie), souvent diarrhée qui fut toujours symptomatique et dangereuse, en ce qu'elle détruisoit le reste des forces; hémorrhagies de l'arrière bouche ou du nez qui furent toutes débilitantes (nous en éprouvames trois sans aucun soulagement). En même tems,

ou le 7e. jour au plu-tard, il paroissoit chez la plupart des malades, une éruption anomale rose ou d'un rouge foncé qui manifestoit, lorsqu'elle étoit très-considérable, un surcroit d'intensité de la maladie. On distinguoit facilement cette éruption des pétéchies; car les taches, sans dépasser le niveau de la peau, survenoient de meilleure heure que celles-ci; elles n'étoient pas circonscrites comme elles, mais plus larges et irrégulièrement répandues ça et là. Vers le 6e. ou 7e. jour, les symptômes d'adynamie et d'ataxie se prononçoient, et la fièvre, chez le plus grand nombre, prenoit la même phisionomie; douleur de tête insupportable qui ne permettoit pas le moindre repos, quelquefois la langue resta nette et rouge jusqu'à la fin de la maladie; ordinairement les lèvres, la langue et les dents recouverts d'un enduit fuligineux, accablement, peau aride, pouls affoibli, incohérence dans les idées, taciturnité ou délire avec agitation. A mesure que l'éruption rougeâtre augmentoit, la fièvre s'aggravoit dans la même proportion; prostration extrême, soubre-sauts des tendons, tremblemens des membres, chez quelques uns accès de fureur, hoquet, météorisme et convulsions.

Du 7e. au 11e. jour, plu-tôt ou plu-tard, suivant l'époque de l'éruption anomale, on vit souvent survenir une éruption miliaire blanche ou rouge qui fut toujours critique et d'un heureux augure. A peu près à la même époque il paroissoit des pétéchies chez le plus grand nombre des malades.

Terminaisons. Les maladies étoient jugées ou les malades succomboient au 7e. 9e. et 11e. ou le 14e. jour au plu-tard. Très-peu sont morts parmi ceux

qui ont passé ce terme. Excepté l'éruption miliaire et le cas très-rare d'urines qui se troubloient au 9e. ou 11e. jour, on ne reconnoissoit pas de crise parfaite, mais seulement des lises par la transpiration ou les urines. Quelques sujets ont éprouvé deux et même trois éruptions miliaires qui arrivoient aux jours critiques.

Les rechûtes furent fréquentes et occasionnées par les plus légers écarts de régime. Plusieurs infirmiers ont eu la fièvre deux et même trois fois, ce qui ne doit laisser aucun doute sur la nature évidemment contagieuse de cette maladie.

Pronostic. Le médecin ne pouvoit être trop réservé sur le pronostic; car il eut souvent occasion d'observer que les symptômes signalés par les auteurs, comme garans d'une heureuse issue, étoient quelquefois suivis de la mort, et qu'au contraire des malades étoient rendus à la santé, après avoir présenté ceux qu'on regarde comme du plus sinistre présage. La surditépar exemple, citée par-tout comme un signe favorable se remarqua aussi chez quelques uns de ceux qui moururent; et au contraire nous avons eu la satisfaction de voir se relever M. Denis chirurgien qui, après un violent délire, étoit tombé dans une extrême prostration, avec mussitation, carpologie, et cette déglutition sonore qui annonce un état voisin de la paralysie du pharinx et de l'œsophage. Il fut aussitôt rétabli que ses confrères M. M. Cailla et Mornac qui eurent la même maladie; mais à un moindre dégré. Nous eumes encore à nous réjouir d'une guérison plus inespérée; celle du Dr. Duftschmidt, qui fut atteint de la fièvre

nosocomiale peu après nous avoir donné ses soins. Outre un pouls irrégulier, intermittent et presque insensible, et après deux jours de hocquet, d'une respiration entrecoupée, de météorisme, il avoit présenté, le 14e. jour, la face hippocratique, les extrémités froides, les doigts bleuâtres et des taches livides sur toute la surface du corps. (Quoique ces cas soient très-rares, ils suffisent cependant pour nous apprendre que les ressources de la nature sont immenses, et ils nous font un devoir sacré de n'abandonner jamais, sans secours, un malade, quelque misérable et désespéré que nous paroisse l'état auquel il est réduit).

Voici néanmoins quelques données qui sont fondées sur le plus grand nombre de faits. Les hémorrhagies de l'arrière-bouche et du nez n'indiquoient rien, la diarrhée étoit toujours un symptôme dangereux; lorsqu'elle duroit audelà de quatre ou cinq jours, elle étoit bientôt suivie du météorisme et c'en étoit fait du malade. La maladie étoit d'autant plus grave et plus dangereuse que l'éruption anomale étoit plus abondante et se montroit plutôt. Si l'issue étoit fâcheuse, ces taches devenoient livides, noirâtres et le malade en avoit le corps tout-couvert dans son dernier instant; ou bien elles disparoissoient subitement et c'étoit un symptôme mortel. Quand au contraire l'issue devoit être heureuse, ces taches conservoient leur couleur pendant quatre ou 6 jours, en prenoient une pâle, ensuite disparoissoient, et étoient remplacées par des sueurs qui arrivoient aux jours du jugement.

Traitement. *1°. hygiène.* Les principes d'une saine hygiène si féconds en résultats avantageux dans le traitement de la plupart des maladies, n'étoient malheureusement pas applicables ici. Ne pouvant isoler nos malades ni les placer dans des chambres toujours saines, nous cherchames à y suppléer en renouvellant l'air des salles, toutes les fois que l'état de l'atmosphère le permettoit. On y fesoit une ou deux fois le jour des fumigations muriatiques. Nous ordonnions de fréquentes lotions des mains et des pieds avec l'eau tiède et le vinaigre. Moins timides, moins réservés qu'on ne l'est en général, sons ce rapport, en Allemagne, nous fesions, avec les précautions convenables, changer le linge de nos malades aussi souvent que la propreté l'exigeoit.

2°. diète. Le régime se bornoit à trois ou 4 bouillons par jour, quelquefois un oeuf dans le bouillon et 8, 12 ou 16 onces de vin, suivant le dégré et l'état de la maladie.

3°. médicamens. Le traitement médicamenteux dût, comme on le pense bien, varier autant que les formes de la fièvre et être modifié, dès le début, d'après la nature des symptômes dominans. C'est ainsi qu'un émétique fut placé avec avantage, lorsqu'il existoit des symptômes prononcés d'embarras gastrique. Il y avoit ordinairement le jour même, une rémission manifeste et telle que le malade se seroit cru guéri, s'il n'eût éprouvé une grande foiblesse et s'il n'eût été presque dans l'impossibilité de se soutenir. On eut rarement occasion de placer un minoratif, pour dissiper un embarras intestinal: et

presque toujours au contraire les purgatifs furent nuisibles. Ils causoient une diarrhée difficile à arrêter, attiroient plutôt le cortège des symptômes nerveux, et déterminoient le météorisme. Lorsque le malade n'y succomboit pas, son rétablissement étoit très-lent et toujours accompagné d'accidens, comme tumeur des parotides, paralysies des membres etc.. Dans les cas où la langue restoit nette, où le délire et les autres symptômes ataxiques l'emportoient, nous insistions sur les incitans diffusibles. La décoction *de valériane*, *d'angélique* avec *l'ether sulfurique et le camphre* donné à la dose de trois grains, quatre ou six fois par jour, ont été nos moyens les plus efficaces. Au dernier dégré, quand la prostration étoit extrême, le pouls petit et dur, la peau sèche, qu'il y avoit soubre-sauts des tendons ou d'autres mouvemens convulsifs, nous avons obtenu d'excellens effets de six ou 8 grains de musc donné à la dose d'un grain, avec un peu de sucre. Il ranimoit la circulation, calmoit, dissipoit le désordre de l'action nerveuse et procuroit une diaphorèse salutaire. Lorsque nous remarquions au contraire un grand accablement, une soif extrême, langue et dents fuligineuses, que les symptômes de l'adynamie étoient prédominans; l'infusion *de fleurs d'arnica*, *de serpentaire de virginie* étoit la boisson ordinaire de nos malades, et nous leur donnions en même tems *du vin* (A), et

---

(A) Ce moyen peut quelquefois remplacer tous les autres, et les pharmacies n'offrent aucun remède qui puisse lui être substitué avec avantage. Vérité connue de tous les bons observateurs et notée par le Dr. Hufeland. „*Der Wein* „*aber, blieb immer eines der Hauptmittel, was* „*oft durch kein anderes zu ersetzen war*, S. „*Bemerkungen über das Nervenfieber etc.* S. 17.

sur-tout la décoction *de kina* (B) *aromatisée* avec *la teinture de canelle* à laquelle nous ajoutions souvent aussi *l'acétate d'ammoniaque.*

Les sinapismes et les vésicatoires appliqués à tems et réitérés suivant l'exigence du cas furent toujours de la plus grande utilité.

Mais pour réussir, le praticien ne devoit pas employer trop-tôt les stimulans et il devoit sur-tout se garder de recourir, dans le principe, à des moyens incitans énergiques qui ajoutoient à l'irritation, épuisoient les forces vitales et donnoient lieu à des accidens funestes. Nous rappelerons briévement les symptômes prédominans, pour fixer les idées sur les modifications de traitement qu'ils exigeoient.

1°. Le mal de tête généralement violent, très-souvent insupportable fut toujours le symptôme dominant. Il commençoit dès l'invasion de la maladie ou la précédoit, s'aggravoit dans la même progression qu'elle et ne disparoissoit qu'au 7e, 11e, ou même 14e. jour. Les vésicatoires appliqués à la nuque, dès les premiers jours, ne soulageoient pas et n'empêchoient pas ses progrès. Nos observations nous autorisent même à penser le contraire. Les bains de jambe ne convenoient pas davantage et

---

(B) Les bons effets que nous avons si souvent obtenus du kina, dans ces circonstances, sont reconnus par les médecins allemands eux-mêmes. Nous en prendrons à témoin un auteur des plus estimables, M. le Prof. Ackermann. Il dit, à cette occasion; „l'écorce du pérou est, dans „ce cas, le remède antiseptique le plus efficace „et le plus sûr que nous connoissions: voyez „*Handbuch der Kriegsarzneykunde*, S. 201.

ils étoient suivis d'un prompt évanouissement : c'est ce que l'un de nous a éprouvé sur lui-même. Les sinapismes appliqués à la plante des pieds nous ont paru ne jamais nuire et soulager communément.

2°. La constipation ne fut jamais un symptôme fâcheux ni opiniâtre, et on y remédioit facilement par les lavemens émolliens ou laxatifs.

3°. Quand la diarrhée survenoit dans les premiers tems de la maladie elle n'étoit pas d'un fâcheux présage et on y obvioit, en faisant entrer dans le traitement quelques petites doses de thériaque ou d'opium. Il n'en étoit pas de même de celle qui arrivoit à la fin de la maladie ni de celle qu'on avoit eu la maladresse de solliciter par l'emploi répété de l'émétique en lavage, des purgatifs etc. Nous avons dit précédemment quels étoient les tristes effets de cette méthode pernicieuse et nous n'y reviendrons pas.

4°. Lorsqu'à la fin de la maladie, ou dans son état, il survenoit des nausées et des vomissemens, nous nous gardions bien d'administrer des émétiques qui auroient ajouté au mal. Toujours au contraire nous les avons combattus efficacement avec la potion saline dite de *Rivière*, ou avec la potion antispasmodique de notre formulaire (A).

N°. (37) (Ch. XXIII.). L'état saburral ainsi que l'état bilieux ne sont-ils pas plutôt une complication accidentelle de la fièvre gastrique ou muqueuse? Dans ce cas il eut été suffisant de se borner à décrire, comme l'a fait Pinel, la fièvre gastrique (meningo-gastrique) et la muqueuse (fièvre adénoméningée).

N°. (38) (§. 175). Le mot typhus ne doit pas être pris ici dans son acception ordinaire, comme synonyme

---

(A) On peut consulter sur la fièvre nosocomiale, observée en Pologne, l'histoire qu'en a publiée, Mr. Gilbert médecin P.al du 6.e Corps.

de la fièvre dite proprement nerveuse ou ataxique. Ce n'est pas l'intention de l'auteur qui lui donne un sens bien plus étendu; car il indique par là l'état asthénique en général. Or puisque M. Hecker regarde toutes les maladies de l'homme de guerre comme asthéniques, il peut, sans être en contradiction avec lui-même, dire que dans les cas des diverses fièvres compliquées soit d'embarras gastrique, soit de saburres intestinales, la maladie principale est le typhus ou l'état asthénique. C'est ainsi que ce mot doit être entendu dans le plus grand nombre des cas où il est employé par l'auteur.

N°. (39) (Ch. XXV.). Nous traduisons le mot allemand *Schleimig* (en latin *pituitosus*), par le mot *muqueux* qui indique nettement tout ce qui appartient au système des membranes, désigné par *Bichat* sous le nom de *système muqueux*.

N°. (40) (§. 190.). Sans vouloir atténuer le mérite des observations que l'auteur a faites dans les armées prussiennes, nous remarquerons que les affections vermineuses ne sont pas aussi généralement répandues dans nos armées. Les vers s'y rencontrent quelquefois, comme complications des fièvres muqueuses, et c'est sur-tout pendant l'automne et l'hyver dont la constitution est froide et humide qu'on les observe. Parmi les circonstances analogues venues à notre connoissance, nous nous bornerons à rappeler l'hyver de l'an 8. Les vers compliquoient une fièvre muqueuse putride qui régna parmi la garnison de Metz, et ils ajoutoient à son intensité et à son danger. M.M. les Prof. *Gorcy* et *Marchand*, qui reconnurent bientôt cette complication, débutoient dans le traitement par l'usage d'un anthelmintique, et ce procédé, en réduisant la fièvre à son état de simplicité, assura le succès qu'ils obtinrent toujours, dans son traitement, par la méthode incitante fortifiante. *Torti*, dans un cas de fièvres inter-

mittentes compliquées de vers, n'eut pas même recours à l'emploi des anthelmintiques. „*Ego in febribus periodicis, quas vermes potiùs comitabantur, ut reor, quam producebant, pluries corticem propinavi cum successivâ febris et lumbricorum expulsione.* V. Th. sp. pag. 431.

N°. (41) (§. 202.). Parfaitement d'accord avec l'auteur sur la nécessité de supprimer en général la fièvre le plutôt possible, nous différons un peu de lui dans le choix du moyen que nous croyons convenable pour atteindre ce but. Ce que M. Hecker dit ici de l'opium et du moment de l'administrer, nous l'appliquons au *kina* et nous pensons qu'on se trouvera bien d'y recourir, toutes les fois qu'on ne remarquera pas de signes évidens de l'embarras gastrique ou intestinal et qu'il n'existera aucune autre complication. Les fièvres intermittentes printannières sont celles auxquelles ce traitement convient le moins et peut-être ne leur est-il jamais applicable. Celles-ci, presque toutes causées ou entretenues par l'embarras des premières voies, disparoissent d'elles-mêmes, après l'usage d'un émétique ou d'un purgatif (qui évacuent la surcharge gastrique ou intestinale) auxquels on fait succéder à propos l'usage des amers (A). Mais pour être avantageuses les évacuations ne doivent pas être sollicitées sans nécessité ni répétées inutilement. Nous avons eu de nombreuses occasions; dans la fièvre intermittente épidémique du camp de Bruges, en l'an 13. de nous convaincre combien les évacuations sollicitées indiscrètement et à contre-tems étoient nuisibles. Chargés à Gand d'un hôpital de seconde ligne, nous reçe-

(A) L'épidémie de fièvres intermittentes sur-tout du type tierce et double tierce, qui règne à Breslau depuis trois mois, est une nouvelle preuve à l'appui de cette vérité.

vions des malades des divers hôpitanx d'Ostende et de Bruges, et nous pouvions, à l'aspect du malade, reconnoitre le mode de traitement qui lui avoit été appliqué. Les oedèmes des membres abdominaux, l'hydropisie ascite et la leucophlegmatie, ainsi que les empâtemens du foye et de la rate nous ont paru, chez la plupart, devoir être attribués, moins à l'emploi du *kina* qu'à l'abus des évacuans, et ces accidens ont été plus opiniâtres et ont eu plus souvent, dans ce cas, une issue funeste.

Ce que nous avons dit plus haut de l'emploi du *kina*, dès le commencement de la fièvre, doit s'entendre sur-tout des fièvres intermittentes automnales qui sont accompagnées de débilité et ont une certaine tendance à la chronicité. Dans les fièvres-quartes rebelles et qui tiennent au mauvais état des premières voies, alors même qu'on a employé le vomitif, lorsque le sujet a le teint pâle ou jaunâtre, la face un peu bouffie, la langue pâteuse et blanche, et peu ou point d'appétit; le *kina* donné à la dose d'un ou deux gros avec autant de *magnésie*, une ou deux fois le jour, nous a rendu de grands services. Ce remède avoit déjà été recommandé par le Dr. *Bernard Lorentz*, digne frere *d'Adam Lorentz* l'un des chefs les plus distingués dont la médecine militaire s'honore. Les noms de tous deux rappelent de grands services rendus à la science. On sait que le dernier mourut à la fin de l'une des plus glorieuses campagnes du Rhin, et que les honneurs funèbres lui furent décernés à Salzbourg par le Général en Chef et par toute l'armée dont il emportoit l'estime et les regrets.

N°. (42) (§. 206.). Dans les fièvres intermittentes pernicieuses, le *kina* est le seul médicament sur lequel on puisse compter: il peut seul, administré dès le principe et à haute dose, prévenir la mort qui sur-

vient communément au 3e. ou 4.e accès. On doit en donner au moins une demi-once ou une once partagée en 3 ou 6 doses, dans l'intervalle de chaque accès, en commençant par la dose la plus forte et l'administrant toujours, comme le conseillent M. M. *Pinel* et *Alibert*, dans l'instant le plus voisin de l'accès qui a précédé.

N°. (43) (§. 210.). Nous pensons qu'il n'est pas aussi indifférent qu'on pourroit le croire d'abord, de déterminer s'il existe ou non une inflammation avec les fièvres, à moins que la partie affectée ne soit de peu d'importance ou ne joue qu'un rôle secondaire dans l'économie animale. La présence d'une inflammation soit évidente soit occulte, quand elle occupe un organe essentiel, est une complication fâcheuse de toutes les fièvres auxquelles elle s'associe. Non seulement elle exige des modifications dans le choix des médicamens qui conviennent à la fièvre, mais encore le recours à des moyens particuliers, soit internes, comme le *mercure doux* avec *l'opium* ou le *camphre*, soit à des irritans cutanés etc. comme nous le dirons encore (N. 48.) à l'occasion de la pneumonie nerveuse.

N°. (44) (§. 216.). Quoique l'opinion qu'émet ici M. Hecker soit aussi celle d'autres autorités bien respectables à nos yeux, de *Morgagni*, de *Cullen*, de *Dreyszig*, (voyez, *Handbuch der medicinischen Diagnostik* etc. S. 187., ou sa traduction française par notre confrère M. le Dr. Renaudin), quoique nous convenions que la maladie parvenue à un certain dégré soit très-difficile à reconnoitre et que, dans le cas d'une terminaison fatale, on trouve presque toujours des traces d'affection concomitante de la plèvre et du poumon; il nous semble néanmoins qu'on ne peut se refuser d'admettre deux

maladies distinctes et caractérisées par des symptômes pathognomoniques différens.

1°. La péripneumonie caractérisée par une douleur gravative, obtuse, profonde, occupant communément toute l'étendue de la poitrine, toux avec expectoration mucoso-sanguinolente, dispnée et oppression, pouls dur et petit ou embarrassé, face vultueuse, rougeur des yeux, du visage, du gosier et des lèvres.

2°. Dans la pleurésie au contraire, douleur pongitive très-aigue, bornée à un point de l'un ou de l'autre côté, elle augmente par l'inspiration, par la pression extérieure, sur-tout si on cherche à rapprocher deux côtes l'une de l'autre; toux sèche presque continuelle, et très-douloureuse; le malade ne peut ordinairement se coucher que sur le côté affecté. Le pouls est fort et dur ou petit et comprimé et ne se sent qu'à peine.

La conséquence pratique qui peut se déduire de là, c'est que, dans la péripneumonie, il est plus nécessaire de faire des saignées abondantes et de les réitérer, tandis qu'au contraire les sang-sues et les ventouses scarifiées sont plus convenablement adaptées à la pleurésie. Tels étoient les principes qui dirigeoient la pratique heureuse de *Bichat*, à l'hôtel-dieu de Paris, qui fut, en très-peu de temps, le berceau de sa gloire et son tombeau.

N°. (45) (§. 217.). Une semblable expectoration est toujours d'un sinistre présage et on ne voit presque jamais guérir de malade chez lequel elle ait été observée. Cette remarque n'avoit point échappé au génie observateur de *Baglivi*, „*qui spuunt sanguinem nigrum, porosum, adinstar spongiae, iis* „*pars aliqua sphacelo correpta est in pulmone et* „*omnes pereunt*,“ (v. Bagl. opera. p. 87. Lugd. 1710.

N°. (46) (§. 217.). L'état du pouls est un signe de peu

de valeur dans la pneumonie et il fournit rarement des données propres à diriger dans le traitement. Alors même qu'il est petit et dur il faut, s'il existe une très-forte oppression, faire une saignée et la répéter; ensuite seulement il se relève, et souvent, après deux ou trois saignées faites à propos, il redevient régulier et reprend son rithme naturel. Tous les bons observateurs dont les écrits font loi en médecine, sont d'accord sur ce fait. Nous nous bornerons à invoquer le témoignage de deux d'entr'eux à l'appui de notre assertion. „*Non pulsus hîc potissimum habenda est ratio, sæpè in morbi istius augmento, sub pulsu minori ac contracto, sub facie pallidâ, extremitatibus ferè frigidis, ac apparente summâ ægrotantis debilitate, magis quàm sub contrariis rerum conditionibus, repetitâ celerique venæ sectione indigemus: sæpè cum pulsu duro ac pleno, dolore ac respirandi difficultate dispulsis venam non ultrò aperimus. Nec sola doloris cessatio, nos, ut a venæ sectione abstineamus, si dispnœa continuet inducit.* (v. J. P. Frank, Epito. de morb. h. cur. p. 159.).

Haud rarò autem contigit, ait Huxham, *ut pulsus in ipsis principiis obscurus et oppressus, inordinatus, tardus et non nunquam intermittens videatur, ut ægrotus eodem tempore de magnâ debilitate atque oppressione conqueratur; quæ quidem omnia sanguinis detractionem interdicere videntur; pectoris tamen gravitas, spirandi difficultas, anxietas major et æstus circà præcordia sentitus, eam apertè postulant. — Cuncta hæc sæpè juniores vexant medicos.* (v. J. Huxhami opera phisico-medica. Dissert. de pleur. et peripneumoniâ. Cap. II. p. 166.).

N°. (47) (§. 218.). C'est là une triste vérité que nous avons eu de trop fréquentes occasions de constater.

Nous avons vu dans les hôpitaux de Lintz et de Passau à la suite de la campagne d'Austerlitz, et dans ceux de Varsovie après celle de Friedland, beaucoup d'hommes qui trainoient pendant tout l'hyver avec une maladie qui sembloit n'être qu'un catarrhe pulmonaire opiniâtre. Chez la plupart, petite toux fréquente et sèche ou accompagnée d'expectoration muqueuse, respiration gênée seulement dans les grandes inspirations. Le malade n'avouoit aucune douleur à la poitrine qui ne rendoit cependant qu'un son obscur par l'effet de la percussion. Les incitans aromatiques unis aux mucilagineux etc, aidés des irritans cutanés procuroient par fois un soulagement apparent; mais il étoit le plus souvent de courte durée; et, dans les premiers mois du printemps, ces malades périssoient, au moment même ou l'on commençoit à espérer leur guérison. Nous avons constamment observé que les conscrits comptoient, à peu près pour les quatre cinquièmes, parmi les victimes qui succomboient à cette maladie. Le plus grand nombre étoit des hommes d'un teint pâle ou partiellement injecté, qui avoient la poitrine étroite, les omoplates saillantes etc., des sujets enfin dont l'organisation annonçoit une prédisposition à la phthisie. Nous desirons ardemment, et ce vœu est autant celui du patriotisme que de la philantropie, que les médecins, membres des conseils de recrutement, soient extrêmement sévères dans l'admission des sujets appelés par la loi au service militaire. Envoyer à l'armée des hommes d'une santé débile, mal-organisés et disposés à la phthisie, les exposer à des campagnes rapides et pénibles, comme l'ont été celles d'Autriche et de Pologne, c'est les sacrifier. D'ailleurs le bien de l'état réclame aussi contre cet abus. Sans rappeler que de tels sujets pourroient, dans l'intérieur de la France,

être utiles à l'agriculture, aux arts et au commerce, ne voit-on pas qu'ils tiennent à l'armée la place de soldats robustes et actifs, qu'ils en reçoivent l'habit et la solde, et que tout le tems de leur service se passe dans les hôpitaux où ils occasionnent de grandes dépenses et où ils périssent enfin misérablement. — Puissent MM. les médecins de l'intérieur entendre ces réflexions, se convaincre que l'humanité seule nous les a dictées, et contribuer, autant qu'il dépendra d'eux, à l'accomplissement de nos vœux patriotiques!.

N°. (48) (§. 222.). Qu'après une chûte, une commotion, on applique des fomentations froides sur une partie, pour rendre du ton aux petits vaisseaux contus dont le mouvement est rallenti, et pour prévenir la congestion qui pourroit s'y former, cela est sans doute très-bien vu. Mais nous pensons, qu'appliquées sur la poitrine, dans le cas d'un état inflammatoire du poumon, elles seroient plus propres à favoriser la stagnation dont cet organe est menacé qu'à l'empêcher. Nous avons toujours au contraire employé dans ce cas et avec avantage les fomentations émollientes tièdes. Elles procurent (ceci soit dit sans nous immiscer dans la discussion tant de fois agitée, quittée, reprise et non encore terminée de l'action propre du chaud et du froid) un relâchement local qui se communique de proche en proche jusqu'aux organes affectés, et presque toujours elles contribuent puissamment à la diminution de la douleur et à faciliter l'expectoration. Quel que soit au reste leur mode d'action, toujours est-il certain que tel est le bon effet que nous en obtenons tous les jours, et qui nous autorise à les préférer aux fomentations froides.

N°. (49) (§. 224.). Cette complication, de même que celle de la pneumonie avec la fièvre putride rend

la maladie mortelle, toutes les fois que les fièvres typhoïdes règnent épidémiquement. Dans quelques cas cependant de fièvres adynamiques sporadiques réunies à une pneumonie on peut, par l'emploi des saignées locales, des irritans extérieurs, appliqués à tems, modérer l'inflammation, en même tems que par les incitans diffusibles on combat la fièvre asthénique. Le printems dernier nous a fourni plurieurs fois, à l'hôpital militaire de Breslau, l'occasion de nous applaudir du succès de cette méthode.

N°. (50) (§. 271.). Cette règle nous paroit trop générale; elle est en opposition avec l'expérience des plus célèbres praticiens. Les dysenteries bilieuses et gastriques demandent toujours l'emploi de quelques légers purgatifs. Voyez les ouvrages de *Tissot, Pringle, Monro, Brocklesby, Zimmermann, Degner, Stoll* etc.. Le premier emploie *le tartrite acidule de potasse* et l'émétique en lavage afin de provoquer des selles. *Pringle, Monro et Brocklesby* prescrivent la *teinture de rhubarbe* avec *les sels amers, les tamarins, la manne. Zimmermann* rapporte de nombreuses observations faites à l'égard de dysenteries guéries en peu de jours par les *émétiques, la manne et les purgatifs salins.* — Il cite plusieurs cas d'une issue malheureuse occasionnée par la méthode échauffante et l'emploi intempestif de l'opium. *Stoll* cherche à mettre en garde contre la méthode échauffante, quand il dit.

„*Facilè una species in aliam transire potest, biliosa in putridam etc., si evacuationes in initio negligantur, inflammationem jungi posse, si calefacientibus, ex. gr. vino rubro tractetur etc.*"

Plus loin il dit:

„*Cave ne te dejectionum frequentia ad usum opii seducat.*"

Le Dr. *Fritze* (ouvrage cité) a employé avec succès, pendant l'épidémie qui a régné à Dresde en 1766, les *tamarins*, la *manne*, la *crême de tartre*.

Notre propre expérience nous a démontré l'utilité des légers purgatifs, dans la dysenterie bilieuse, mais sur-tout dans celle qui régna à Mayence pendant le siège de cette place. Après l'usage des émétiques, il falloit insister sur les boissons acidulées, et prescrire une ou deux fois *la manne* avec le *sulfate de magnésie, les tamarins etc.*; alors seulement la fièvre diminuoit, les épreintes cessoient, et les aromates amers, les opiatiques, le vin terminoient promptement la cure. Toute autre méthode avoit un succès incertain; les convalescences étoient longues ou se terminoient par des affections chroniques incurables.

Il est bien entendu que nos observations ne portent que sur les dysenteries bilieuses et gastriques. Au surplus il est difficile de traiter à fond d'une maladie aussi importante, dans le petit espace que comporte un manuel; nous conseillons aux jeunes médecins la lecture des auteurs que nous venons de citer et sur-tout de *Zimmermann*. Son traité de la dysenterie est un ouvrage précieux qu'on ne sauroit trop étudier.

Nous terminerons cette note, en rapportant de lui une observation faite à *Brugg*, pendant l'épidémie dysenterique de 1766.

„Une femme agée de 39 ans éprouva frissons vio„lens, chaleurs psssagères, gout amer, nausées, cé„phalalgie, douleur de reins, coliques, envies fré„quentes et impuissantes d'aller à la selle, ténesme, „enfin tous les symptômes de la dysenterie régnante.

„A la 1re apparition de la maladie, le soir, pres„cription d'une demi-once *de tartrite acidule de*

„*potasse* qui procura pendant la nuit quatre selles „copieuses; le lendemain trois onces de *tamarins* „qui opérèrent des évacuations considérables et „la cessation de la fièvre — pour la nuit une once „de *tart. acid. de pot.* dans une pinte de décoc„tion d'orge; le 3e. jour deux onces de *manne* avec „six gros de *sulfate de magnésie*; le malade fut ré„tabli entièrement le même jour.

N°. (51) (§. 286.). Cette fièvre n'appartient point essentiellement au sujet de cet ouvrage, nous nous abstiendrons en conséquence de toute réflexion. Nous recommandons la lecture d'un mémoire de Mr. le Professeur *Dumas* de Mont-pellier, contenant une bonne description d'une fièvre vulnéraire épidémique qu'il observa dans les hôpitaux du midi de la France, pendant les premières années de la guerre. Cette description est consignée dans les mémoires de la société de médecine de Lyon et, nous croyons aussi, dans ceux de la société médicale d'émulation de Paris.

N°. (52) (§. 288.). La composition des fomentations froides de *Sckmucker* est, ainsi qu'il suit, extraite de ses observations chirurgicales. Ed. de Berlin 1774.

℞. Aquae commun. ℔xl.
Acet. vin. ℔iv
Kali nitrati ℥xvj
Ammoniæ muriatæ ℥viij
M. Solv. et serva pro usu.

Dans la nouvelle pharmacopée de Prusse on a supprimé le nitrate de potasse.

N°. (53) (§. 290.). Nous sommes fâchés de voir placer ici l'hémoptysie dans la même cathégorie que l'hémorrhagie nasale. Quand elles dépendroient toutes deux des mêmes causes, l'importance de l'organe

affecté n'est point la même. La seconde peut bien admettre le traitement approprié à la foiblesse générale, tandis que la premiere exige, pour la plupart du tems, des modifications essentielles dans son administration. Il faut d'ailleurs supposer que l'auteur ne veut parler que d'hémorrhagies chroniques non accompagnées de fièvre, et qui atteignent des sujets cachectiques d'une constitution débile. Dans ce cas la formule de l'auteur est admissible; mais dans toute autre supposition, quand l'hémoptysie est occasionnée par des efforts, des excès, des marches forcées et principalement qu'elle affecte des sujets frappés d'un vice organique, nous nous bornons à prescrire le repos, le régime antiphlogistique et quelques fois la saignée, et en cela nous suivons mieux le précepte de l'auteur qui dit, avec vérité, que tout ce qui accélère le mouvement du sang et exalte l'action des forces vitales provoque le crachement de sang. Nous avons toujours remarqué que les individus sujets au retour fréquent de ces sortes d'hémoptysie étoient impropres au service militaire, et on peut leur appliquer ce que nous avons dit à la ſin de la note 47.

N°. (54) (§. 297.). La gale est une des maladies cutanées qui mérite le plus d'attention et à laquelle on en donne le moins. Il seroit sans doute à desirer qu'elle ne se présentât aux hôpitaux que comme affection primitive; le traitement en seroit bien abrégé et bien simplifié. Mais les soldats ne s'en plaignent souvent que lorsqu'elle a duré assez long-tems pour être devenue une maladie générale qui affecte toute la constitution, et, sans avoir égard à ce changement d'état, on la traite alors comme une simple affection locale: *indè mali labes!*.

Nombre d'affections chroniques de la poitrine et de l'abdomen qui retiennent long-tems aux hôpi-

taux les soldats dans un état de langueur et finissent par les conduire au tombeau, doivent leur origine à une gale répercutée ou mal traitée. Nous avons quelquefois restitué une santé durable, en inoculant la gale par le moyen d'une chemise de galeux; d'autres fois nous avons provoqué la gale, par d'autres moyens, avec un heureux succès. Nous nous contenterons de rapporter deux faits de cette nature observés dernièrement à Varsovie, à l'hôpital de la couronne.

Le 1er sujet étoit un homme de 36 ans; il offroit tous les symptômes d'une entérite chronique; tous les moyens convenables, et même le vésicatoire sur l'abdomen n'eurent aucun succès. Ayant apperçu quelques taches sur la peau du ventre, nous soupçonnames une gale antérieure et nous prescrivimes des bains tièdes, l'infusion de sureau avec *l'acetate d'ammoniaque* et le souffre sublimé à l'intérieur. La gale reparut et l'homme fut guéri.

Le 2e malade éprouvoit tous les symptômes d'une phthisie au second dégré. Les irritans, les exutoires appliqués sur la poitrine et aux bras, le *lichen d'Islande etc.*, restèrent sans effet. Nous crumes découvrir quelques traces de gale que le malade avoua avoir eue 2 ou 3 fois, et avoir traitée lui même avec *l'eau forte (acide nitrique étendu)*: nous administrames le souffre et des boissons analogues (le malade étoit trop foible pour supporter le bain); il survint bientôt une éruption abondante de gros boutons qui suppurèrent long-tems, et cet homme recouvra un état de santé assez rassurant pour nous autoriser à le laisser sortir de l'hôpital.

Dans les deux cas que nous venons de rapporter, il est survenu une gale critique salutaire. Dans des circonstances semblables, il est très-possible qu'il survienne aussi des gales critiques, pendant le cours de différentes fièvres.

Nous terminerons en recommandant à nos confrères l'usage d'un remède contre la gale, que Mr. Vaidy médecin de la grande armée a employé avec un succès complet, c'est la *pomade camphrée* faite avec un ou deux gros de camphre sur une once d'axonge, et administrée comme la pomade antipsorique du formulaire.

ERRATA.

Pag.	45	Lig.	5	—	§ 19	Lisés	§ 18.
—	102	—	4	—	qu'elles	—	quelles.
—	129	—	14	—	fumant	—	fumans.
—	2e3	—	21	—	symptômes	—	systêmes.
—	296	—	1	—	§ 239	—	§ 230.
—	369	—	1	—	XXXXXI	—	XLIV.
—	397	—		—	No. 15.	—	No. 14. bis.
—	398	—	19	—	susceptibles	—	susceptible.
—	399	—	33	—	constituens	—	constituent.
—	424	—	18	—	recouverts	—	recouvertes.